



**“ Un camino por seguir y un reto que cumplir ” :
expériences migratoires des Équatorien×ne×s dans la
région de Murcie en Espagne**

Jeanne Apostoloff

► **To cite this version:**

Jeanne Apostoloff. “ Un camino por seguir y un reto que cumplir ” : expériences migratoires des Équatorien×ne×s dans la région de Murcie en Espagne. Sciences de l’Homme et Société. 2022. dumas-03709177

HAL Id: dumas-03709177

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03709177>

Submitted on 29 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License



MÉMOIRE

pour obtenir le diplôme de

MASTER DE L'UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

Sciences sociales de l'Amérique latine –spécialité Anthropologie–

présenté par

Jeanne APOSTOLOFF

dirigé par

Capucine BOIDIN

Professeure d'anthropologie

et

Sylvain SOUCHAUD

Professeur de géographie

« *Un camino por seguir y un reto que cumplir* » : expériences migratoires des Équatorien·ne·s dans la région de Murcie en Espagne

soutenu le 17 janvier 2022

Institut des Hautes Etudes de l'Amérique latine

Campus Condorcet – 5 cours des Humanités – 93300 Aubervilliers



Sommaire

Remerciements	5
INTRODUCTION	9
I. PARTIR EN ESPAGNE : TRAJECTOIRES MIGRATOIRES DES ÉQUATORIEN·NE·S VERS LA REGION DE MURCIE	24
A. QUITTER L'ÉQUATEUR	24
1. <i>Échapper à la crise</i>	24
2. <i>Chaînes migratoires</i>	26
3. <i>Représentations sociales</i>	29
B. S'INSTALLER EN MURCIE	31
1. <i>Un contexte propice à l'immigration</i>	31
2. <i>Intégration de la population équatorienne dans la région de Murcie</i>	34
II. EXISTER DANS LA SOCIÉTÉ ESPAGNOLE : IDENTITE, SOCIABILITES ET AFFECTS	40
A. ENTRE ÉTRANGÈRE ET FAMILIARITÉ : UNE PLACE INTERMÉDIAIRE	40
1. <i>Identité culturelle des Équatorien·ne·s en Murcie</i>	40
2. <i>Sociabilités et espaces publics</i>	45
B. RACONTER SA MIGRATION, SE RACONTER	55
1. <i>Négocier son identité en fonction du contexte</i>	55
2. <i>De la contrainte au désir d'aventure : différentes migrations, différent·e·s migrant·e·s</i>	58
III. TRAVAILLER EN MURCIE : DES OPPORTUNITÉS AUX CONTRAINTES	63
A. MODÈLE GLOBAL, VIES LOCALES	63
1. <i>Migrant·e·s dans le potager de l'Europe</i>	63
2. <i>Ancrages des travailleur·euse·s migrant·e·s à Totana</i>	70
B. LA CONDITION IMMIGRANTE ÉQUATORIENNE	75
1. <i>Vulnérabilité</i>	75
2. <i>Ethnostratification et division sexuelle du travail</i>	79
IV. RESTER EN MURCIE : LA FAMILLE, UN FACTEUR DÉTERMINANT	86
1. <i>Des proches ici et là-bas</i>	86
2. <i>Deuxième génération : un aperçu des expériences</i>	88
3. <i>Du désir d'accomplir le projet migratoire aux réalités de la reproduction sociale</i>	91
CONCLUSION	94
Bibliographie	99
Table des illustrations	105

Remerciements

À Capucine Boidin et Sylvain Souchaud pour leur temps, leurs conseils et leur bienveillance.

À toutes les personnes rencontrées sur le terrain, *de los compañerxs de piso a los ecuatorianxs que han aceptado compartir su tiempo, sus historias y sus mesas conmigo.*

À José Antonio Segrelles, géographe de l'Université d'Alicante, *por su confianza, por la oportunidad de participar en mi primer seminario como investigadora y por hacerme miembro asociado del Grupo Interdisciplinario de Estudios Críticos de América Latina.*

À Andrés Pedreño, sociologue de l'Université de Murcie, *por su ayuda, sus visitas guiadas de la región y su excelente trabajo sin el cual el mío no existiría.*

À Estelle pour sa relecture, sa visite sur le terrain et pour avoir rendu Paris belle ces trois dernières années.

À Émilie pour sa venue en Murcie et sa sororité dans les escape game comme dans les manifs.

À Nathalie Salaün pour l'amour de la langue espagnole qui est à l'origine de toute cette aventure.

À ma famille pour son soutien sans faille et son amour émancipateur depuis 24 ans.

À Clem pour son regard sur moi et sur le monde.

À mon père pour le goût de la liberté, de l'aventure et de la culture espagnole.

À ma mère pour son soutien, sa générosité, et la force dont elle a fait preuve alors qu'elle vivait elle aussi l'une des expériences les plus marquantes de sa vie. Ce mémoire lui est dédié.

*« Los días pasan ! Las horas se van,
solo queda un camino por seguir, y un reto que cumplir ! »*
Gabriel

*« Si se quema el monte, déjalo quemar
Que la misma cepa vuelve a retoñar »*
La Perla – Paren la bulla

Introduction

La migration équatorienne dans la région de Murcie : 20 ans de présence

Lors de ma première rencontre avec Gabriel à la terrasse d'un café à Totana, il s'est amusé de constater que mon âge était similaire au temps qu'il a passé en Espagne, à quelques années près. Depuis son arrivée en 2002, il n'est jamais retourné en Équateur, son pays d'origine. Il a alors compté 19 ans de présence sur le territoire espagnol en s'étonnant : « déjà ».

Comme lui, à la fin des années 1990 et au début des années 2000, de nombreux Équatorien·ne·s ont migré vers l'Espagne alors que leur pays était frappé par une crise économique de grande ampleur. Si les routes migratoires les conduisaient traditionnellement vers les États-Unis, la moitié des Équatorien·ne·s ayant décidé d'émigrer se dirigent cette fois-ci vers l'Espagne. En 1996, le pays européen ne comptait qu'une dizaine de milliers d'Équatorien·ne·s sur son sol ; en 2004, ils et elles forment la population étrangère la plus importante d'Espagne, avec 475 698 membres¹. Le volume et les caractéristiques de cette population ont évolué dans le temps mais au premier janvier 2021, on recense encore en Espagne plus de 420 000 personnes d'origine équatorienne². Parmi celles-ci, 78% sont arrivées entre 1998 et 2003, et sont donc présentes en Espagne depuis deux décennies³. Au cours de cette période, les Équatorien·ne·s se sont progressivement installé·e·s : ils et elles vivent, travaillent, construisent leur foyer dans leur pays d'accueil. Une vingtaine d'années, c'est un temps de recul conséquent, au cours duquel les migrant·e·s équatorien·ne·s ont développé des regards et des discours inédits sur leurs trajectoires, qui se sont construites petit à petit, au rythme du contexte politique, socio-économique et personnel de chacun·e.

Notre recherche est plus précisément focalisée sur les migrant·e·s équatorien·ne·s dans la région de Murcie⁴. Peuplée d'1,5 million d'habitants, elle accueille 9% de la population

¹ IGLESIAS MARTÍNEZ Juan et al., *La población de origen ecuatoriano en España. Características, necesidades y expectativas en tiempo de crisis*, Ediciones Mónica Gortayre, 2015, p 21

² Nous utiliserons systématiquement la variable « personnes nées en Équateur » de l'INE, l'institut statistique espagnol (2020)

³ IGLESIAS MARTÍNEZ Juan et al., *op. cit.*, p 44

⁴ Le nom « Murcie » fait référence à une communauté autonome du Sud-Est de l'Espagne et à la capitale de cette même région ; pour les différencier tout au long de ce travail, j'utiliserai la préposition « en » ou l'article « la » pour parler de la région, province et communauté de Murcie, et la préposition « à » ou l'absence de déterminant signifiera uniquement la ville.

équatorienne implantée en Espagne, ce qui en fait la troisième zone la plus attractive du pays après les géantes Madrid et Barcelone. En 2020, on y recense plus de 250 000 individus d'origine étrangère et les Équatorien·ne·s y constituent la deuxième population extra-nationale la plus importante après la marocaine⁵. Si l'attractivité des grands centres politiques et économiques est établie par les premiers travaux sur le thème des migrations qui s'attachent à la figure de l'immigrant-travailleur⁶, la forte présence équatorienne en Murcie met en lumière l'existence de destinations subalternes et génère des interrogations. En effet, la particularité de la région est surtout son modèle socio-économique, fondé sur l'activité intensive des agro-industries d'exportation. Les Équatorien·ne·s arrivé·e·s en Espagne pour travailler voient donc leurs expériences migratoires fortement marquées par cette dynamique locale. Dans l'autre sens, ils construisent par leur présence ces espaces. De ce diagnostic découlent également des questionnements sur l'implantation et la vie quotidienne dans des communes plus réduites, voire rurales.

Expériences et migration

Les « expériences », entendues d'après la définition de Laurie Guimond comme « un ensemble de sentiments, d'émotions et de rapports subjectifs aux lieux et aux autres »⁷, seront au cœur de ce mémoire. Une telle focalisation nous permet d'observer le rapport unique et subjectif qu'entretiennent les Équatorien·ne·s migrant·e·s en Espagne avec leur passé et leur actualité migratoire. Dans son ouvrage *Sociologie de l'expérience*, François Dubet développe le concept d'« expérience sociale » pour traduire la relation des individus au monde social :

« la sociologie de l'expérience sociale vise à définir l'expérience comme une combinaison de logiques d'action, logiques qui lient l'acteur à chacune des dimensions d'un système. L'acteur est tenu d'articuler des logiques d'action différentes et c'est la dynamique engendrée par cette activité qui constitue la subjectivité de l'acteur et sa réflexivité⁸. »-

⁵ Statistiques de l'INE, *Cifras de población*, 2020

⁶ ATERIANUS-OWANGA Alice, MUSSO Sandrine, « Introduction. Anthropologie et migrations : mises en perspective », *Lectures anthropologiques*, n°3, 2017, p 3

⁷ GUIMOND Laurie, « Vers une grille d'analyse de l'expérience géographique : cas-type dans la campagne au Québec », *Noroi. Environnement, aménagement, société*, n° 233, Presses universitaires de Rennes, 2014, p 13

⁸ LAVIGNE DELVILLE Philippe, « François Dubet : Sociologie de l'expérience, Paris, Seuil, 1995, 271 p », *Bulletin de l'APAD*, n°10, 1995, p 3

Il réfute alors l'existence d'un axe organisateur de la société et met en avant la pluralité des logiques individuelles ; il n'existe pas de décisions rationnelles. Le concept d'expérience sociale et la conditions de formation de ces expériences permettent de penser la société depuis les individus. L'action individuelle existe dans un cadre structurant multidimensionnel qui combine les contextes politique, économique et social à l'échelle des sociétés, les caractéristiques individuelles comme la classe, le genre, la race, l'âge ainsi que des dimensions subjectives comme l'affect ou les solidarités. Ces conditions de production des expériences individuelles sont marquées par des relations de domination⁹.

La migration est une expérience géographique, « fondamentalement sociale »¹⁰. Elle est imbriquée dans les débats sur la notion d'*espace*, largement animés par les géographes. En s'intéressant aux expériences, nous choisissons de concevoir l'espace comme une construction des individus, qui n'habitent pas seulement des lieux aux caractéristiques sociales données, mais qui les produisent aussi par leurs activités, leurs interactions et leurs représentations. Dans l'autre sens, l'expérience de l'espace influence fortement les individualités, puisqu'elle est aussi une confrontation de soi au monde, une expérience de soi¹¹. La migration est donc une expérience *de* et *par* l'espace : nous considérons, comme l'évoque Marie-Itane Lacrampe-Camus qu'elle est « une manière d'éprouver et de construire le réel »¹² : c'est à la fois une connaissance et un processus.

À la lumière de cette double caractéristique de l'expérience, je souhaite réfléchir sur les termes de définition des enquêté·e·s. Dans ce travail, nous faisons le choix d'exclure les appellations de *immigré·e·s*, *émigré·e·s*, *immigrant·e·s* ou *émigrant·e·s* –sauf lorsque l'usage est fait par un auteur cité ou pour la recomposition des trajectoires– parce qu'aucun de ces mots ne rend compte de la double affiliation inhérente à l'identité en migration. Nous préférons la formule neutre, *migrant·e·s*, qui évoque les individus avec une expérience migratoire dans leur entièreté et de façon autonome, c'est à dire sans qu'ils ne soient particulièrement rattachées au lieu de provenance ou de destination¹³. D'autre part, dans une même logique d'inclusivité et de respect des réalités sociales observées lors de l'enquête, nous adopterons dans la rédaction l'écriture inclusive, dans

⁹ LACRAMPE-CAMUS Marie-Itane, *Migrations des jeunes d'origine équatorienne de l'Espagne à Londres : des expériences aux ancrages*, Thèse de géographie, Université Paul Valéry-Montpellier III, 2020, p 71

¹⁰ GUIMOND Laurie, *op. cit.*, p 16

¹¹ LACRAMPE-CAMUS Marie-Itane, *op. cit.*, p 70

¹² *Ibid*, p 71

¹³ SAYAD Abdelmalek, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. I. L'illusion du provisoire*, Raisons d'agir, 2006 [Première édition 1991], p 16

une certaine mesure. Cette démarche se fonde sur une double motivation. D'abord, les femmes sont et ont toujours été majoritaires parmi les Équatorien·ne·s en Espagne ; elles représentent 53% de notre population d'étude¹⁴ et ne peuvent donc pas être invisibilisées dans le texte. Ensuite, il s'agit de contourner l'expression de la domination masculine dans le langage, puisque la majorité des conclusions concernent de fait l'ensemble des personnes originaires d'Équateur, sans distinction de genre. Le langage sera alors genré à bon escient, lorsque le propos concernera davantage femmes ou hommes¹⁵. Les noms, nationalités, adjectifs qui désignent des personnes ainsi que les pronoms sujets seront exprimés avec un point médian ; les autres pronoms, notamment toniques, ne seront pas aussi strictement rendus neutres pour des raisons techniques de maîtrise de cette forme d'écriture.

Enfin, une focalisation sur les expériences migratoires requiert une réflexion sur la transmission de ces expériences, et plus précisément sur la mise en récit de soi. Pris·e·s entre la rigidité des structures sociales et l'impact de leurs propres décisions, les migrant·e·s sont contraint·e·s de construire un discours qui rationalise leurs expériences riches et complexes. C'est une façon de recomposer son identité et son histoire à laquelle il convient d'accorder une importance accrue dans le cas où les enquêté·e·s se trouvent dans des positions de vulnérabilité :

« Cette capacité à unifier son expérience et à lui donner un sens autonome dépend des positions de l'acteur dans le champ social, et les individus ou groupes dominés tendent à en être dépossédés. Dès lors, le travail par lequel ils parviennent à reconstruire leur expérience est beaucoup plus lourd et difficile que celui des dominants¹⁶. »

Ces modes de recomposition de soi sont inhérents à la temporalité dans laquelle s'inscrit ce travail ; l'image formée *in fine* est un compromis entre les faits et la remémoration¹⁷, qu'il convient de reconstruire à travers l'examen des conditions de formation des expériences. Le temps de l'enquête est donc un aspect central dans notre travail, qu'il convient également de replacer dans une généalogie de recherches sur la migration équatorienne en Espagne.

¹⁴ Statistiques de l'INE, *Cifras de población*, 2020

¹⁵ Sur le sujet, voir l'ouvrage de Eliane Vienot, *Le langage inclusif : pourquoi, comment* (2018) qui met en lumière l'expression de la domination masculine dans la langue française et propose des solutions pratiques pour l'inclusivité.

¹⁶ LAVIGNE DELVILLE Philippe, *op. cit.*, p 3

¹⁷ GALLORO Piero-D. et *al.*, « De l'immigré à l'émigré ? L'entretien biographique en contexte(s) migratoire(s) », *Temporalités*, n° 11, 2010

État de l'art

Notre sujet multidimensionnel requiert un important travail bibliographique, dont les références s'étalent sur plusieurs décennies et continents. Il fait s'entrecroiser la littérature sur l'émigration équatorienne, l'immigration en Espagne et sur les caractéristiques de la vie en migration, autour des thématiques de l'intégration notamment, du travail, de l'identité culturelle ou encore des nouvelles générations.

Le travail d'enquête prenant racine en Espagne, il convient avant tout de revenir sur l'histoire d'immigration, assez particulière, de ce pays du Sud-Ouest de l'Europe. Jusque dans les années 1990, l'Espagne est avant tout un pays d'émigration, à la différence de ses voisines française, allemande ou suisse, qui témoignent d'une tradition d'accueil de migrant·e·s¹⁸. Depuis le début du XXème siècle, une importante proportion de migrant·e·s espagnol·e·s se dirigent vers l'Amérique latine, surtout à partir de la réouverture des frontières en 1946, après des années de violence et la mise en place du régime autoritaire franquiste. Dans les années 50 et surtout 60, ce sont pourtant vers les pays Ouest-européens, en forte demande de main d'œuvre dans des secteurs agricole et industriel alors en plein essor¹⁹, que se dirigent les émigrant·e·s espagnol·e·s²⁰. À partir des années 1970, le développement économique en Espagne provoque le retour de nombreux·es·x émigré·e·s et les départs ralentissent. Mais c'est à partir de la fin des années 1990 que la conjuncture évolue plus radicalement et que l'Espagne devient l'une des destinations de la migration internationale : en 1996, moins de 30 000 migrant·e·s s'y installaient chaque année, 958 000 en 2007, principalement des Latino-américain·ne·s, Européen·ne·s et Africain·ne·s²¹. La crise de 2008 est à l'origine d'un nouveau bouleversement de la tendance migratoire en faveur de l'émigration. La chute de l'économie espagnole provoque à partir de 2010 le départ de plus de 400 000 résident·e·s chaque année : c'est le plus important taux d'émigration de toute l'histoire du pays²². Au début de l'année 2013, le solde migratoire atteint son niveau le plus faible avant de remonter progressivement jusqu'en 2020, où la crise du COVID-19 a fortement perturbé les mobilités internationales²³. Dans ce contexte national, la région de Murcie a également connu une

¹⁸ AJA Eliseo et al., *La inmigración extranjera en España*, Fundación la Caixa, Estudios Sociales, 2000, p 19

¹⁹ IZQUIERDO Mario et al., *Spain : from immigration to emigration ?* N°1503, Banco de España, 2015, p 11

²⁰ Finalement, parmi les 2,2 millions d'Espagnol·e·s résidents à l'étranger en 1999, deux tiers se trouvent en Amérique latine et le reste en Europe (AJA Eliseo et al., p 20)

²¹ IZQUIERDO Mario et al., *op. cit.*, p 11

²² *Ibid*, p 12

²³ Statistiques de l'INE, *Saldo migratorio con el extranjero*, 2021

modification récente du patron migratoire. Si elle est une province d'émigration jusque dans les années 1980, c'est aujourd'hui le territoire qui compte le plus d'immigré·e·s pour mille habitant·e·s en Espagne²⁴. Dans ce contexte, deux publics migrants se distinguent : d'un côté les Européen·ne·s communautaires qui migrent pour le loisir, la retraite ou les études et constituent l'immigration résidentielle, d'autre part les migrant·e·s étranger·ere·s à la recherche d'un emploi dans les secteurs agricole, de la construction ou des services domestiques, qui forment l'immigration de travail et sont largement représenté·e·s par les Africain·e·s, Marocain·ne·s en premier lieu et les Latino-Américain·e·s, notamment Équatorien·ne·s²⁵.

L'étude particulière de la migration équatorienne en Espagne s'est déroulée en trois étapes, et a évolué en parallèle de la dynamique migratoire. Dans les années 2000, les géographes du continent américain comme Brian Gratton, Jacques Paul Ramírez et Franklin Ramírez Gallegos interrogent dans un premier temps la re-définition des trajectoires migratoires des Équatorien·ne·s. Ils montrent que les contextes économiques, politiques et les réseaux d'inter-connaissances sont déterminants dans la prise de décision des émigrants²⁶. David Kyle et Brad Jokisch mettent en lumière les différences socio-démographiques des populations immigrantes aux États-Unis et en Europe. En 2004, Claudia Pedone publie une thèse dans laquelle elle explicite la configuration et le fonctionnement des chaînes migratoires, qui justifient en partie l'arrivée massive des Équatorien·ne·s en Espagne et notamment dans la région de Murcie²⁷. Les questions d'intégration sont également abordées par des géographes espagnol·e·s : Francisco Torres Pérez analyse les processus d'insertion des migrant·e·s en Espagne en s'intéressant conjointement à plusieurs minorités étrangères présentes dans la région de Valence, dont il identifie les relations²⁸. Un ouvrage collaboratif majeur publié par la FLACSO en 2005 examine la migration des Équatorien·ne·s dans sa multi-dimensionnalité : les questions de travail, genre, ethnicité, réseaux et intégration y sont abordés²⁹.

²⁴ GÓMEZ ESPÍN José, « Inmigración reciente en la región de Murcia », *Papeles de Geografía*, n° 36, 2002, p 85

²⁵ *Ibid*, p 86

²⁶ Sur le sujet, voir l'article de Brian GRATTON « Ecuador en la historia de la migración internacional ¿Modelo o aberración? » et l'ouvrage de Jacques Paul RAMÍREZ et Franklin RAMÍREZ GALLEGOS *La estampida migratoria ecuatoriana : crisis, redes transnacionales y repertorios de acción migratoria*

²⁷ PEDONE Claudia, « *Tú siempre jalas a los tuyos* ». *Cadenas y redes migratorias de las familias ecuatorianas hacia España*, Thèse de géographie, Université autonome de Barcelone, 2004

²⁸ TORRES PÉREZ Francisco, « Les immigrés, le processus d'insertion et les réseaux sociaux à Valence », *Hommes & Migrations*, vol. 1250, n° 1, 2004, p 24

²⁹ HERRERA Gioconda et al., *La migración ecuatoriana : transnacionalismo, redes e identidades*, Quito, FLACSO Sede Ecuador, 2005

À partir de 2008, alors qu'une importante crise économique frappe l'Europe, de nouveaux intérêts se dessinent. Depuis la sociologie du travail, on constate que les immigré·e·s sont les premier·e·s affecté·e·s par la baisse des salaires, la détérioration des conditions de travail et la perte d'emploi dans ce contexte exceptionnel. Andrés Pedreño, avec plusieurs de ses collègues de l'Université de Murcie, est l'auteur d'ouvrages dans lesquels il interroge la *condition immigrante* des Équatorien·ne·s, c'est à dire « l'ensemble des déterminations sociales qui structurent la vie des populations immigrantes dans une société déterminée située historiquement »³⁰. La focalisation se fait sur l'immigrant-travailleur, à la fois fixé dans sa nouvelle société et particulièrement vulnérable : le territoire murcien est un lieu d'expression de cette condition précaire. Mais cette crise re-dynamise également le flux migratoire entre l'Espagne et l'Équateur : on observe alors de nombreuses migrations de retour. Anna Perraudin développe les raisons et les conditions de retour des migrant·e·s équatorien·ne·s dans le contexte de la crise économique européenne, et soulève les importants effets de ces retours sur les pays d'accueil et d'origine³¹. Cette transformation de la dynamique migratoire en temps de crise est l'occasion de situer la population équatorienne en Espagne dans un temps et un espace qui évoluent : on s'intéresse alors aux changements de caractéristiques, de besoins et de perspectives de la population depuis l'arrivée massive des années 2000, notamment dans le travail de Juan Iglesias Martínez et Gorka Moreno Márquez³².

Plus récemment, des thèmes originaux sont apparus, en lien avec les nouvelles générations issues de l'installation des Équatorien·ne·s en Espagne. Le re-déploiement migratoire de ces jeunes vers d'autres pays européens a notamment donné lieu à la thèse de Marie-Itane Lacrampe-Camus, qui se propose d'observer les ancrages multi-situés de cette population, de l'Espagne à Londres³³. Andrés Pedreño s'empare de ces nouvelles approches et tente de comprendre la construction d'une identité bi-nationale et l'inscription des choix des enfants dans le projet migratoire de leurs aîné·e·s³⁴. Outre ces nouveaux intérêts, l'étude de la migration équatorienne en Espagne sollicite de plus en plus une pratique interdisciplinaire et adopte une approche de terrain. L'observation participante et le choix d'un point de vue émique au groupe étudié semblent servir une nouvelle

³⁰ PEDREÑO Andrés, « Condición inmigrante », in JIMENEZ Cecilia, TRPIN Verónica, *Pensar las migraciones contemporáneas. Categorías críticas para su abordaje*, TeseoPress, 2021, p 53 [Traduction libre depuis l'espagnol]

³¹ PERRAUDIN Anna, « Crise économique et migrations de retour. Le cas des Équatoriens en Espagne », *Autrepart*, vol. 77, n° 1, 2016, p 165

³² IGLESIAS MARTÍNEZ Juan, et al., *op. cit.*

³³ LACRAMPE-CAMUS Marie Itane, *op. cit.*

³⁴ PEDREÑO Andrés, *Que no sean como nosotros : trayectorias formativo-laborales de los hijos de familias inmigrantes en el campo murciano*, Murcie, Ediciones de la Universidad de Murcia, 2013, 293 p

façon de traiter du fait migratoire, dans son exhaustivité. En effet, comme le suggérait déjà Abdelmalek Sayad à l'aube des années 1990, la migration doit être considérée comme un « fait social total », c'est-à-dire qu'on ne doit pas systématiquement l'imbriquer à d'autres problèmes³⁵. On s'intéresse dorénavant à la migration vécue par les individus, c'est pourquoi l'ethnographie semble se prêter parfaitement à la saisie de ces expériences ; le sujet qui nous intéresse requiert de croiser les connaissances et les techniques disciplinaires.

Ma démarche s'inscrit dans la continuité de ces travaux : l'objectif est de retranscrire une enquête menée au plus près des acteurs concernés, dans une logique interdisciplinaire. La focalisation sur les expériences nous permet de traverser la bibliographie exposée à travers les souvenirs et les discours des migrant·e·s équatorien·ne·s, après 20 ans de présence dans une région agricole de l'Espagne. La multi-dimensionnalité du thème des expériences, le lieu d'enquête et la volonté d'historiciser la vie des individus-migrants, c'est-à-dire les faire exister dans les différentes étapes individuelles et contextes sociétaux structurants, constituent alors des originalités.

Problématique, plan, hypothèses

Ce travail, inscrit dans le champ de l'anthropologie des migrations, a pour objectif d'examiner les expériences migratoires des Équatorien·ne·s en Murcie après deux décennies de présence massive de cette minorité en Espagne. Pour ce faire, nous allons recomposer les trajectoires individuelles des enquêté·e·s dans un contexte global, éclairé à la fois par la bibliographie sur le sujet mais aussi par le discours des migrant·e·s eux-mêmes. Les quatre parties qui composent ce mémoire ont été inspirées par les nombreuses discussions et observations sur le terrain, et se veulent respecter les priorités et les questionnements des acteurs concernés. C'est pourquoi nous aborderons de multiples facettes de la vie des Équatorien·ne·s en Espagne : la trajectoire migratoire, les modes d'existence dans la société murcienne, le travail dans ce nouvel espace, ainsi que la famille. Si ces thèmes renvoient à des temporalités différentes, ils ont tous été évoqués au même moment, lors de l'enquête au printemps 2021. Ce mémoire n'a donc pas l'ambition de fournir une analyse précise de la trajectoire type des Équatorien·ne·s vers l'Espagne, ni d'objectiver leur condition de migrant·e·s en Espagne ; il s'agit plutôt de se mettre du côté des enquêté·e·s qui évoquent et interprètent, aujourd'hui, leurs parcours migratoires. Il faudra

³⁵ SAYAD Abdelmalek, *op. cit.*

cependant toujours situer ces points de vue dans un cadre spatio-temporel clair et les faire résonner avec les contextes politiques, sociaux, économiques des lieux traversés par ces individus.

Nous faisons trois hypothèses. D'abord, nous pensons que ce travail validera la définition de l'expérience que nous avons évoquée plus tôt : elle est la substance qui sépare l'individu et son libre arbitre des structures sociales qui sont, elles, marquées par des relations de domination. Les expériences des Équatorien·ne·s en Espagne sont toutes différentes puisque liées à la subjectivité de chacun, mais se déploient dans un cadre commun. Dans un second temps, nous supposons que le territoire murcien conditionne les expériences migratoires des Équatorien·ne·s. Par ses données géographiques, politiques, économiques, historiques, il a une importante influence sur la vie des migrant·e·s, et mérite d'être différencié des grands pôles migratoires urbains qui ont fait l'objet de plus d'études jusqu'alors. Enfin, nous pensons que les migrant·e·s équatorien·ne·s en Murcie se trouvent dans un temps intermédiaire de la migration, ce qui se traduit par l'hétérogénéité de leurs ancrages dans les sphères politiques et sociales de la société espagnole. Un regard porté sur les autres minorités nationales arrivées plus récemment en Murcie permettra d'explicitier l'évolution de la *condition immigrante* sur ce territoire. Nous considérons que cette temporalité est aussi un cadre inédit d'expression des expériences ; les interprétations et les discours sur sa migration sont conditionnés par un contexte socio-politique, familial ou individuel, ainsi qu'une capacité à se remémorer les événements, en fonction du temps de recul. De la même manière, ce mémoire s'intéresse à la différence entre le projet migratoire tel qu'il est pensé au départ et la réalité de l'expérience en Murcie ; la question du sens de la migration a guidé notre réflexion.

Sur l'enquête

Terrain et matériau ethnographique

Pour mener à bien cette recherche, j'ai effectué trois mois de travail de terrain dans la région de Murcie, entre avril et juin 2021. L'observation participante et les conversations informelles constituent le principal de mon matériau ethnographique. En revanche, les entretiens n'ont pas été favorisés au cours de cette recherche, puisque j'ai rapidement noté un meilleur confort des enquêté·e·s dans des situations moins provoquées, plus naturelles. Ceux que j'ai eu l'occasion de rencontrer à de multiples reprises, ce qui n'est pas le cas de la majorité, ont cependant accepté de se prêter à l'exercice. Mais ce sont les récits de vie qui m'ont apporté la plus précieuse matière d'analyse, d'abord par leur contenu, mais également parce qu'ils existent en tant que mode de

recomposition et d'appropriation de son identité et de son histoire. S'il ne donnent pas accès à la vérité des faits, ces récits de vie m'ont donné des informations sur ce que les migrant·e·s équatorien·ne·s racontent d'eux-même, et donc sur la manière dont se construisent intimement et se partagent leurs expériences dans un espace-temps donné. Annalisa Maitilasso met en lumière la qualité de ce matériau ethnographique pour l'étude des migrations et plus particulièrement pour la compréhension des expériences :

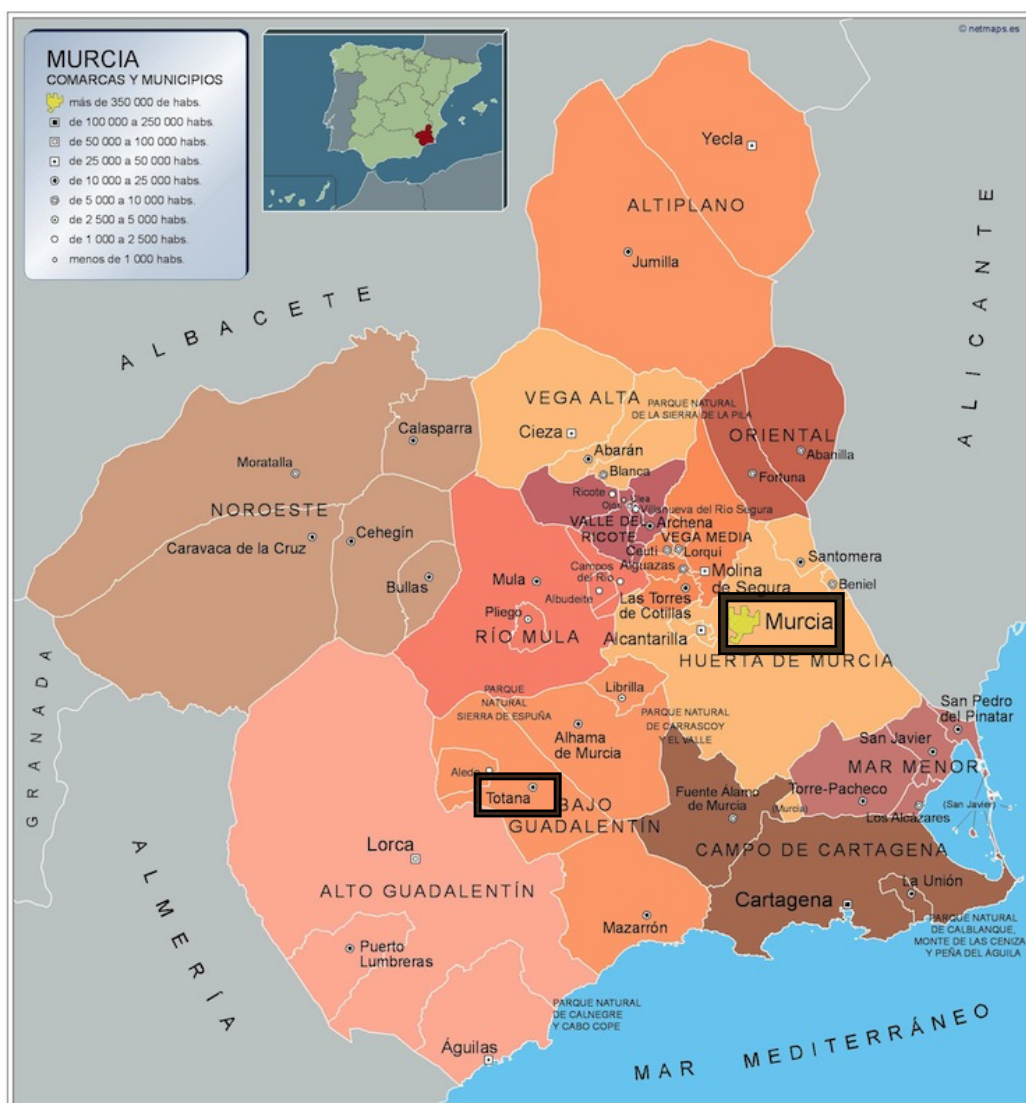
« Il faut reconnaître que les biographies, les histoires familiales ou les récits de voyage représentent aujourd'hui des sources incontournables pour l'anthropologie et la sociologie des migrations [...], pour deux raisons principales : l'une, d'ordre général, qui ramène à la progressive affirmation de la méthode biographique dans les sciences sociales ; l'autre, d'ordre spécifique, liée au caractère diachronique et processuel de l'expérience migratoire. Le schéma biographique s'accorde, de fait, d'une manière harmonique à un parcours qu'on veut sonder dans son évolution temporelle : en suivant le déploiement d'une expérience migratoire concrète et ordonnée selon des coordonnées espace-temps, nous visons à retracer une trajectoire sociale³⁶. »-

Enfin, j'ai eu l'occasion d'animer deux groupes de discussion en collaboration avec deux associations locales de défense des droits des migrant·e·s. En résumé, j'ai donc rencontré les enquêté·e·s par trois moyens : via les associations, les commerces et restaurants équatoriens, le bouche-à-oreille. Il m'a alors semblé pertinent d'intégrer des personnes non équatoriennes à l'enquête, comme les travailleuses sociales et les migrant·e·s d'une autre origine, puisqu'ils et elles partagent l'existence des Équatoriens·ne·s en Espagne et portent un regard extérieur sur la population qui nous intéresse.

Installée dans la ville de Murcie, ma zone d'enquête inclut prioritairement cette municipalité, ainsi que la commune de Totana, située à 50 kilomètres au Sud-Ouest de la capitale régionale.

³⁶ MAITILASSO Annalisa, « « Raconte-moi ta migration ». L'entretien biographique entre construction ethnographique et autonomie d'un nouveau genre littéraire », *Cahiers d'études africaines*, n° 213-214, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2014, p 241

Carte 1 : Région de Murcie



Source : netmaps.es

Cette double focalisation a présenté plusieurs intérêts. D'abord, il m'a été plus confortable de résider dans une grande ville à mon arrivée. Avant mon départ, j'avais fait le choix de m'imprégner d'une littérature généraliste sur la migration des Équatorien·ne·s en Murcie, et de laisser le terrain me guider sur des pistes d'enquête plus précises. En effet, dans le contexte de la pandémie du COVID-19, mon projet a été maintes fois re-dessiné, au rythme de l'évolution de la crise et des politiques appliquées en France et en Espagne pour éviter la propagation du virus. Il m'a également été essentiel de partir du terrain et des enquêté·e·s pour pallier le sentiment d'illégitimité que connaît sûrement la majorité des apprenti·e·s ethnographes qui mènent leur première enquête.

M'installer dans la ville de Murcie me semblait alors être la solution la plus adaptée pour rencontrer un maximum de personnes, mais également pour me rendre facilement dans les associations et les lieux administratifs régionaux. L'intérêt pour la municipalité de Totana s'est alors progressivement développé depuis Murcie, parce que les premier·e·s Équatorien·ne·s rencontr·e·s là-bas l'ont maintes fois évoquée.

Aussi, les deux municipalités présentent des caractéristiques différentes qu'il m'a été possible d'observer « par contraste ». Murcie est une ville de 450 000 habitants, soit la 7ème plus peuplée d'Espagne. Elle est marquée par une grande diversité d'activités, de générations, de nationalités. À l'opposé Totana habitée par 30 000 personnes³⁷, prend des airs de village : les réseaux d'inter-connaissances sont forts, les espaces de sociabilité réduits et facilement identifiables, les logements majoritaires. Dans l'une des régions les plus productives sur le marché des fruits, légumes et fleurs en Europe, la proximité immédiate de Totana avec les espaces agricoles rappelle que la Murcie est un territoire rural, ce qui s'oublie plus facilement dans la capitale de la province. Finalement, l'observation simultanée des deux espaces m'a permis de rencontrer des personnes aux trajectoires et expériences différentes, qui n'ont pas non plus la même façon de se raconter. Totana, à 45 minutes en train de Murcie, était facilement accessible ; je m'y suis rendue toutes les semaines.

Tableau 1 : Présentation succincte des enquêt·e·s par origine et lieu de rencontre

	MURCIE	TOTANA
Équatorien·ne·s*	Ines Femme quinquagénaire, originaire de Manabí**, gérante d'un commerce spécialisé sur la nutrition, 3 enfants	Gabriel Homme quarantenaire, originaire de Guayaquil, jardinier, 3 enfants
	Oswaldo mari d'Ines Homme quinquagénaire, originaire de Manabí, employé dans le secteur de la construction, 2 enfants	Maria épouse de Gabriel Femme quarantenaire, originaire de Guayaquil, employée agricole, 3 enfants
	Cristina Femme quinquagénaire, originaire de Guayaquil, responsable locale d'une association de défense des droits des immigrés	Mariana cousine de Gabriel Femme quinquagénaire, originaire de l'Oriente, employée agricole, 4 enfants

³⁷ La municipalité de Totana, à laquelle nous ferons systématiquement référence dans ce travail, est à différencier de la ville de Totana. Elle englobe en plus les huit districts de *Paretón*, *Raiguero*, *Lebor*, *Las Viñas*, *Huerta*, *Ñorica*, *Sierra* et *Mortí* qui appartiennent au même système d'administration politique.

	Silvia Femme trentenaire, originaire de Guayaquil, employée du tertiaire, 2 enfants	Gloria Femme quinquagénaire, originaire de Pichincha (Quito), gérante d'une épicerie latino, 1 enfant
	Angela <i>sœur de Silvia</i> Femme quarantenaire, originaire de Guayaquil	Francisco Homme vingtenaire, né en Espagne d'un père équatorien originaire de Azuay (Cuenca) et d'une mère espagnole, étudiant
	Lorena Femme sexagénaire, originaire de Guayaquil	Nelson Homme quinquagénaire, originaire de Loja, employé agricole, 2 enfants
	Maritza Femme sexagénaire, originaire de Guayaquil	Veronica Femme quarantenaire, originaire de Manabí, employée agricole, 1 enfant
	Isabel Femme sexagénaire, originaire de Manabí	
	Juana Femme sexagénaire, originaire de Loja	
Non Équatorien·ne·s	Paula Femme vingtenaire, Espagnole, travailleuse sociale de l'association de Cristina	Ana Femme trentenaire, Espagnole, responsable locale d'une association de défense des droits des immigrés
	Eva Femme vingtenaire, Espagnole, travailleuse sociale de l'association de Cristina	Marta Femme sexagénaire, originaire de Cochabamba en Bolivie, gérante d'une épicerie latino
		Carlos Homme trentenaire, originaire de Cochabamba en Bolivie, camionneur
		Abba Homme vingtenaire, Sénégalais, employé temporaire agricole

*Tou·te·s les enquê·t·e·s équatorien·ne·s recensé·e·s dans le tableau sont arrivé·e·s entre 1999 et 2004 sauf précision contraire

**Il s'agit des provinces équatoriennes d'origine, sauf imprécision signalée par l'italique.

Familiarité et étrangeté

Pour une étudiante formée à l'enquête en Amérique Latine, il n'a pas été simple de déplacer mon regard sur l'Espagne, pays à la fois si familier et mystérieux par la façon que j'ai eu de l'aborder. Avant mon départ et une fois sur le terrain, la majorité des personnes rencontrées ont

questionné les motivations d'une française qui voyage en Espagne pour travailler sur la population équatorienne. Comme invite à le faire l'anthropologue africaine et africaniste Fatoumata Outtara, j'ai dû manipuler des identités plurielles : tantôt locale, en tant qu'européenne, tantôt étrangère, en tant que française³⁸. S'il existe une certaine proximité culturelle entre les habitant·e·s de mon terrain, espagnol·e·s, et moi, je ne la partage pas autant avec mes enquêté·e·s équatorien·ne·s. Aucune proximité sociale, linguistique ou professionnelle n'est à noter non plus, alors qu'ils et elles partagent certaines de ces caractéristiques avec les autochtones, la langue notamment.

Le double filtre qui s'applique à ma position —entre le terrain et moi, entre les enquêté·e·s et moi— m'a tantôt servi à m'intégrer dans la catégorie « étranger·e·s en Espagne » avec mes enquêté·e·s, tantôt elle a généré une incompréhension de la part des Équatorien·ne·s rencontré·e·s, comme des Espagnol·e·s. Le fait de travailler en tant que tiers entre les enquêté·e·s et le terrain a ajouté en difficultés mais a également offert l'opportunité d'interpréter les ancrages des migrant·e·s équatorien·ne·s. Au cours de certaines discussions, j'endossais la posture de « locale » ; par exemple, lorsque mes enquêté·e·s me parlaient de leurs voyages en Europe, dans des pays que j'ai moi-même visités ou qui se situent à proximité de la France. La même identité m'a été attribuée en abordant des questions politiques, économiques ou sanitaires qui concernent de la même façon les États européens et surtout membres de l'Union : la dette, la popularité accrue des partis d'extrême droite, les mesures COVID, etc. À l'inverse, on m'a considérée comme une étrangère dans bien des contextes : lorsque l'on me parlait de l'Équateur, de la situation des étranger·e·s en Espagne, des paysages murciens et de la vie sociale locale. Mes enquêté·e·s se transformaient alors en éducateur·ice·s, ayant saisi l'intérêt que j'ai développé pour leur pays d'origine et que je ne manquais pas de mentionner. Cette double posture m'a introduite aux enjeux forts de mon sujet et m'a permis de commencer à distinguer les sphères d'intégration et d'exclusion des Équatorien·ne·s en Murcie, à travers la situation d'énonciation inhérente à chaque sujet.

Finalement, la tension entre « ethnologie chez soi » et « ethnologie chez l'autre » est remise en question par Marc Augé, qui fait cohabiter les deux dimensions au sein de tout travail de terrain :

« Comment penser ensemble “ethnologie chez soi, ethnologie chez l'autre” ? [...] Si l'on postule qu'elle est possible chez soi et chez l'autre, cela relativise la différence existant entre

³⁸ OUATTARA Fatoumata, « Une étrange familiarité », *Cahiers d'études africaines*, vol. 44, n° 175, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2004, p 643

ce soi et cet autre. Employés absolument ces termes (soi et l'autre) n'ont de valeur que relationnelle et relative et semblent donc indiquer que, quel que soit le point d'observation retenu, une double approche est permise : une auto-ethnologie (dont l'objet serait l'observateur lui-même ou son entourage immédiat) et une "allo-ethnologie", l'extériorité de l'objet étant alors appréciée en fonction de sa distance (géographique, culturelle, sociale...) au point d'observation, ou, si l'on préfère, à l'observateur³⁹. »-

La situation d'enquête consiste donc en une relation marquée par des points de rencontre et des divergences. Le nier serait considérer les sociétés étudiées comme homogènes, or l'anthropologie de la migration est, en soi, un champ de déconstruction du point de vue culturaliste.

³⁹ AUGÉ Marc, « L'autre proche » in SEGALIN Martine, *L'autre et le semblable*, Paris, Presses du CNRS, 1989, p 19

I. PARTIR EN ESPAGNE : trajectoires migratoires des Équatorien·ne·s vers la région de Murcie

A. QUITTER L'ÉQUATEUR

1. Échapper à la crise

« Pourquoi avez-vous quitté l'Équateur ? » n'est pas la question la plus facile à poser lors d'un entretien ou au cours d'une discussion informelle sur le terrain. D'abord, elle va puiser des souvenirs de plus en plus lointains, ensuite elle suggère l'idée d'une décision rationnelle, logique. La première justification donnée par l'ensemble des enquêté·e·s est donc un argument que l'on pourrait juger stable car exogène, qui consiste à accuser la situation économique et politique que connaissait l'Équateur au moment de leur départ.

En effet, la période 1999-2004, qui correspond à l'arrivée massive de migrant·e·s équatorien·ne·s en Espagne, coïncide avec une importante crise dans leur pays d'origine. Après un court mais éprouvant conflit frontalier avec le Pérou en 1995, le pays est sévèrement touché par des inondations causées par *el Niño*⁴⁰ en 1997 et 1998. Les conséquences humaines et économiques sont lourdes, et viennent s'ajouter à la chute des prix du pétrole, premier produit d'exportation de l'Équateur. Alors que l'inflation atteint 60%, l'impopulaire président Jamil Mahuad met en place une politique néolibérale : en 2000, il annonce la dollarisation du pays, faisant de l'Équateur le premier état latino-américain à perdre sa monnaie nationale⁴¹. En l'espace de cinq ans, le taux de population en situation de pauvreté passe de 34 à 71%, ce qui correspond à 9,1 millions d'Équatorien·ne·s pauvres en 2000⁴².

Émigrer est alors une stratégie pour améliorer ses conditions de vie et celles de sa famille. En travaillant dans les pays du Nord, les Équatorien·ne·s pensent gagner plus d'argent, qu'ils et

⁴⁰ *El Niño* est « un phénomène océanique à grande échelle du Pacifique équatorial, affectant le régime des vents, la température de la mer et les précipitations. » Source : Météo France <http://www.meteofrance.fr/climat-passe-et-futur/comprendre-le-climat-mondial/el-ninola-nina>

⁴¹ JOKISCH Brad, PRIBILSKY Jason, « The Panic to Leave: Economic Crisis and the "New Emigration" from Ecuador », *International Migration*, vol. 40, n° 4, 2002, p 76

⁴² MONTERO IZQUIERDO Gabriela, « Las representaciones sociales de los emigrantes ecuatorianos en España sobre el proceso migratorio », *Alternativas. Cuadernos de Trabajo Social*, n° 14, 2006, p 37

elles pourront ensuite envoyer au pays ; les objectifs sont distincts, achat d'une maison, voiture, remboursement de frais de santé, ou d'autres dettes. L'Équateur a déjà une tradition d'émigration, mais essentiellement à destination des États-Unis. David Kyle a théorisé le phénomène à partir du cas de l'effondrement du commerce des chapeaux traditionnels « Panamas » dans les années 1950, produits dans les provinces de Cañar et Azuay. D'abord les habitant·e·s de ces régions connaissent une crise économique et sociale qui va encourager une émigration massive, ensuite ils et elles vont utiliser les mêmes routes qu'empruntaient leurs produits, à destination de New-York ou Chicago. Les liaisons aériennes s'adaptent à un tel patron migratoire : dans les années 1960, il est aussi rapide pour un·e habitant·e de Cuenca de se rendre à New-York qu'à Quito⁴³. Si la stratégie de quitter le pays reste la même, de nouvelles destinations vont apparaître avec la crise de 1998.

Pourtant, il semble que la situation de crise objective que traverse l'Équateur à la fin du XXème siècle ne suffit pas à expliquer le phénomène migratoire que nous observons. Pour preuve, certain·e·s enquêté·e·s n'appartiennent pas à la proportion des Équatorien·ne·s ayant basculée dans la pauvreté à cause de la crise. C'est le cas de Nelson qui avait 34 ans à son départ :

« Moi je travaillais dans une entreprise qui était... très puissante. [...] J'ai travaillé de nombreuses années dans cette entreprise-là. [...] Donc mon chef m'a dit écoute, s'il se passe quelque chose, il n'y a pas de problème, ton poste est là, quand tu voudras revenir⁴⁴. »

Gabriel, qui avait 26 ans lorsqu'il a émigré, avait aussi un travail en tant que commercial dans une importante entreprise internationale située à Guayaquil ; Oswaldo avait lui 37 ans et travaillait dans une entreprise de production de boissons. Ils ont tous les trois quitté volontairement leurs emplois, qu'ils semblaient pourtant bien aimer, pour partir en Espagne. Leur situation n'a donc pas particulièrement changé avec la crise, bien qu'au cours de nos conversations ils aient insisté sur l'augmentation du coût de la vie en Équateur après la dollarisation. D'autre part, certains Équatorien·ne·s rencontré·e·s en Murcie correspondent à un tout autre profil, comme Silvia et sa sœur Angela par exemple, qui ont émigré à leur majorité, considérant qu'il n'y avait « pas de futur possible là-bas »⁴⁵ : elles n'ont jamais travaillé en Équateur.

⁴³ KYLE David, *Transnational Peasants: Migrations, Networks, and Ethnicity in Andean Ecuador*, JHU Press, 2000

⁴⁴ Extrait d'entretien avec Nelson, 14 juin 2021. Traduit de l'espagnol : « Yo trabajaba en una empresa que era... muy fuerte. [...] Yo he trabajado muchos años allí en esa empresa. [...] Entonces mi jefe me ha dicho mira si pasa algo, no hay problema, tu puesto esta ahí... cuando tú quieras volver. »

⁴⁵ Extrait de groupe de discussion (Silvia), 24 avril 2021. Traduit de l'espagnol : « No había futuro allá »

Nous considérons alors que la crise que connaît l'Équateur à la fin du XXème siècle constitue le contexte d'émigration, mais qu'il ne permet pas de justifier totalement un tel phénomène. Il est erroné de dire que la crise a plongé l'ensemble des Équatorien·ne·s migrant·e·s dans une pauvreté qui les conduit inexorablement à quitter leur pays. Par ce diagnostic, on s'éloigne de l'approche du courant économique néoclassique, qui lit la migration comme une stratégie logique répondant à une insatisfaction et qui résonne en terme « d'utilité »⁴⁶. Elle a plutôt affecté différemment celles et ceux qui par la suite ont fait le même choix de partir.

La compréhension du lien entre migration et cycle de vie est ici déterminante ; le projet migratoire est défini par le rapport entre l'individu et son système de relation, notamment familial, économique et politique à un moment donné⁴⁷. L'ensemble des enquêté·e·s a donc été confronté à la crise économique équatorienne, mais en fonction de leur âge et de leur situation familiale, ils ont été affecté·e·s différemment. Au début de l'année 2001, 62% des Équatorien·ne·s resencé·e·s en Espagne ont entre 15 et 34 ans, et 21% ont entre 35 et 44 ans ; la grande majorité de ces migrant·e·s est donc en âge de travailler : le facteur économique est évidemment primordial. Néanmoins, les contextes familiaux et individuels participent également aux prises de décision de chacun·e et permettent notamment de comprendre la popularité accrue de certaines destinations.

2. Chaînes migratoires

Les théories issues de la sociologie et de la géographie proposent un point de vue complémentaire sur le phénomène d'émigration et plus précisément sur la prise de décision. La focalisation se fait cette fois-ci sur les relations migrant·e-environnement social, comme l'expose Etienne Piguet :

« L'individu confronté à la décision de migrer est désormais considéré comme relié à une structure sociale constituée par la famille proche et élargie, par les personnes originaires de la même région, du même groupe culturel ou plus largement par des amis et connaissances. Ces réseaux sont à la fois des sources d'informations et des fournisseurs d'aides et d'appui pour le voyage et l'installation dans un pays de destination. On considère en général que l'existence de réseaux facilite la migration⁴⁸. »

⁴⁶ Sur le sujet, voir le travail de Gerald Leslie et Arthur Richardson notamment.

⁴⁷ COURGEAU Daniel, « Relations entre cycle de vie et migration », *Population*, vol. 39, n° 3, 1984, p 484-485

⁴⁸ PIGUET Étienne, « Les théories des migrations. Synthèse de la prise de décision individuelle », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 29, n° 3, Université de Poitiers, septembre 2013, p 150

Au-delà du contexte général dans lequel s'inscrivent les migrant·e·s, il convient alors d'examiner les interactions entre les individus et leur univers social, notamment familial et amical. Pour décomposer ce phénomène, Sonja Haug décrit cinq éléments qui expliquent la relation entre le contexte familial ou social plus large et sa propre émigration⁴⁹. La recomposition des trajectoires individuelles permise par l'enquête de terrain et l'interaction avec les migrant·e·s en Murcie nous livre des éléments de parcours individuels, mais qui se répondent et semblent s'inscrire dans ce modèle.

D'abord les *affinités* correspondent à l'envie d'être ensemble, c'est à dire que la solidité des réseaux sociaux dans le pays d'émigration décourage le départ. Comme nous avons rencontré, sur le terrain, des personnes qui ont finalement fait le choix de quitter leur pays, nous pouvons simplement souligner les éléments qui ont freiné la décision. Avoir eu des enfants en Équateur avant d'émigrer est l'un de ces facteurs paralysants. C'est un sujet qui a surtout été abordé avec les femmes, dont plusieurs ont choisi de laisser leurs enfants auprès des grands-parents ou tantes pour tenter leur chance outre-Atlantique. Rappelons que les femmes sont les pionnières de l'immigration équatorienne en Espagne. Elles sont arrivées prématurément, à partir des années 1980, dans les grandes villes espagnoles pour effectuer du travail domestique essentiellement ; en 1997, elles représentaient 58% de la population équatorienne en Espagne⁵⁰. À l'exception de Juana, Ines et Maria qui ont rejoint leurs compagnons, l'ensemble des femmes rencontrées sur le terrain sont à l'initiative de leur migration. En évoquant ces enfants laissés en Équateur, celles qui ont migré en étant déjà mères, comme Lorena, Isabel, ou Gloria, se sont accordées à dire, au cours des groupes de discussion et des conversations informelles, que leurs départs étaient motivés par la volonté d'offrir une vie meilleure à leurs enfants. Cette observation, au-delà de la force des *affinités* met en exergue les puissants effets de genre dans la migration⁵¹.

Ensuite, l'*information* traduit la volonté accrue d'émigrer dans le cas où des connaissances ont déjà pris cette décision. Lorena se souvient de l'engouement général qu'elle observait à Guayaquil avant son départ :

⁴⁹ HAUG Sonja, « Migration Networks and Migration Decision-Making », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol. 34, n° 4, Routledge, 2008, p 589

⁵⁰ IGLESIAS MARTINEZ Juan et *al.*, *op. cit.*, p 22-23

⁵¹ Sur le sujet, voir le dossier « Femmes, genre, migration et mobilités » de la Revue Européenne des Migrations Internationales (2005)

« Tout le monde disait je vais en Espagne, je vais en Espagne⁵² ! »

À un niveau plus proche encore, les migrant·e·s sont motivés par le départ anticipé des membres de leur famille. Silvia a rejoint sa sœur Angela qui avait elle-même retrouvé une amie installée à Rome. Gabriel, lui, avait déjà deux sœurs immigrées en Allemagne. En faisant le bilan de la distribution géographique des familles des enquêté·e·s, on s'aperçoit qu'elles sont multi-situées : par exemple Nelson a quatre frères et sœurs en Espagne, deux aux États-Unis et quatre sont restés en Équateur.

Le troisième élément est la *facilitation* : si l'on connaît quelqu'un qui a déjà immigré dans un pays, il va être plus facile de s'intégrer à son tour dans la société d'accueil, ce qui encourage l'émigration. Le cas de Nelson l'illustre :

« J'ai été... à Madrid, parce qu'il y avait mes sœurs et tout [...] et elles m'ont beaucoup aidé⁵³. »

Le quatrième point, le *conflit*, fait référence à un contexte familial houleux dans la société d'origine, qui motiverait un départ. C'est la raison principale de l'émigration de Mariana qui divorce en 2001 et est contrainte de retourner chez ses parents où elle endosse le rôle de femme au foyer ; elle présente son émigration comme une fuite.

Enfin, l'encouragement des proches qui voient dans la migration une stratégie d'ascension sociale constitue le dernier point. Gabriel justifie son départ par ce type de discours :

« Mes sœurs étaient en Allemagne et elles disaient viens maintenant. Moi j'ai dit non parce que en réalité j'étais bien là-bas. [...] Quand ma mère m'a dit mon fils, c'est mieux que tu t'en ailles, et moi : non ! Bon au final elle me l'a dit deux fois et elle m'a convaincu et j'ai pris la décision⁵⁴. »

Ces cinq éléments semblent expliquer, en partie, le maintien du phénomène d'émigration depuis l'Équateur sur la période qui nous intéresse. On fait référence aux « chaînes migratoires » pour évoquer le mécanisme par lequel « d'anciens migrants aident les nouveaux à venir, qui à leur

⁵² Extrait de groupe de discussion (Lorena), 24 avril 2021. Traduit de l'espagnol : « *Todo el mundo decía voy a España, voy a España !* »

⁵³ Extrait d'entretien avec Nelson, 14 juin 2021. Traduit de l'espagnol : « *Yo estuve por... en Madrid, que tenía mis hermanas y todo [...] y me ayudaron mucho.* »

⁵⁴ Extrait d'entretien avec Gabriel, 13 mai 2021. Traduit de l'espagnol : « *Mi hermanas estaban en Alemania y decían ahora venga. Yo dije no porque la verdad que allí estaba bien. [...] Cuando mi madre me dijo mi hijo, es mejor que te vayas, y yo : no ! Bueno al final pues dos veces me lo dijo y me convenció y tomé la decisión.* »

tour en aideront d'autres, et ainsi de suite⁵⁵. » ; elles se déploient surtout à travers la transmission d'informations et l'aide matérielle⁵⁶. Elles permettent d'expliquer la récurrence de certaines trajectoires, entre l'Équateur et l'Espagne, comme la relation entre la région de Cañar et la province de Murcie⁵⁷. Les expériences et discours des enquêté·e·s semblent valider l'existence d'un tel mécanisme, à travers des éléments communs aux différentes trajectoires. En revanche, un tel modèle occulte la dimension individuelle de la migration. Après une analyse du contexte politico-économique et du cadre social de l'émigration, nous allons de nouveau resserrer l'analyse pour nous focaliser sur l'individu.

3. Représentations sociales

Au-delà des facteurs économiques, politiques et sociaux qui se veulent universels, la compréhension des expériences migratoires passe par l'analyse rapprochée des subjectivités, c'est-à-dire la façon dont chaque individu expérimente la réalité. On fait référence aux « représentations sociales » pour parler de cette interprétation personnelle de la réalité à travers une expérience unique ; elles s'opposent à la connaissance scientifique, au sens commun⁵⁸. Les représentations sociales donnent du sens au processus migratoire et influencent la reproduction du phénomène à travers les imaginaires créés et circulants sur l'expérience de migration et le pays d'accueil⁵⁹.

D'abord, le processus migratoire est en lui-même valorisé, alimenté par les récits positifs des premier·e·s migrant·e·s. L'image du *triunfador* c'est à dire du migrant triomphant, nourrit une envie de départ, alors qu'elle embellit largement la situation réelle des migrant·e·s récent·e·s en Espagne, comme nous le verrons plus tard⁶⁰. Malgré cela, la migration est considérée comme une opportunité d'ascension sociale qui relève également du courage :

⁵⁵ WEBER Serge, « De la chaîne migratoire à la migration individuelle des Roumains à Rome », *Hommes & Migrations*, vol. 1250, n° 1, 2004, p 38

⁵⁶ PEDONE Claudia, « Las representaciones sociales en torno a la inmigración ecuatoriana a España », *Íconos - Revista de Ciencias Sociales*, n° 14, FLACSO ECUADOR, 2002, p 58

⁵⁷ PEDREÑO Andrés et SÁNCHEZ ALCÁZAR José, *El codesarrollo en la conexión migratoria Cañar-Murcia*, Murcia, Ediciones de la Universidad de Murcia, 2008

⁵⁸ JODELET Denise, « Place de l'expérience vécue dans le processus de formation des représentations sociales » in HASS Valérie, *Les savoirs du quotidien. Transmissions, Appropriations, Représentations*, Rennes, Les presses universitaires de Rennes, 2006, p 23

⁵⁹ MONTERO IZQUIERDO Gabriela, *op. cit*, p 35-36

⁶⁰ *Ibid*, p 44

« Ils m'ont dit tu vois, aller là-bas c'est un sacrifice, mais il faut prendre ses responsabilités⁶¹. »

Le départ est envisagé comme un voyage aussi bien géographique que symbolique, qui modifie la place de l'émigrant·e dans sa société d'origine. À travers le mieux vivre, les migrant·e·s cherchent en fait à mieux être, comme l'explique Thomas Fouquet :

« partir, c'est chercher une forme de complétude tout en essayant de changer le regard que l'entourage porte sur nous – et par conséquence la place que l'on occupe au sein de la société d'origine. C'est aussi se lester, en devenant ainsi « quelqu'un de lourd », peut être pour se sentir d'avantage ancré, enraciné⁶². »

Quelles sont les représentations sociales sur la migration vers l'Espagne qui ont pu motiver le départ des Équatorien·ne·s ? Les caractéristiques du pays d'accueil se construisent par opposition aux problèmes observés dans le pays d'origine. Si l'Équateur connaît une crise de grande ampleur, marquée par l'augmentation de la pauvreté, de la corruption, de l'insécurité, l'Espagne aurait *a priori* une économie solide et offre de grandes opportunités :

« A ce moment-là notre pays allait mal, ici on pouvait trouver du travail⁶³. »

Les représentations sociales se forment à partir d'un contexte et circulent via les relations d'interconnaissance : c'est ainsi que l'attractivité pour certains pays se développe dans une temporalité donnée. Certain·e·s enquêté·e·s ont d'abord envisagé les États-Unis comme destination, mais les conditions légales et de sécurité n'étaient pas propices à leur immigration à ce moment-là.

En général, le tableau dressé par les représentations sociales est très valorisant pour la destination de la migration. L'anthropologue péruvien Teófilo Altamiran avance l'idée que les traits culturels des pays dominants se diffusent plus efficacement : on a donc une meilleure connaissance des aspects politiques, économiques, sociaux de tels pays, qui incarnent un idéal de modernité et de développement. À l'heure de prendre une décision, cette connaissance de l'ailleurs influence la destination des émigrant·e·s, qui ont construit de façon individuelle et collective

⁶¹ Extrait d'entretien avec Nelson, 14 juin 2021. Traduit de l'espagnol : « *Me han dicho mira, ir allá es un sacrificio, pero hay que ser responsable.* »

⁶² FOUQUET Thomas, « Imaginaires migratoires et expériences multiples de l'altérité : une dialectique actuelle du proche et du lointain », *Autrepart*, vol.41, n° 1, Presses de Sciences Po, 2007, p 87

⁶³ Extrait d'entretien avec Nelson, 14 juin 2021. Traduit de l'espagnol : « *A este momento nuestro país estaba mal, aquí podíamos encontrar trabajo.* »

l'utopie du « rêve européen » sur le modèle du « rêve américain »⁶⁴. D'autre part, l'attractivité de l'Espagne pour ses liens culturels et historiques avec l'Équateur fait débat. Claudia Pedone réfute l'existence d'un attrait pour « la mère patrie » et observe plutôt une opportunité pour les Équatorien·ne·s de trouver en Espagne, dans leur contemporanéité, ce qu'ils cherchaient auparavant aux États-Unis⁶⁵. Pourtant, sur le terrain, les interlocuteurs nous ont livré un discours différent:

« Beaucoup de gens disaient : je vais à la mère patrie ! Je vais à la mère patrie⁶⁶ ! »

Il est intéressant de noter que dans le cas de Gabriel, qui nous livre ce récit, cette formule qu'il juge méprisante a plutôt découragé son départ pour l'Espagne. Il n'est en effet pas possible de lire l'émigration équatorienne vers l'Espagne en dehors de la relation Sud-Nord telle qu'elle est pensée par les migrant·e·s. Thomas Fouquet, depuis un terrain africain, rend compte du prestige associé à l'Occident que certains recherchent et d'autres, visiblement, réfutent. En voyageant vers la « mère patrie », les Équatorien·ne·s semblent donc se projeter dans un *ailleurs* prestigieux. Ce prestige véhiculé dans et hors la société d'origine doit être entendu au sens étymologique : du latin *praestigium*, il signifie artifice, fantasmagorie, illusion. L'*ailleurs* doit principalement être considéré comme un espace imaginaire dont l'*autre* incarne les valeurs⁶⁷.

B. S'INSTALLER EN MURCIE

1. Un contexte propice à l'immigration

Le dernier point de la partie précédente amorce la réflexion sur l'attractivité de l'Espagne dans le contexte d'émigration de l'Équateur à partir de la fin du siècle dernier. Il convient à présent de se placer à l'autre pôle du flux migratoire qui nous intéresse, afin de compléter la recomposition des trajectoires depuis le lieu d'immigration.

D'abord, les conditions d'entrée en Espagne pour les Équatorien·ne·s sont facilitées jusqu'en août 2003. En effet, l'ensemble des enquêté·e·s rencontré·e·s en Murcie, mises à part les

⁶⁴ ALTAMIRAN Teófilo, *Migración : el fenómeno del siglo*, Lima, PUCP, Fondo Editorial, 1996, p 301

⁶⁵ PEDONE Claudia, « Las representaciones sociales... », p 65

⁶⁶ Extrait d'entretien avec Gabriel, 13 mai 2021. Traduit de l'espagnol : « *Mucha gente decía me voy a la madre patria ! Me voy a la madre patria !* »

⁶⁷ FOUQUET Thomas, *op. cit.*, p 87

épouses ayant rejoint leurs maris déjà installés, sont arrivé·e·s en Espagne en tant que touristes, avec la possibilité sur place de faire les démarches pour régulariser leurs situations. À partir de 2003 et l'annonce du besoin de visa pour entrer en Espagne, le flux d'immigration en provenance d'Équateur perd en intensité. Mais si en théorie, imposer la détention d'un visa devait limiter l'immigration en provenance d'Équateur, l'effet de cette législation est finalement l'arrivée de migrant·e·s au projet d'installation durable, les familles notamment⁶⁸. Dans sa thèse, Daniela Vono de Vilhena montre que les immigré·e·s latino-américain·e·s en Espagne ont été favorisé·e·s par les politiques migratoires de leur pays d'accueil et préféré·e·s par la société civile, si l'on compare aux autres minorités nationales issues d'Afrique ou d'Europe de l'Est. À titre d'exemple, il est impossible pour les Africain·e·s immigré·e·s en Espagne d'avoir la double nationalité, alors que les Équatorien·ne·s le peuvent⁶⁹. Dans leurs récits, les enquêté·e·s relatent cette facilité d'entrer en Espagne sur la période 1998-2003 :

« avant on venait avec un *sac de valeur*⁷⁰... pour nous présenter à l'aéroport. Mais eux savaient très bien qu'on venait travailler, pas en touriste. Parce que toi [...] tu arrives avec un *sac de valeur*, dans lequel il y a une grosse somme. Et ils sont très visibles, c'est facile à contrôler... dire bon —tu vas où ? —je vais à cet hôtel... —et ensuite tu vas où ? Après les 25 jours ils seraient revenus mais ça ne s'est pas passé comme ça. Pourquoi l'Espagne n'a pas dénoncé tous ces gens ? Parce que ça intéressait l'Espagne que les migrants entrent⁷¹. »

Les autorités espagnoles auraient donc volontairement laissé entrer les migrant·e·s équatorien·ne·s. Nelson souligne la clairvoyance de l'État quant au motif de voyage de ces migrant·e·s —le travail— et met en avant l'intérêt qu'elles et ils représentent pour le pays à cette période. En effet, le besoin de main d'œuvre en Espagne est alors très important, surtout dans les secteurs non-salariés comme l'agriculture et de la construction⁷².

⁶⁸ VONO DE VILHENA Daniela, *Preferidos y favorecidos ? El proceso de asentamiento de la población latinoamericana en España*, Thèse de démographie, Universitat Autònoma de Barcelona, 2010, p 115

⁶⁹ *Ibid*, p 157

⁷⁰ Il s'agit d'un sac contenant de l'argent en liquide ou des objets de valeur.

⁷¹ Extrait d'entretien avec Nelson, 14 juin 2021. Traduit de l'espagnol : « *antes veníamos con una bolsa de valore... pa' presentarnos en el aeropuerto. Pero que ellos sabían muy bien que veníamos pa' trabajar, no de turista. Porque tú [...] entras con la bolsa de valore, que es una cantidad muy fuerte. Y aquí que son de más de vista, está fácilmente controlando... decir bueno —¿ dónde tú vas ? —sí me voy a ese hotel... — ¿ pero de aquí después dónde vas ? Cuando estén los 25 días [...] de nuevo regresaban y eso no pasó. Por qué España no reportó toda la gente ? Porque a espana le interesaba que entren los inmigrantes.* »

⁷² IGLESIAS MARTÍNEZ Juan et al., *op. cit.*, p 69

Comme nous l'avons montré dans la partie précédente, les raisons économiques ne peuvent pas à elles seules justifier un tel phénomène migratoire, mais il est évident que l'offre de travail a conditionné les trajectoires des migrant·e·s équatorien·ne·s.

« A cette époque à Madrid ils te donnaient du travail mais très peu parce qu'il fallait des papiers. [...] Et de là on est allés de contacts en contacts et avec... mes proches qui étaient en Murcie ils ont dit viens mais ici : les champs. [...] Alors je suis venu, et voilà. [...] Ici ils pouvaient te prendre sans papiers... ils te prenaient sans papiers. Mais déjà, dans les villes plus grandes tu avais déjà besoin de papiers⁷³. »

C'est alors que les trajectoires se dirigent progressivement vers la zone qui nous intéresse : la Murcie. La région, dont l'économie se base sur la production de fleurs, fruits et légumes à grande échelle, a besoin de la main d'œuvre immigrée, flexible et bon marché, dans ce secteur de travail intensif et non-qualifié. La Murcie apparaît donc comme privilégiée dans les trajectoires des Équatorien·ne·s parce qu'il est facile d'y trouver un travail, même sans papiers. Nous aurons l'occasion d'examiner la primauté du travail agricole dans la région et ses conséquences sur les expériences plus tard dans le mémoire.

Enfin, un contexte socio-politique local explique l'attractivité du territoire. Comme pour Nelson, l'arrivée en Murcie est systématiquement justifiée par la présence d'un·e proche déjà installé·e. Une forte relation entre l'Équateur et la région de Murcie a été établie via les chaînes migratoires, que nous avons examinées plus tôt. En effet, le transfert d'informations est particulièrement important entre ces deux espaces⁷⁴. Dans cette configuration, deux événements ont alimenté la réputation de Murcie en tant que territoire propice à l'installation des migrant·e·s équatorien·ne·s.

- En 1998, des travailleur·euse·s agricoles équatorien·ne·s de Totana sont menacé·e·s d'expulsion. Les habitant·e·s de la ville se mobilisent aux côtés des entreprises locales, associations et personnalités politiques de gauche pour défendre ces migrant·e·s, sans qui la commune ne pourrait assumer un modèle de développement fondé sur l'agriculture intensive. La presse nationale s'empare du sujet et l'événement retentit jusqu'en Équateur.

⁷³ Extrait d'entretien avec Nelson, 14 juin 2021. Traduit de l'espagnol : « *En esa época en Madrid te daban trabajo pero muy poco porque se necesitaba papeles. [...] Y de ahí fuimos haciendo contacto y con... mi parientes que estaban en Murcia dicen si quieres vente pero aquí : campo.[...] Entonces vine aquí... pues nada. [...] Aquí te podían llevar sin papeles... te recogían sin papeles. Pero ya... en las ciudades más grande ya necesitabas documento. »*

⁷⁴ PEDONE Claudia, *op. cit.*, p 117

Le mouvement social aboutit sur une vague de régularisation importante et un boum des arrivées dans la municipalité : il y avait 500 Équatorien·e·s à Totana à l'été 1998, ils et elles sont 3000 un an plus tard.

Cet événement m'a été raconté par Ana, responsable d'une association locale de défense des migrants. Un article publié dans une revue de l'Université de Barcelone par cette association corrobore le récit⁷⁵. En revanche, aucun·e des enquêté·e·s n'a évoqué cet événement, ou ne semblait s'en souvenir. En voulant en parler avec Gabriel, il m'a répondu « ah oui, j'ai entendu parlé de ça »⁷⁶, sans développer davantage. Un autre épisode a plus souvent été évoqué par les Équatorien·ne·s et corroboré par la presse et les publications associatives :

- À Lorca, importante ville de la région de Murcie avec ses 95 000 habitants, 12 Équatorien·ne·s trouvent la mort en janvier 2001 à bord de la fourgonnette qui les emmenait travailler aux champs. Les secteurs sociaux se mobilisent aux côtés des compatriotes des victimes et déclenchent une nouvelle vague importante de régularisation.

Ces événements aux conséquences malgré tout positives pour l'intégration de la population équatorienne en Espagne ont influencé les trajectoires des migrant·e·s mais permettent aussi aux autochtones de s'expliquer un tel phénomène migratoire dans leurs espaces de vie et de travail⁷⁷.

2. Intégration de la population équatorienne dans la région de Murcie

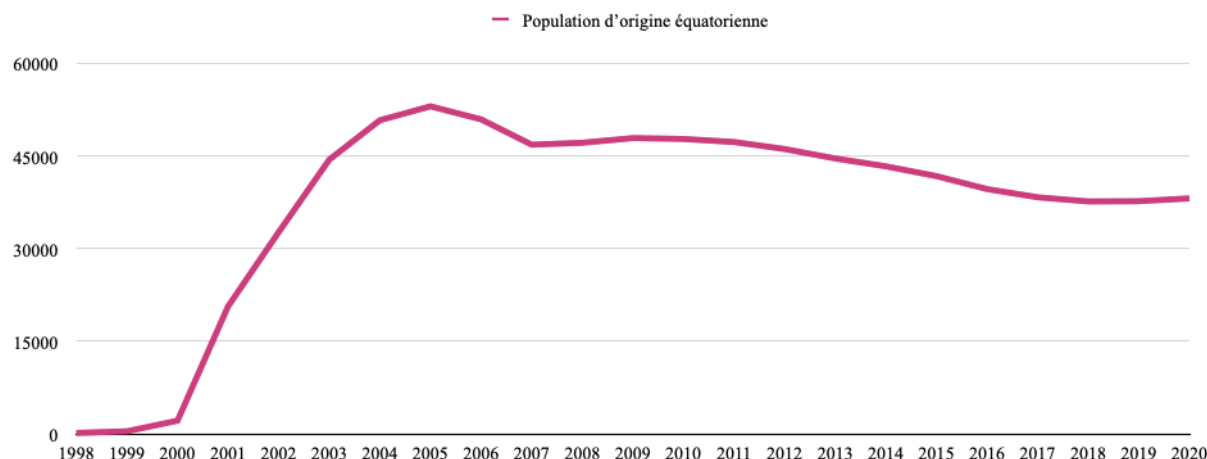
Nous allons à présent examiner la façon dont les Équatorien·e·s ont progressivement été intégré·e·s à la société murcienne, d'un point de vue démographique et administratif. D'abord, comme nous l'avons déjà évoqué, le volume de cette population a fortement augmenté jusqu'au milieu des années 2000, alimenté par des chaînes migratoires particulièrement dynamiques, jusqu'à atteindre 53 049 individus en 2005. À partir de 2006, ce nombre diminue progressivement et depuis 2016, il se maintient autour de 37 000 individus.

⁷⁵ Universidad de Barcelona, « Elementos facilitadores de la integración del colectivo ecuatoriano residente en Totana », *Scripta Nova. Revista Electrónica de Geografía y Ciencias Sociales*, n°94, 2001

⁷⁶ Extrait de carnet de terrain, discussion avec Gabriel, 25 avril 2021. Traduit de l'espagnol : « Ah sí, he escuchado de eso »

⁷⁷ DE PRADA Miguel Ángel, « Flujos migratorios internacionales hacia España. Especificidad en la Región de Murcia », *La Murcia inmigrante : exploraciones e investigaciones* [Conférence], 2 et 3 novembre 2004, p 8-9

Graphique 1 : Évolution de la population d'origine équatorienne dans la région de Murcie (1998-2020)



Élaboration propre. Source : INE – *Estadísticas del Padrón continuo*, 2020

L'examen des expériences migratoires s'établit donc dans un processus collectif : la présence équatorienne en Murcie étant massive, de fortes solidarités sont générées et déterminent les conditions matérielles et symboliques d'intégration dans la société d'accueil⁷⁸.

L'importance de la population équatorienne en Murcie a un impact sur les législations qui définissent son statut et ses possibilités de régularisation. Nous avons vu que les autorités espagnoles sont, au début des années 2000, disposées à laisser entrer des Équatorien·ne·s irrégulier·e·s pour qu'ils et elles travaillent dans le pays. Mais les événements de Totana et Lorca exposés plus tôt ont cependant mis en avant les premiers dangers liés à leur clandestinité. La régularisation semble alors être une nécessité, notamment pour les enquêté·e·s qui la voit comme le moyen de trouver du travail plus facilement, dans un premier temps.

« Le plus important, c'est les papiers⁷⁹. »

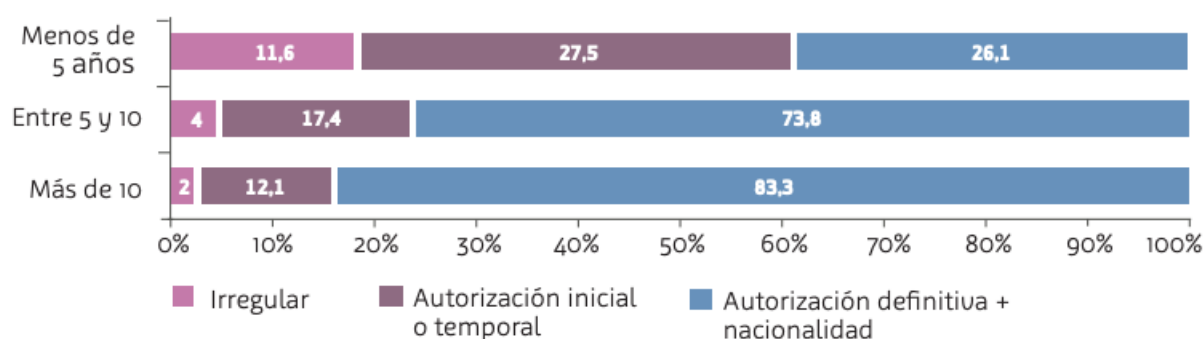
L'accès à un statut régulier est déterminant dans le processus d'intégration des minorités extranationales. Elle est, en effet, en étroite relation avec une meilleure insertion sur le marché du travail et dans les relations sociales, une situation économique améliorée et une meilleure perception de sa propre intégration. Théoriquement, la régularisation est inhérente au temps passé dans le pays d'accueil : plus il est important, plus les Équatorien·ne·s installé·e·s en Espagne ont

⁷⁸ PEDONE Claudia, « Las representaciones sociales... », p 106

⁷⁹ Extrait d'entretien avec Nelson, 14 juin 2021. Traduit de l'espagnol : « *Son los papeles lo más importante.* »

un statut administratif qui leur garantit une certaine stabilité. Les deux extrêmes de ce modèle sont d'un côté la clandestinité, statut le plus vulnérable et à l'autre pôle l'accès à la nationalité espagnole, statut le plus sécurisant⁸⁰.

Graphique 2 : Situation administrative et légale des Équatorien·ne·s selon l'année d'arrivée en Espagne



Ordonnée, de haut en bas : *Moins de 5 ans / Entre 5 et 10 ans / Plus de 10 ans*

Légende, de gauche à droite : *Irrégulier / Autorisation « initiale » (touriste) ou temporaire / Autorisation définitive + nationalité*

Source : EPOERE, 2014

Les Équatorien·ne·s rencontré·e·s sur le terrain témoignent de leur vulnérabilité au cours des premiers mois en Espagne, il y a une vingtaine d'années. Gabriel raconte comment il a atterri avec une seule valise à Totana, en novembre 2002 :

« Je suis arrivé et... je peux te le dire, je m'en fiche... j'ai pleuré. Il faisait froid et je trouvais la ville moche. À l'époque il y avait beaucoup d'immigrants qui arrivaient et ne savaient pas où dormir le soir, ils restaient dans les parcs⁸¹. »

Silvia m'a également fait part de cette précarité : elle dit se sentir chanceuse de ne jamais avoir eu à dormir dans la rue lorsqu'elle est arrivée en Murcie. Si personne ne m'a confié avoir connu ce sort dans les personnes rencontrées sur le terrain, Gabriel a vécu plusieurs mois dans une chambre de quelques mètres carrés avec quatre autres étrangers ; c'est aussi le cas d'Oswaldo et de Nelson. C'est plus tard, alors que leurs épouses et leurs enfants les ont rejoints, qu'ils ont vécu dans des logements privés.

⁸⁰ IGLESIAS MARTÍNEZ Juan et al., *op. cit.*, p 60

⁸¹ Extrait de carnet de terrain, discussion avec Gabriel, 19 avril 2021. Traduit de l'espagnol : « *Llegué y... te lo puedo decir, me da igual... he llorado. Hacia frío y para mí la ciudad era fea. En esta época había muchos inmigrantes que llegaban y no sabían dónde quedarse por la noche, se quedaban por los parques.* »

Ce regroupement familial, sur lequel nous reviendrons plus tard, est un indice qui démantèle l'idée d'une migration temporaire, idée largement portée par les migrant·e·s eux-mêmes.

« Au début on ne voulait pas rester longtemps, juste travailler, gagner de l'argent et retourner dans notre pays⁸². »

Gabriel ne parle pas que de lui, mais bien de *nosotros*, les Équatorien·ne·s en général, ou peut-être même de l'ensemble des migrant·e·s. En effet, la majorité des enquêté·e·s ont jadis partagé cette *illusion du provisoire*, d'après le titre de l'ouvrage d'Abdelmalek Sayad⁸³. Gloria, qui avait laissé sa petite fille de 4 ans en Équateur lorsqu'elle a migré en 2000, voulait gagner plus d'argent, plus rapidement, avant de retourner à ses côtés. C'est finalement sa fille qui l'a rejoint en Espagne dans les mois qui ont suivi. La brutalité des premières expériences en Espagne justifie parfois l'installation définitive dans le pays :

« — Tu n'as jamais voulu rentrer ? Surtout au début...quand c'était dur ?

— Si je commence à réfléchir je me dis que parfois... que réfléchir c'est un peu dur parce que tu te dis un tel chemin... [il déplace son index d'un bout à l'autre de la table], tellement de choses qui se sont passées...⁸⁴. »

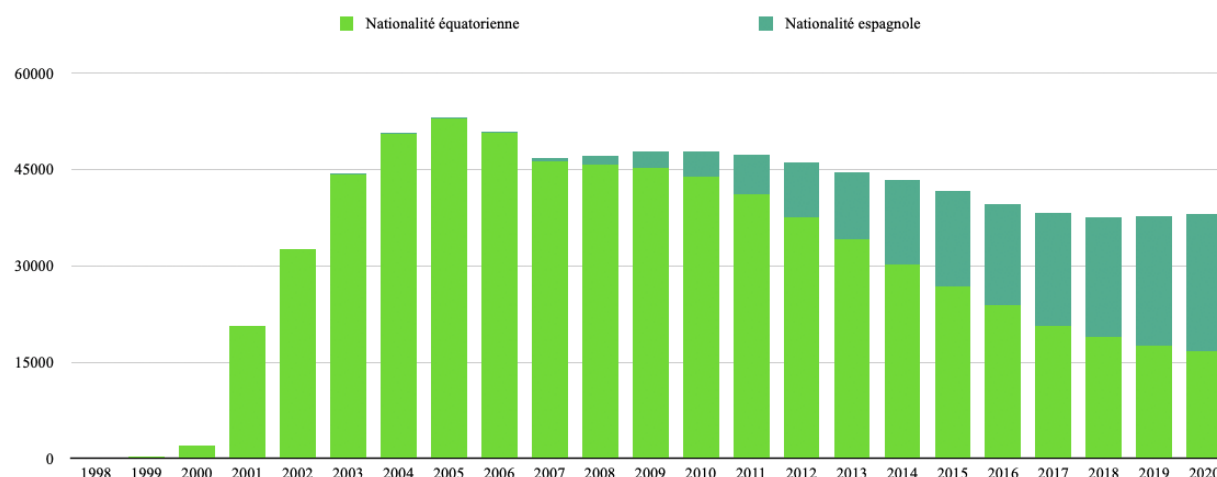
Par une ancienneté croissante en Espagne, l'influence d'événements précis qui mettent en avant leur vulnérabilité et l'évolution des politiques migratoires et d'intégration, les Équatorien·ne·s en Murcie accèdent progressivement à des statuts administratifs de plus en plus stables. Finalement, plus de 20 ans après le boum migratoire, la majorité des personnes d'origine équatorienne en Murcie a aujourd'hui la nationalité espagnole.

⁸² Extrait d'entretien avec Gabriel, 13 mai 2021. Traduit de l'espagnol : « *Al principio no queríamos quedarnos mucho, solo trabajar, ganar dinero y volver a nuestro país.* »

⁸³ SAYAD Abdelmalek, *op. cit.*

⁸⁴ Extrait d'entretien avec Nelson, 14 juin 2021. Traduit de l'espagnol : « —*Nunca has querido volver ? Especialmente al principio... cuando era duro ? —Si yo me pongo a pensar digo que a veces... es qué pensar te pone un poco difícil porque dices tanto camino... tantas cosas que han pasado...* »

Graphique 3 : Évolution de la nationalité* des personnes nées en Équateur dans la région de Murcie (1998-2020)



*Si la double nationalité est possible, l'obtention de la nationalité espagnole efface, dans les statistiques, la nationalité équatorienne.

Élaboration propre. Source : INE, *Estadísticas del Padrón continuo*, 2020

Si les premières régularisations sont justifiées par un meilleur accès à l'emploi, on peut se demander : pourquoi les Équatorien·ne·s en Murcie ont-ils besoin, ou envie d'accéder à cette ultime étape de l'intégration juridique, la naturalisation ? La justification apportée par plusieurs enquêté·e·s est plutôt contre-intuitive, puisqu'elle consiste à dire qu'il est plus facile de se déplacer entre l'Équateur et l'Espagne avec la double nationalité. Alors qu'on pourrait croire à une stratégie sédentarisante, on s'aperçoit que la naturalisation permet en réalité aux migrant·e·s de circuler plus facilement, d'être plus mobiles. Ines m'a en effet fait part du confort lié à la naturalisation, qui lui permet de voyager en Équateur sans douter de la possibilité de revenir facilement en Espagne. Une autre raison évoquée par Lorena semble coïncider avec les éléments de contexte fournis plus tôt : elle dit avoir eu l'opportunité de faire sa demande de nationalité, simplement, comme « tous les autres Équatoriens à l'époque »⁸⁵. Il est probable que les événements locaux et l'action des associations aient favorisé, au début des années 2000, ces procédures. Pourtant, Gabriel fait partie de la minorité des Équatorien·ne·s n'ayant pas la nationalité espagnole en Murcie. Il dit n'en n'avoir jamais eu besoin et s'être contenté des permis de séjour et de travail régulièrement renouvelés. Néanmoins, il a entamé les démarches cette année pour l'obtention de la double

⁸⁵ Extrait de groupe de discussion (Lorena), 29 avril 2021

nationalité ; il considère qu'avec un passeport espagnol, il pourra travailler à l'étranger et voyager plus facilement.

« Avec un passeport espagnol, tu peux aller partout⁸⁶. »

Bilan transitoire

Avec cette première partie, nous avons tenté d'éclaircir les raisons et conditions d'émigration et d'immigration des Équatorien·ne·s en Murcie, notamment entre 1998 et 2004. Nous avons également présenté l'évolution de leur statut légal jusqu'à aujourd'hui, pour se faire une première idée de leur présence et intégration progressive dans la région. Par une analyse en deux temps du départ et de l'arrivée, nous nous sommes focalisés sur l'individu-migrant plutôt que sur un espace affecté par la migration, pour ainsi rendre compte des expériences de personnes aux vies multi-situées, à partir de leurs propres perceptions. En croisant les éléments de contexte historique et les récits des enquêté·e·s, nous avons accès aux expériences dans toute leur diversité, qui se construisent à partir de plusieurs échelles —nationale, familiale-locale et individuelle— et conditions —économique, sociale, symbolique—. Après s'être concentré sur le voyage migratoire, de la prise de décision aux possibilités d'intégration administrative, nous allons à présent nous intéresser de plus près à l'expérience des Équatorien·ne·s au sein de la société espagnole, telle qu'on peut l'observer aujourd'hui dans la région de Murcie. Nous nous focaliserons sur les modes d'existence de cette population, non dans leur aspect économique, mais plutôt dans leur dimension sociale, identitaire et affective. Un double regard sera porté : d'abord depuis l'extérieur, à partir des réflexions sur l'identité en migration et les observations menées dans les villes de Murcie et de Totana, ensuite depuis l'intimité des migrant·e·s qui se racontent en racontant leurs histoires.

⁸⁶ Extrait de carnet de terrain, discussion avec Gabriel, 16 avril 2021

II. EXISTER DANS LA SOCIÉTÉ ESPAGNOLE : identité, sociabilités et affects

A. ENTRE ETRANGETE ET FAMILIARITE : UNE PLACE INTERMEDIAIRE

1. Identité culturelle des Équatorien·ne·s en Murcie

Nous allons interroger l'identité culturelle des Équatorien·ne·s qui ont migré dans la région de Murcie. Un tel intérêt résulte de questionnements sur ce que la migration fait à l'individu, dans la continuité de notre analyse des expériences. Nous nous demandons comment la mobilité géographique affecte voire transforme l'identité des migrant·e·s ; cette identité, bien que multidimensionnelle, est largement influencée par l'appartenance culturelle. Nous utiliserons le concept d'identité culturelle qui, en thématissant le rapport que l'individu entretient avec son environnement culturel et la contribution de cet environnement à la définition de soi, est mis à l'épreuve par l'expérience de migration⁸⁷.

Dans ce travail, la population étudiée est déterminée par une nationalité d'origine. L'ensemble de nos interlocuteur·ice·s est né en Équateur, c'est même la condition d'implication dans l'enquête. Des individus aux nationalités distinctes sont cependant impliqués, dans la mesure où ils apportent un regard sur la présence équatorienne en Murcie depuis plus de vingt ans. Sur le terrain, cette désignation en terme de nationalité a toujours fait sens, que ce soit pour ces personnes gravitant autour de notre enquête ou pour les Équatorien·ne·s eux-mêmes. En effet, ils et elles se présentent systématiquement comme « Équatorien·ne·s en Espagne » et l'Équateur est désignée comme « mon pays » ou souvent, « ma terre » L'identité culturelle que nous allons interroger ici sera donc, comme nous invite à le penser Etienne Balibar, une métaphore de l'identité nationale, dans toutes ses contradictions :

« Par métaphore nous entendons traduction, expression, représentation ; mais entendons aussi déplacement, voire fuite en avant, exprimant une incapacité au moins relative des constructions

⁸⁷ ABOU Sélim, *L'identité culturelle. Relations interethniques et problèmes d'acculturation*, Paris, Ed. Anthropos, 1986, p 30-31

nationales à se doter elles-mêmes et à doter leurs ressortissants d'une "identité" parfaitement simple, univoque, et absolument commune, unifiée. Ce qui ne veut pas dire qu'une telle identité n'est pas voulue ou postulée par les individus qui reconnaissent une nation comme "la leur" et qu'elle n'a pas d'effets collectifs, mais plutôt qu'elle continue d'avoir affaire en permanence à ses propres contradictions, à ses divisions internes et externes, et qu'elle les surmonte uniquement en se projetant dans l'élément de l'identité culturelle »⁸⁸.

La caractérisation par la nationalité est d'autant plus discutable dans le cas des Équatorien·ne·s qu'ils et elles sont originaires d'un pays plurinational. En effet, l'Équateur reconnaît quatorze nationalités distinctes en son sein, le double de peuples et des centaines de communautés plus ou moins indépendantes⁸⁹. C'est systématiquement moi, en tant qu'enquêtrice, qui ai demandé à mes interlocuteur·ice·s de préciser leur origine par une région ou une ville. Ils et elles ont souvent été surpris·e·s par ma connaissance —partielle— de la géographie équatorienne, ce qui nous laisse penser que cette information a, ou a eu, peu d'importance pour les Espagnol·e·s ou autres étranger·e·s rencontrés depuis leur arrivée. Mes interlocuteur·ice·s ont d'ailleurs eu tendance à utiliser des formulations explicatives en abordant leurs origines :

« Je viens d'une ville qui s'appelle Loja, dans les montagnes⁹⁰. »

« J'habitais à Quito, c'est la capitale de l'Équateur⁹¹. »

En enquêtant au sein des associations d'aide aux migrant·e·s dans les villes de Murcie et Totana, la désignation en termes de nationalité des populations étrangères en Espagne est apparue comme une modalité d'action. Chaque public est caractérisé par des besoins et des modes opératoires différents et s'inscrit dans une temporalité distincte. Ana, responsable d'une association de Totana, témoigne de l'accompagnement des Équatorien·ne·s dans leurs démarches administratives au début des années 2000. À présent selon elle, ce sont plutôt les populations marocaines, sénégalaises et maliennes qui ont besoin de cours de langues et suivent des ateliers pour se familiariser avec la culture de leur pays d'accueil. En outre, il arrive que les migrant·e·s soient incorporés à des groupes raciaux ou culturels plus larges : Musulmans, Sub-sahariens ou Latinos par exemple. Mais il est intéressant de noter que ces ensembles sont parfois incarnés par

⁸⁸ BALIBAR Étienne, « Identité culturelle, identité nationale », *Quaderni*, vol. 22, n° 1, 1994, p 60

⁸⁹ Constitution de l'Équateur, 2008

⁹⁰ Extrait de carnet de terrain, rencontre avec Nelson, 2 juin 2021

⁹¹ Extrait de carnet de terrain, rencontre avec Gloria, 13 mai 2021

une seule nationalité, sous prétexte qu'elle est historiquement plus représentée sur le territoire. De fait, les Latino-américain·e·s, sont souvent assimilé·e·s à la nationalité équatorienne :

« Quand j'étais petite, à l'école, quand il avait quelqu'un qui... avait l'air latino on l'appelait équatorien. Et même je vais te dire plus, à un niveau très informel [...] dans notre parler on dit genre 'elle est en équatorienne'', comme on dirait 'elle est en gitane'', en terme de vêtements, d'habits⁹². »

L'utilisation du terme « Équatorien·ne·s », qui se réfère à la nationalité des enquêté·e·s consiste donc en une réduction de leur identité culturelle⁹³. Elle semble faire consensus pour délimiter la population étudiée mais véhicule des représentations sur cette même population étrangère, et pas seulement. Il convient de préciser que de par ma position d'enquêtrice étrangère, et mon sujet de recherche, j'invite mes interlocuteur·ices à se définir comme tels·, ce qui représente un biais.

Il s'agit à présent d'approfondir la réflexion en examinant la matière identitaire dans le contexte de la migration des Équatorien·ne·s en Murcie. Nous considérons l'identité comme infixée, mais continuellement négociée avec les autres membres de la société d'accueil : elle est entendue comme un processus social. La notion d'acculturation offre une compréhension de l'identité culturelle dans la migration : elle traduit la transformation des systèmes culturels qui entrent ou sont entrés en contact⁹⁴. Plusieurs modèles explicatifs ont été développés et remis en question depuis la fin du XIX^{ème} siècle pour préciser la nature de cette influence. Afin d'examiner la façon dont les Équatorien·ne·s migrant·e·s en Murcie vivent cette acculturation, nous allons solliciter et adapter le concept d'*homme marginal* proposé par Robert Park dans les années 1920, qui permet de penser la culture depuis l'individu à la façon de l'anthropologie culturelle nord-américaine et notamment du courant « culture et personnalité »⁹⁵.

En restant attaché à l'indissociabilité de l'émigrant·e et de l'immigrant·e, le concept d'*homme marginal* présente à la fois la double familiarité et la double étrangeté de l'individu-migrant. Inséré simultanément dans deux sociétés, il se situe *sur* la marge (et non *en* marge) de

⁹² Extrait d'entretien avec Ana, 8 juin 2021. Traduit de l'espagnol : « *Cuando yo era pequeña, cuando había alguien que parecía latino, le llamabamos ecuatoriano. E incluso te voy a decir más, a un nivel super informal [...] en nuestra forma de hablar digamos en plan 'va de ecuatoriana'', como digamos 'va de gitana'... de ropa, de vestidos.* »

⁹³ BALIBAR Etienne, *op. cit.*, p 57-58.

⁹⁴ GUERRAUI Zohra, « De l'acculturation à l'interculturalité : réflexions épistémologiques », *L'Autre*, vol.10, n° 2, 2009, p 196

⁹⁵ CUCHE Denys, « « L'homme marginal » : une tradition conceptuelle à revisiter pour penser l'individu en diaspora », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 25, n°3, 2009, p 14

deux cultures qui ne parviendront jamais à s'interpénétrer complètement. Pour Park, c'est l'expérience migratoire elle-même qui constitue la véritable substance de l'identité des migrant·e·s. Tantôt perçus comme un état de crise, par Everett Stonequist notamment, tantôt valorisés pour la richesse d'une double appartenance, comme c'est le cas chez Roger Bastide, les liens ambivalents à la culture d'origine comme à la culture d'accueil génèrent quoiqu'il en soit, chez l'individu-migrant, une ambivalence à soi⁹⁶.

Dans la vie quotidienne des Équatorien·ne·s en Murcie, que nous avons eu l'occasion d'observer, certains éléments de la culture d'origine se maintiennent de façon frappante. Par exemple, nos enquêté·e·s ont majoritairement gardé des habitudes alimentaires d'Équateur ; Maria m'a un jour confié qu'elle n'avait pas souvenir d'avoir déjà fait un repas sans riz. L'offre de produits et restaurants équatoriens ou plus largement latino-américains à Murcie comme à Totana leur permet effectivement de garder une alimentation similaire à celle qu'ils et elles avaient dans leur pays d'origine. Au-delà de la culture équatorienne, ces individus partagent donc une culture latino-américaine avec les autres ressortissants du continent.

D'autre part, si elles et ils sont majoritairement naturalisé·e·s, les Équatorien·ne·s demeurent principalement des citoyens de leur pays d'origine. Au cours des élections présidentielles, dont le second tour se tenait au début du mois d'avril 2021, leur importante participation a été relayée par la presse locale :

« Murcie est, avec Madrid, Barcelone et Milan, l'une des villes européennes comptant la plus grande population de migrants en provenance d'Équateur et a enregistré, en février dernier, une participation électorale au premier tour de 40 %, avec 9 000 voix et un taux supérieur de près de dix points à la moyenne des autres votes sur le territoire espagnol. Le consul général de l'Équateur dans la région de Murcie, Miguel Ángel Macías, a attribué ce dimanche la plus grande participation de la population locale aux grandes racines qui la lient à son pays⁹⁷. »

Les conversations autour de la politique équatorienne ont largement animé les discussions avec les enquêté·e·s tout au long du travail de terrain, incomparablement au faible intérêt porté à la politique espagnole.

Pourtant, comme nous l'avons déjà évoqué, la majorité des Équatorien·ne·s en Espagne est naturalisée, faisant croire à une forte intégration de cette population dans le pays : en Murcie, 56%

⁹⁶ *Ibid*, p 16-17

⁹⁷ Article de *La Verdad*, « Ecuador "saca pecho" en la región española de Murcia con las presidenciales », 11 avril 2021

des personnes nées en Équateur sont à présent espagnoles⁹⁸, sans compter celles et ceux, né·e·s en Espagne, qui constituent la deuxième génération. On pourrait donc s'accorder à dire que l'utilisation du concept d'*homme marginal* trouve, dans notre étude, une résonance supplémentaire ; si les Équatorien·ne·s en Murcie se situent à la fois en Espagne et en Équateur, ils et elles incarnent aussi simultanément l'espagnol·e et le, ou la migrant·e. Nous entendons par là que les enquêté·e·s, concerné·e·s par une certaine ancienneté dans leur pays d'accueil, régularisé·e·s mais porteur·euse·s d'une expérience migratoire qui conditionne leur position en Espagne, sont empreint·e·s à une autre forme de double identité, qui est indivisible. Au sein de la population migrante, les Équatorien·ne·s sont perçu·e·s comme privilégié·e·s étant donné leur rapide accès à la régularisation et leur maîtrise de la langue espagnole.

« C'est simple : les noirs sont aux champs, les blancs dans les bureaux, et les latinos un peu partout⁹⁹. »

Dans les faits, ils et elles ne sont pas pour autant écarté·e·s de ce qui fait la *condition immigrante*, en termes d'accès à l'emploi et de discrimination, comme nous aurons l'occasion de le voir plus tard. Un indice révélateur de cette identité intermédiaire qui se déploie dans la société espagnole est la façon dont les migrant·e·s équatorien·ne·s continuent d'envisager le retour au pays :

« Quand on s'est rendu compte que notre situation en Espagne n'était pas mieux que celle en Équateur, alors oui, on s'est dit que retourner au pays était... comme un objectif. Toujours maintenant¹⁰⁰. »

L'identité des migrant·e·s équatorien·ne·s en Murcie est donc bien relative au point de vue adopté : Espagnol·e·s d'un point de vue administratif, Équatorien·ne·s pour eux-même (parfois en revendiquant une provenance de *la Costa* ou *la Sierra*¹⁰¹), migrant·e·s plus ou moins privilégié·e·s pour les autres population étrangères. Tous ces éléments fabriquent la multidimensionalité de l'identité en migration, appliquée à l'expérience des Équatorien·ne·s dans la région de Murcie.

⁹⁸ Statistiques de la CARM (Région de Murcie), *Padrón municipal de habitantes*, 2020

⁹⁹ Extrait de carnet de terrain, discussion avec Abba, un jeune sénégalais, 6 mai 2021. Traduit de l'espagnol : « *Mira es simple : los negros en los campos, los blancos en las oficinas y los latinos en todas partes.* »

¹⁰⁰ Extrait de groupe de discussion (Lorena), 29 avril 2021. Traduit de l'espagnol : « *Cuando nos dimos cuenta de que nuestra situación aquí en España no era mejor que la que tenemos en Ecuador, bueno sí, hemos pensado que el retorno al país era... como un objetivo. Ahora todavía* »

¹⁰¹ L'Équateur se divise sommairement en trois parties : la Côte, les Andes et l'Amazonie (*Costa, Sierra, Selva*).

2. Sociabilités et espaces publics

Après s'être intéressé à la dimension transformative de l'expérience migratoire, qui affecte individuellement les migrant·e·s, nous allons à présent examiner les formes de présence des Équatorien·ne·s dans la région de Murcie, en tant que processus collectifs. L'objectif est de construire notre réflexion à partir de l'importante visibilité de la population équatorienne dans les espaces publics des villes murciennes. Puisqu'ils est difficile d'identifier la nationalité des individus d'après leur seule apparence physique –bien qu'il existe un phénotype latino-américain– nous nous appuierons sur des indices comme la forte présence de commerces revendiqués équatoriens dans les rues de Murcie.

Photographie 1 : Façade d'une boulangerie équatorienne, *calle Bedame*, Murcie



Jeanne Apostoloff, 19 avril 2021

Photographie 2 : Façade du restaurant équatorien *El Rincón del Mopri*, calle Bedame, Murcie



Jeanne Apostoloff, 19 avril 2021

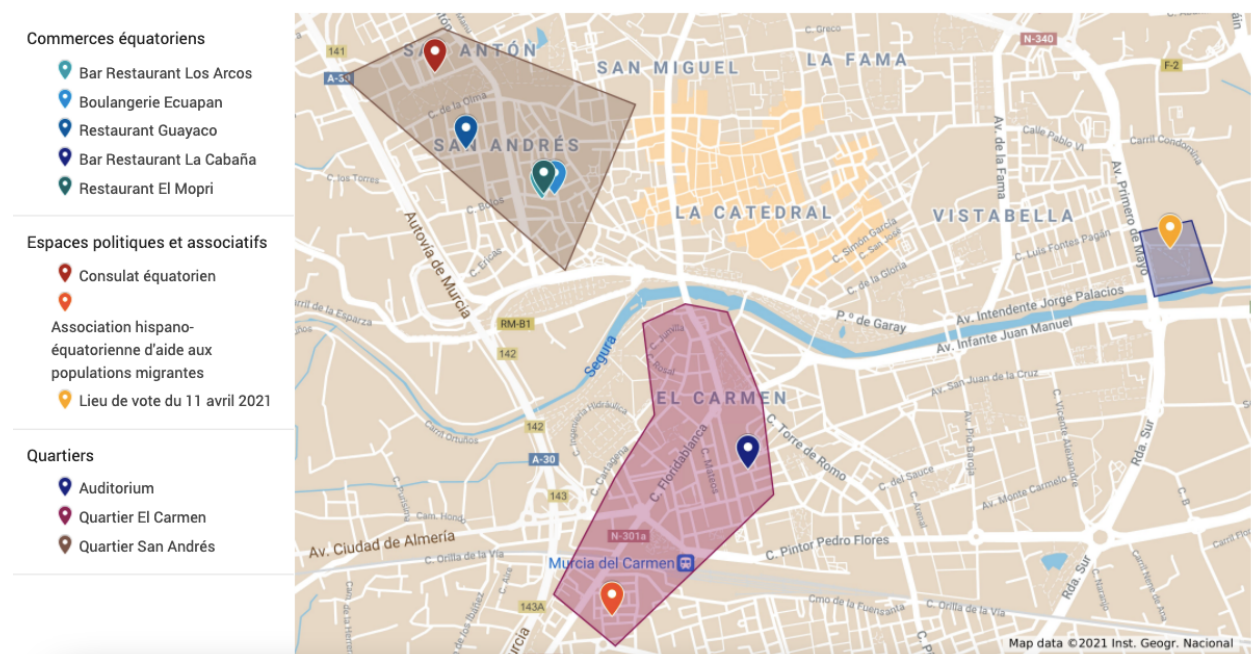
Photographie 3 : Façade du restaurant équatorien *Los Arcos*, calle Bedame, Murcie



Jeanne Apostoloff, 19 avril 2021

Comme le prouvent ces photographies, toutes prises dans la même rue du quartier *San Andrés*, la répartition de ces commerces dans la ville n'est pas hasardeuse. Il est évident qu'ils sont les signes d'une présence équatorienne plus importante dans certains espaces de la ville.

Carte 2 : Présences équatoriennes dans le centre-ville de Murcie



Élaboration propre d'après les données de terrain, 2021

Dans les trois quartiers identifiés ci-dessus, *San Andrés*, *El Carmen* et de l'*Auditorium*, nous avons observé de nombreuses affiches électorales, en prévision du second tour des élections équatoriennes qui se tenaient le 11 avril 2021. La *calle Floridablanca* notamment, qui relie le fleuve Segura à la gare de Murcie, en était placardée.

Photographie 4 : Affiches électorales du candidat Andrés Arauz, soutenu par l'ancien président Rafael Correa, *calle Floridablanca*



Jeanne Apostoloff, 19 avril 2021

Le jour venu, un bureau de vote éphémère a été mis en place autour de l'*Auditorium* où, d'après mes interlocuteur·ice·s étranger·e·s et espagnol·e·s, les Équatorien·ne·s se retrouvaient les dimanches pour jouer ensemble au volley-ball. Depuis la pandémie et à cause des restrictions imposées par la région pour se protéger du virus, je n'ai jamais pu observer cette scène.

Photographie 5 : Bureau de vote à Murcie lors du second tour de l'élection présidentielle équatorienne



Jeanne Apostoloff, 19 avril 2021

Photographie 6 : Tag aux abords de l'auditorium de Murcie



Jeanne Apostoloff, 19 avril 2021

Nous comprenons ces éléments, qui rendent visibles la présence équatorienne au sein de la ville de Murcie, dans le cadre d'une analyse de l'espace public comme marque de la dynamique d'insertion des migrant·e·s dans la société d'accueil¹⁰². L'espace public est ici défini comme :

« L'espace physique socialement construit pour être accessible à tous, susceptible d'usages variés et qui implique une co-présence entre inconnus¹⁰³. »

En dépit de son supposé caractère égalitaire et ouvert, nous pensons que l'espace public met en exergue les inégalités sociales et reproduit le modèle hiérarchique qui classe les individus par rapport aux autres dans une société donnée. Francisco Torres Pérez affirme que l'usage de l'espace public est lié au statut socio-économique des individus :

« Les membres des classes supérieures centrent leur sociabilité dans des lieux fermés avec un public sélectionné (le club) et il n'utilisent l'espace public que pour se déplacer.[...] Au contraire, les rues et places sont les espaces privilégiés de la sociabilité des classes populaires, qui n'ont souvent pas d'autres alternatives que les parcs, les cafés et les contextes de voisinage. Les espaces publics sont ouverts à tous, mais leur usage est biaisé par la classe¹⁰⁴. »

Il ajoute, dans une perspective intersectionnelle que le genre est un autre facteur de différenciation d'usage de l'espace public. La troisième variable discriminante est donc la différence culturelle, incarnée ici par les populations migrant·e·s. À la lumière de ce cadre théorique, nous avons observé que les migrant·e·s installé·e·s dans la ville de Murcie ont un usage de l'espace public qui s'apparente à celui des classes populaires tel qu'il est défini par Francisco Torres Pérez. En effet, les parcs, rues et places sont animés par des personnes noires et métisses, et la présence de plus en plus importante d'enfants accentue cette impression. Avec eux, l'espace public gagne en hétérogénéité : une diversité d'images et de pratiques différenciées se déploient, comme la présence du drapeau équatorien ou la consommation de *ceviches de camarrón*, plat typique de la région de Guayaquil dont de nombreux migrant·e·s à Murcie sont issu·e·s. Au-delà de la seule population équatorienne, la présence latino-américaine est particulièrement visible dans la ville de Murcie — précisément dans les mêmes quartiers que nous avons identifiés précédemment —, à en voir les commerces spécifiques. Par ailleurs, les migrant·e·s d'origine africaine ont plutôt tendance à se

¹⁰² TORRES PÉREZ Francisco, « Los nuevos vecinos en la plaza. Inmigrantes, espacios y sociabilidad pública », *AIBR*, vol. 3, n°3, 2008, p 369

¹⁰³ *Idem*

¹⁰⁴ *Ibid*, p 370-371

concentrer dans un espace réduit, autour de la gare, au sud du quartier *El Carmen*, qui est finalement assez éloigné du centre-ville. De plus, à la différence des épiceries et restaurants équatorien·ne·s ou latino-américain·ne·s, il n'y a pas à Murcie beaucoup de commerces arborant des drapeaux de pays africains. Nous pouvons faire l'hypothèse que l'ancienneté des populations latino-américaines mais également la tolérance différenciée de la société civile vis-à-vis des différentes nationalités ont leur rôle à jouer dans ce constat. Enfin, on trouve dans les quartiers de *San Andrés* et *El Carmen* de nombreux *centros de remesas*, c'est-à-dire des boutiques depuis lesquels les étranger·e·s en Espagne peuvent appeler ou envoyer de l'argent à leur famille restée au pays.

Photographie 7 : Boucherie latino-américaine à Murcie



Jeanne Apostoloff, 19 avril 2021

Photographie 8 : Centro de remesas à Murcie



Jeanne Apostoloff, 19 avril 2021

À la simple visite de Murcie, on se doute donc de l'importante présence de migrant·e·s dans la ville et parvenons à situer les espaces privilégiés par cette population. Nous obtenons également des indices sur les origines de ces individus et d'une certaine manière leur degré d'insertion dans la société. La présence des Équatorien·en·s dans plusieurs espaces de la ville, le nombre important de commerces propres ou même la façon dont ont été organisées leurs élections présidentielles au mois d'avril matérialisent leur expérience dans la ville de Murcie. On s'aperçoit qu'ils et elles ont l'opportunité d'exister en tant qu'Équatorien·ne·s en Espagne, y compris dans l'espace public. À titre de comparaison, la possibilité d'exister en tant que Sénégalais ou Roumain dans la ville de Murcie est sensiblement plus incertaine.

De fait, ces éléments nous montrent que les migrant·e·s équatorien·ne·s, ne se contentent pas de faire usage de l'espace public, mais qu'ils et elles se l'approprient en développant des stratégies en adéquation avec leurs besoins. Francisco Torres Pérez distingue deux types de stratégie : d'un côté, l'intégration à des espaces communs, de l'autre la construction d'espaces dits ethnicisés¹⁰⁵. La population équatorienne illustre bien cette double intégration à des espaces partagés avec les

¹⁰⁵ *Idem*

autochtones et à d'autres, propres aux étranger·e·s, aux Latino-américain·e·s voire uniquement aux Équatoriens·ne·s.

Dans le premier cas des espaces communs, il s'agit souvent d'une proximité spatiale mais d'une distance relationnelle : c'est le mode de coprésence qui existe le plus souvent dans les espaces ouverts comme les parcs ou les marchés, mais aussi dans certains quartiers résidentiels. Ce type de cohabitation est souvent utilisé comme un argument valorisant l'intégration de la population équatorienne dans la société espagnole, ce qui n'est ni propre à cette minorité, ni à la ville de Murcie. En effet, de nombreuses études menées en Espagne, mais aussi en France ou au Canada ont présenté des modes de sociabilité publiques similaires.

« Il y a une expression que l'on entend souvent : dans le quartier, chacun va de son côté¹⁰⁶. »

En parallèle de ces espaces partagés, nous avons également des espace ethnicisés :

« Il s'agit de jardins, places, d'une ou plusieurs rues où se réunissent un nombre significatif de voisins de la même origine et qui fonctionnent comme espaces de rencontre, de loisir, de culte, ou bien commerciaux. Le nombre d'immigrants, les activités, la musique, les odeurs, les noms et la décoration des commerces, etc, modifient la signification des espaces, autant pour ses usagers immigrants que pour les autres voisins. [...] Malgré les différences entre ces espaces ethnicisés et entre les collectifs qui le construisent, l'espace devient quoiqu'il en soit une ressource pour recréer la sociabilité publique d'origine, se doter d'un lieu et d'un environnement propre dans un contexte difficile et indifférent. »

Les restaurants équatoriens, majoritairement fréquentés par des Latino-américain·e·s d'origine, en font partie. Ce sont des lieux où les étranger·e·s peuvent reproduire les pratiques culturelles, ici alimentaires, de leur pays d'origine. On n'y rencontre au contraire peu d'Espagnol·e·s, comme c'est pourtant le cas dans les restaurants asiatiques par exemple. D'autre part, dans des temporalités précises, comme le dimanche à l'auditorium ou encore lors des élections, certains lieux peuvent être investis par une majorité d'Équatorien·ne·s : ce sont également des espaces ethnicisés à un moment donné.

Il est en outre intéressant de noter que cette population a pu, depuis son arrivée massive dans la région de Murcie, construire des espaces de sociabilité propres clos, institutionnalisés, qui

¹⁰⁶ MONNET Nadja, « La formación del espacio público en el "Casc Antic" de Barcelona : en búsqueda de las prácticas urbanas y sociales que regulan la convivencia en un barrio », *Servicios sociales y política social*, n°56, 2002, p 120

ne relèvent pas seulement d'un rassemblement ritualisé dans un espace ouvert. Un exemple marquant est celui de certaines églises évangélistes ; j'ai pu mener des observations dans l'une d'entre elles, située dans la municipalité de Totana. Dans l'immense salle de cette église, j'ai été chaque dimanche la seule personne blanche. La majorité des présent·e·s correspondait au phénotype latino-américain et quelques personnes noires participaient également aux offices. L'une d'entre elles prenait souvent la parole à la fin pour lire un extrait de la Bible, en portugais. La parité était en revanche respectée et de nombreux enfants étaient présents. Dans cette partie de l'enquête, c'est moi qui me suis sentie étrangère. Cette église, située sur la route qui mène aux champs du Sud-Est de Totana est en effet exclusivement fréquentée par des migrant·e·s, comme cela m'a été précisé par les habitué·e·s. Pourtant, aucun critère d'entrée n'est véritablement formulé et on m'a maintes fois répété que j'étais aussi la bienvenue dans ses murs. Selon le pasteur, Bolivien d'origine, les fidèles viennent de tous les pays d'Amérique latine : Équateur, Venezuela, Bolivie, Honduras, Argentine, etc. Chaque semaine, un thème différent est abordé, illustré par des épisodes bibliques et mis en résonnance avec l'expérience commune des fidèles. Par exemple, la première fois que je me suis rendue à une séance dominicale, la question de la prise de décision était au cœur du propos. Le pasteur a fait référence à la décision de quitter son pays pour venir en Espagne, que tou·te·s les présent·e·s ont dû prendre à un moment donné.

L'existence d'espaces de sociabilités propres, qu'ils soient clos ou ouverts, ne rime pas nécessairement avec une incapacité des Équatorien·ne·s à s'intégrer à la société espagnole. Au contraire, dans la région de Murcie, ils et elles parviennent à occuper efficacement et de façon diversifiée les espaces publics en fonction de leurs besoins. Les multiples présences publiques des Équatorien·ne·s dans des espaces communs et ethnicisés —mais jamais exclusifs— traduisent d'une gestion de la variable proximité-distance intermédiaire, dans un paradigme où les espaces communs représentent une insertion aboutie et les espaces ethnicisés une stratégie initiale des migrant·e·s qui sont arrivés récemment¹⁰⁷.

¹⁰⁷ TORRES PÉREZ, « Los nuevos vecinos en la plaza... », p 389

B. RACONTER SA MIGRATION, SE RACONTER

1. Négocier son identité en fonction du contexte

Comme nous l'avons déjà évoqué, la première méthode de collecte de données pour ce travail est la rencontre avec les Équatorien·ne·s de la région de Murcie et l'attention portée à leurs récits de vie. Il nous faut douter de l'exactitude de tout ce qu'ils et elles nous ont partagé à cette occasion, sans jamais dévaloriser une parole qui nous en dit long sur la façon dont les enquêté·e·s se construisent eux-mêmes en construisant leurs récits. En tant qu'expérience transformative, la migration requiert un important travail biographique qui ne peut être accompli de façon objective et constante. En effet, raconter son expérience de migration, c'est se raconter soi : narrer son histoire pour autrui permet de donner du sens à son propre parcours et à sa propre identité. Au-delà même de la précaution à prendre face aux discours des enquêté·e·s, nous allons mettre au premier plan la subjectivité des récits de migration, que nous considérons comme des formes de recomposition de sa trajectoire et donc, de soi dans le monde¹⁰⁸.

Pour comprendre comment se sont construits les discours des Équatorien·ne·s au cours du travail de terrain, il nous faut d'abord expliciter ma position d'enquêtrice du point de vue de mes interlocuteur·ice·s. Outre ma posture d'étrangère, qui a déjà été discutée dans l'introduction de ce travail, nous considérons que ma relation aux enquêté·e·s a surtout été définie par trois critères : mon âge, mon genre et mon éducation.

- *Être jeune*

Pour initier la discussion avec les Équatorien·ne·s rencontré·e·s sur le terrain, j'ai souvent accepté la posture d'ingénue, de jeune étrangère à qui il fallait « venir en aide ». En me présentant comme une étudiante, les enquêté·e·s ont facilement accepté de répondre à mes questions, parce que cela allait m'aider pour mes études. Certain·e·s m'ont maintes fois répété qu'ils et elles étaient là si j'avais besoin, ou si j'avais des questions qui me viendraient à l'esprit plus tard. En présentant mon intérêt pour leur pays d'origine, les enquêté·e·s ont saisi l'importance que leurs discours avaient pour moi et n'ont pas hésité à s'exprimer au-delà de l'échelle individuelle : « ce qu'il faut savoir c'est que... », « à

¹⁰⁸ VIDAL Dominique, « L'histoire qu'on raconte, l'histoire qu'on se raconte », *Autrepart*, vol.51, n° 3, 2009, p 99-100

l'époque, tout le monde faisait ça... »¹⁰⁹. D'autre part les individus avec lesquels j'ai passé le plus de temps, comme Gabriel ou encore le couple Ines-Oswaldo, ont montré des signes d'affection forts ; ils m'ont souvent comparé à leur fille, ce qui faisait sens en terme de génération. Gabriel m'a dit quelque fois qu'il refusait de me présenter telle ou telle personne parce qu'ils –des hommes systématiquement– n'étaient pas dignes de confiance, étaient susceptibles d'adopter des comportements inappropriés, etc. Ma jeunesse et mon statut d'étudiante sur le terrain a donc mis les enquêté·e·s dans des position d'ouverture et de protection vis-à-vis de moi, de complices voir de tuteur·ice·s

- *Être femme*

En tant que femme cisgenre, mon apparence traduit explicitement de mon identité de genre telle qu'elle est codifiée en France, de la même façon qu'en Espagne et en Équateur. Cette caractéristique n'a pas manqué de nourrir mon statut d'ingénue, à qui il fallait prendre le temps d'expliquer les choses. D'autre part, elle a rendu différente la nature des relations que j'ai eues avec les femmes et avec les hommes. Être femme m'a tantôt permis d'accéder à des récits intimes avec les autres femmes, notamment au sein du groupe de discussion mis en place par l'association hispano-équatorienne de Murcie. Puisque nous étions « entre nous » et après un court moment de malaise à l'amorce de la conversation, les Équatoriennes se sont livrées dans une ambiance de plus en plus conviviale. Blaguer sur les hommes, parfois de façon grivoise et parler de nos relations affectives a aidé à mettre chacune, y compris moi, à l'aise et a permis d'aborder des sujets intimes et sensibles comme par exemple les violences sexistes et sexuelles. Au contraire, certaines femmes m'ont parfois identifié à une menace, notamment la femme de Gabriel, Maria, longtemps très distante avec moi alors que je passais beaucoup de temps avec son époux. Mais c'est aussi en discutant avec elle des enfants ou de cuisine –thèmes traditionnellement associés au féminin– que j'ai pu m'extraire de cette position inconfortable. Ma relation avec les hommes a surtout été déterminée par ma propre méfiance, au début du moins, envers eux. La crainte de l'homme inconnu, plus âgé, fait à la fois partie de ma socialisation et de l'apprentissage de l'ethnographie en tant que femme. Les enquêtés, au courant de ma

¹⁰⁹ Il s'agit de formulations générales entendues plusieurs fois dans les entretiens enregistrés.

position inconfortable, ont longuement dû me rassurer, notamment en incluant des éléments valorisants et sécurisants dans leurs récits de vie.

- *Être éduquée*

À la différence des deux autres points, cette information ne fait pas partie des « premiers repères donnés à l'enquêté·e·s »¹¹⁰ bien qu'en me présentant j'explique systématiquement que je suis étudiante. Mes interlocuteur·ice·s ont toujours eu une réaction positive lorsque je leur ai dit que j'étais dans ma 5^{ème} année d'étude, à Paris. Ils et elles ont également fait des remarques valorisantes sur mon niveau d'espagnol et ma démarche de voyager jusqu'en Murcie pour travailler sur ce qui m'intéresse. Le regret de ne pas avoir pu ou voulu faire d'études lorsqu'ils et elles en avaient l'opportunité est affirmé, ou parfois projeté sur leurs enfants. Mon éducation n'étant pas déconnectée de mon appartenance de classe et de ma nationalité, on peut s'accorder à dire que j'occupais face aux enquêté·e·s une position dominante sur ce point, alors que c'est le contraire pour mon appartenance de genre et mon âge. Ils et elles ont donc adopté un discours qui doit justifier et légitimer leur présence en Espagne, puisque j'expliquais ma propre présence par un impératif intellectuel et universitaire, globalement valorisé.

La question de la domination est en fait centrale : nous considérons que la cohérence partielle que construisent les migrant·e·s équatorien·ne·s dans leurs discours biographiques consiste en une réponse pratique à la domination sociale. Dans notre cas, celle-ci se traduit par la double absence d'ici et là-bas¹¹¹ puisque les migrant·e·s ont renoncé au moins physiquement à leur pays d'origine, sans que l'intégration dans leur pays d'accueil ne soit complétée. Dans cette position subalterne, l'un des pouvoirs des enquêté·e·s est donc la connaissance de leur histoire ainsi que la capacité à la partager de façon plus ou moins maîtrisée devant différents acteurs associatifs, administratifs, scientifiques. Si de par mon origine et mon niveau d'étude j'ai pu mener ma recherche depuis une position de légitimité sociale¹¹², les enquêté·e·s étaient conscients de la valeur

¹¹⁰ FOURNIER Pierre, « Le sexe et l'âge de l'ethnographe : éclairants pour l'enquêté, contraignants pour l'enquêteur. », *Ethnographiques.org*, n°11, 2006 p 6

¹¹¹ SAYAD Abdelmalek, *op. cit.*

¹¹² VIDAL Dominique, *op. cit.*, p 99

que j'accordais à leurs récits de vie et donc de leur pouvoir de narration ; de cette façon, ils s'approprient leur identité¹¹³.

Au-delà des enjeux de domination impliqués dans le dispositif d'énonciation, le contexte dans lequel ont été partagé les différentes expériences a un rôle important à jouer. Les entretiens, que j'ai structurés par un certain nombre d'interrogations donnent lieu à un récit qui demeure plus ou moins chronologique, ce qui apparaît très utile pour la compréhension générale du passé des individus, surtout lorsque l'enquête se fait en langue étrangère. Néanmoins, les conversations informelles donnent lieu à des discours plus libres, réorganisés par le narrateur en fonction de ses propres priorités. Au bout de plusieurs heures, journées, mois passés avec les mêmes personnes, les affects et les diagnostics évaluatifs des événements se sont libérés et sont devenus autant, si ce n'est plus, éloquents que les faits eux-mêmes¹¹⁴. Les situations de groupe de paroles ont aussi leurs spécificités, en mettant à l'épreuve la capacité de silence et d'écoute de chacun·e. Elles intègrent également d'autres enjeux liés à la présence du jugement ou de la condamnation et finalement de l'acceptation ou du rejet par ses pairs¹¹⁵. C'est en rencontrant une même personne à différents moments, dans différents endroits, que j'ai pleinement saisi les effets de contexte ; l'identité et la place des Équatorien·ne·s parmi leurs pairs et dans la société d'accueil est constamment négociée.

2. De la contrainte au désir d'aventure : différentes migration, différent·e·s migrant·e·s

Que nous ont appris les récits des Équatorien·ne·s en Murcie sur la façon dont ils se perçoivent et veulent être perçus ? Au-delà de l'expérience vécue, il nous faut accorder de l'importance à l'expérience biographiée en portant une attention particulière aux différents temps, appréciations et affects du récit.

« Les événements biographiques ont une dimension à la fois temporelle et identitaire. Ils sont identifiables : (a) par rapport à leur ordre d'apparition dans le récit ; (b) par les modalités de subjectivation, en particulier affectives et évaluatives, dont ils font l'objet »¹¹⁶.

¹¹³ MAITILASSO Annalisa, *op. cit.*, p 213

¹¹⁴ TRIFANESCU Letitia, « "Le Je en migration" : temporalités des parcours et nouvelles rhétoriques du sujet », *L'Harmattan* « Le sujet dans la cité », vol. 2, n° 4, 2013, p 247

¹¹⁵ MABANZA Fidèle, « L'expérience d'un groupe de parole autour des enjeux de la migration », *Rhizome*, vol. 69-70, n° 3, 2018, p 37

¹¹⁶ TRIFANESCU Letitia, *op.cit.*, p 243

D'abord, l'ordre dans lequel les événements sont racontés par les individus marque l'importance de certains épisodes mais surtout la volonté de les mettre en avant du narrateur. De fait les enquêté·e·s, après avoir pris connaissance de mon sujet de recherche tel que je le présentais –la migration des Équatorien·ne·s en Murcie– ont commencé à se présenter soit par leur année d'arrivée en Espagne, soit par le nombre d'années vécues dans leur pays d'accueil. Le moment précis de la migration, c'est-à-dire le début de la présence en Espagne, apparaît donc comme le marqueur temporel le plus important dans la narration de la trajectoire. Les autres événements s'articulent autour de ce point et se dispersent différemment en fonction des interlocuteur·ice·s. Par exemple, Nelson et Gabriel ont tous les deux accepté un entretien selon la même grille de thèmes et de questions, qui ont fait naître deux enregistrements d'une heure chacun : Nelson y parle de sa vie en Équateur, avant la migration, pendant environ 15% de l'entretien alors que Gabriel y consacre presque 40%. Et pour cause, Nelson a toujours davantage insisté sur la façon dont il se sent intégré dans son pays d'accueil ; lors de cet entretien, il portait un masque de protection aux couleurs du drapeau espagnol.

« Moi j'ai plein d'amis espagnols, ils ont leurs propres champs... parfois ils m'invitent chez eux pour boire une bière¹¹⁷ ! »

A l'inverse, il est important pour Gabriel de mettre en avant son origine étrangère et de parler de son entourage cosmopolite.

D'autre part, les modalités de subjectivisation nous informent sur la distance prise par les individus avec les événements qu'ils racontent. En effet, les affects interviennent dans le récit et se déploient plus fortement à certains moments. Par exemple, alors qu'elle évoquait ses filles, Silvia n'a pas pu contrôler son émotion et s'est mise à pleurer lors d'une discussion de groupe :

« Voilà mon parcours. Mon pays me manque mais... maintenant je pense au futur de mes filles¹¹⁸. »

L'émotion diffusée dans une salle uniquement remplie de femmes est telle que Silvia est approuvée par les autres participantes qui jugent légitime la raison de sa permanence en Espagne : elles la réconfortent et acquiescent. Silvia incarne à cet instant la mère dévouée à sa famille, qui fait passer

¹¹⁷ Extrait d'entretien avec Nelson, 14 juin 2021. Traduit de l'espagnol : « *Yo tengo muchos amigos españoles, tienen sur propios campos... A veces me invitan a su casa pa' tomar una cerveza !* »

¹¹⁸ Extrait de groupe de discussion (Silvia), 29 avril 2021. Traduit de l'espagnol : « *Así es mi camino. Extraño mi país pero... ahora pienso en el futuro de mis niñas.* »

la réussite de ses enfants avant son propre épanouissement. Pour les travailleuses de l'association avec qui j'ai eu l'occasion de débriefer la rencontre, la prise de parole de Silvia a également été très émouvante et a suscité de la compassion. Par ailleurs, sur le même thème, Gabriel m'a partagé les propos suivants :

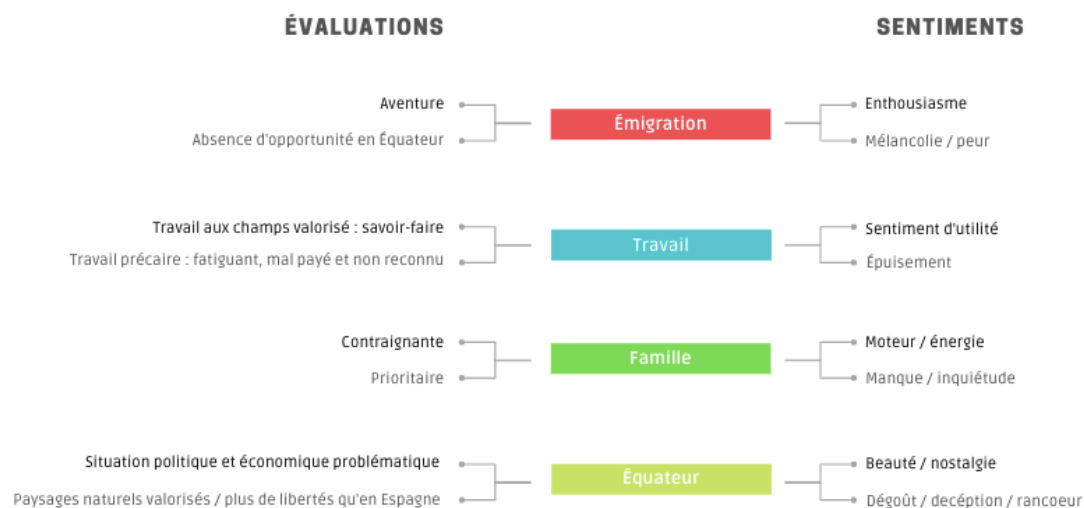
« Moi, je pense que si je n'avais pas eu d'enfants... je continuerais à voyager comme je le faisais avant en Équateur. Mais là... pour vivre mes rêves c'est compliqué, j'ai des responsabilités dans ma famille je ne peux pas faire ce que je veux... c'est comme ça¹¹⁹. »

Pour lui, les enfants semblent plutôt assimilés à des éléments problématiques. Cette présentation des choses s'ancre dans un discours général de Gabriel sur sa trajectoire et sur lui-même : celle d'un homme indépendant, qui justifie sa migration par le goût de l'aventure et la curiosité. Libre, sociable et rêveur, l'ensemble de nos discussions a été ponctué par le récit d'épisodes valorisants, vantant la popularité et la richesse –perdues– de sa famille en Équateur. Son implication si forte dans l'enquête est elle-même en partie justifiée par un désir de passer du temps avec une jeune étrangère, étudiante, en voyage et de le montrer : il était fier de me présenter comme une « amie française » aux connaissances que nous croisons dans la rue par exemple. Aussi, l'idée de reprendre ses études en agronomie s'est progressivement installée au fur et à mesure du temps que nous passions ensemble. Gabriel se présente comme un homme ouvert d'esprit, dont les ami·e·s viennent du monde entier et lui accordent une confiance aveugle rapidement : il m'a raconté que certains jeunes qu'il avait aidé à leur arrivée en Espagne l'appellent « papa ». S'il avait l'habitude de voyager en Équateur dans sa jeunesse, son mariage et sa vie de famille le contraignent à certaines responsabilités, bien qu'il dise adorer les enfants et en vouloir davantage. Lorsqu'il raconte son parcours de migration, il veille à ce que tous les éléments du récit soient justifiés par ses propres choix. À l'inverse de Silvia, Gabriel construit à travers son discours un personnage autodéterminé et libre de toutes contraintes.

D'une certaine façon, Silvia et Gabriel construisent, à travers leurs récits, des identités opposées : celle d'une brave mère de famille au destin contraint et celle d'un homme libre, aventurier, curieux. Pourtant, leurs trajectoires ne semblent pas si éloignées et c'est bien la mise en discours qui donne l'impression d'être face à deux migrant·e·s radicalement différent·e·s.

¹¹⁹ Extrait d'entretien avec Gabriel, 13 mai 2021. Traduit de l'espagnol : « *Yo, pienso que si no tendría niños... todavía a viajar como lo hacía antes en el Ecuador. Pero ahora...es que para vivir los sueños es complicado, tengo responsabilidades con la familia no puedo hacer lo que quiero...así es.* »

Graphique 4 : Exemples d'évaluations et sentiments positifs et négatifs sur des thèmes abordés avec les enquêté·e·s



Élaboration propre à partir des données de terrain, 2021

Ces réactions diamétralement opposées constituent un modèle qu'il convient évidemment de nuancer. Aucun·e·s des enquêté·e·s ne fait un diagnostic complètement positif ou négatif de son expérience migratoire, mais la combinaison de ces appréciations et sentiments dans un récit de vie général dresse le tableau d'une migration particulière, vécue par un·e migrant·e singulier·e.

Pour conclure, les migrant·e·s équatorien·ne·s en Murcie qui sont amené·e·s à raconter leur histoire, se racontent aussi en tant qu'individus. De par le format de mon enquête, qui repose sur l'écoute des récits de vie des Équatorien·ne·s, ils et elles ont l'opportunité de s'approprier une partie de leur identité en priorisant certains éléments au sein de leur narration, mais aussi en y incorporant des évaluations et des affects. La combinaison de tous ces éléments produit un récit de vie maîtrisé par ses narrateur·ice·s, essentiellement de façon inconsciente, que nous considérons comme un moyen de se situer dans le monde, symboliquement, après la migration. La compréhension des expériences des Équatorien·ne·s en Murcie ne peut et ne doit pas être détachée de la façon dont le « je » existe dans leurs discours, puisque nous considérons qu'ils et elles vivent une situation de domination sociale dans laquelle la narration de soi est un pouvoir de réappropriation.

Bilan transitoire

En interrogeant l'identité, les modes de sociabilités et les affects des migrant·e·s équatorien·ne·s en Murcie, nous avons en fait examiné leurs modes d'existence, parmi les Espagnol·e·s et au sein de la population migrante, tels qu'ils peuvent être observés dans la vie quotidienne en 2021. L'attention portée aux pratiques et aux espaces investis par les Équatorien·ne·s rend compte d'une minorité implantée dans le paysage régional, mais qui conserve des caractéristiques culturelles proches de son pays d'origine, tant la diaspora est importante et alimentée depuis plus de 20 ans. La façon dont les concerné·e·s racontent leur propre histoire, de l'Équateur à la Murcie, nourrit le sentiment d'un métissage auquel chacun·e est libre de donner sens par différents biais narratifs. Finalement, nous avons dans cette partie identifié la place concrète et symbolique qu'occupent les Équatorien·ne·s dans leur société d'accueil : dans leur double appartenance culturelle, dans la ville avec les autres, dans la façon qu'ils et elles ont de recomposer leur histoire et par-là même leur monde. Nous allons à présent nous concentrer sur un aspect fondamental de la trajectoire migrante, qui justifie en partie les possibilités de présence et d'existence des Équatorien·ne·s telles que nous venons de les examiner : le travail. Comme nous avons pu le déceler antérieurement, il est un thème prioritaire des trajectoires et des discours des migrant·e·s dans la région agricole de Murcie. En effet, nous nous focaliserons surtout sur l'implication des Équatorien·ne·s dans le système agro-industriel globalisé, caractéristique de la Murcie, qui constitue une originalité par rapport aux autres destinations de la migration équatorienne en Espagne.

III. TRAVAILLER EN MURCIE : des opportunités aux contraintes

A. MODELE GLOBAL, VIES LOCALES

1. Migrant·e·s dans le potager de l'Europe

Dans cette partie, nous souhaitons mettre en avant les opportunités de travail des Équatorien·ne·s migrant·e·s en Murcie en questionnant leurs impacts sur les expériences migratoires. Pour ce faire, il nous faut présenter les spécificités du territoire qui nous intéresse, notamment en termes géographiques, économiques et sociaux. En effet, la place du secteur agro-industriel dans le développement de la région définit en grande partie les trajectoires professionnelles des migrant·e·s, notamment équatorien·ne·s ; on peut résolument dire que le modèle économique régional fonctionne en synchronisme avec les flux de travailleur·euse·s migrant·e·s.

Bénéficiant d'un sol et d'un climat idéal pour la culture de fruits et légumes, la Murcie s'est spécialisée depuis le début du XXème siècle dans ces productions et leur commercialisation. La création en 1970 d'un transfert entre les fleuves Tage et Segura, qui traversent la Murcie, a considérablement métamorphosé l'agriculture régionale en améliorant le système d'irrigation et en doublant les surfaces cultivables. La province surnommée « le potager de l'Europe » a progressivement diversifié sa production : aux agrumes, olives et tomates traditionnelles se sont ajoutées des cultures gourmandes en eau comme l'artichaut, la laitue, le brocoli. En 2020, la production agroalimentaire de la région s'élève à 3 758 milliers de tonnes, une importante quantité annuelle qui se maintient depuis la fin des années 1990¹²⁰.

¹²⁰ Comunidad Autónoma de la Región de Murcia (Consejería de Agua, Agricultura, Ganadería, Pesca y Medio Ambiente), *Estadística agraria de Murcia 2019-2020*,

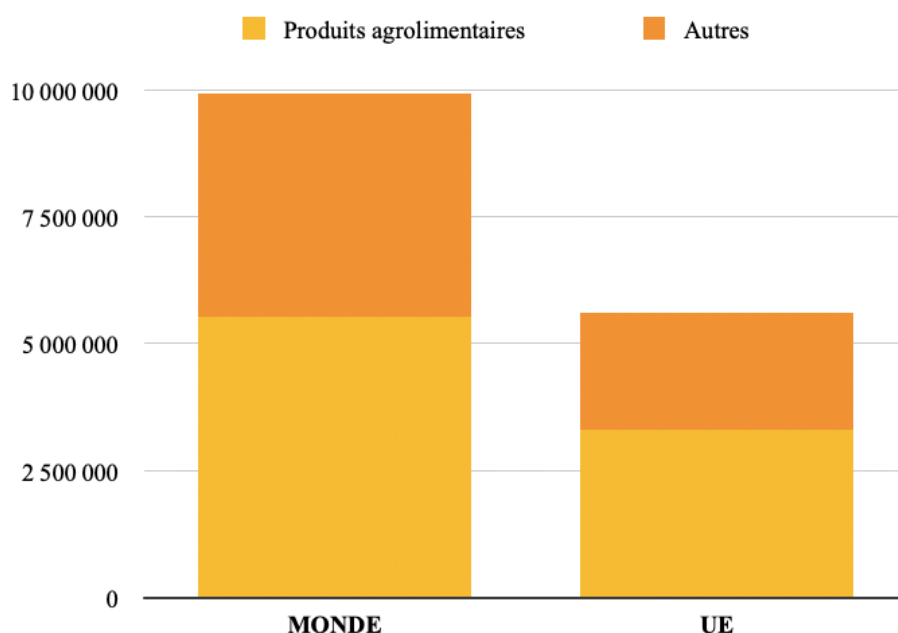
Photographie 9 : Culture de raisins sous serre et champ de brocolis à Totana



Jeanne Apostoloff, 30 avril 2021

Le développement économique de la région de Murcie est dépendant des marchés extérieurs et intégré à un réseau transnational de production et de commercialisation de fruits et légumes frais, surtout à l'échelle européenne depuis les années 1980 qui marquent l'adhésion de l'Espagne à l'Union¹²¹.

¹²¹ SEGURA Pedro et *al*, « Configurando la Región Murciana para las frutas y hortalizas: racionalización productiva, agricultura salarial y nueva estructura social del trabajo jornalero », *Áreas. Revista Internacional de Ciencias Sociales*, n° 22, 2012, p 71

Graphique 5 : Exportations de la Murcie vers l'Union européenne et le monde, en milliers d'euros

Élaboration propre. Source : *Estadística agraria de Murcia 2019-2020*

Depuis une quarantaine d'années, la région se spécialise donc dans une agriculture intensive qui doit être capable de rivaliser sur un marché international en comptant sur la réduction des coûts de production. Dans le même temps, les autochtones qui voient dans le développement économique national l'opportunité d'améliorer leur propre condition en s'orientant vers les villes et le secteur tertiaire, en plein essor, abandonnent les exploitations familiales murciennes peu compétitives¹²². En 2020, la Murcie reste la deuxième communauté autonome, après l'Andalousie¹²³, qui compte le plus de travailleur·euse·s dans l'agriculture : dans la région, 12,8% des affilié·e·s à la sécurité sociale le sont sous le régime général agricole¹²⁴.

L'embauche de migrant·e·s dans des conditions juridiques floues se présente alors comme une stratégie pour la reproduction d'un capitalisme méridional dont la compétitivité se fonde essentiellement sur la réduction du coût du travail. En effet, l'essor des agro-industries d'exportation en Murcie ne peut être détaché de l'arrivée à partir des années 1980 de travailleur·euse·s journalier·e·s, d'abord Maghrébin·e·s et Subsaharien·ne·s, puis dans les années

¹²² PEDREÑO Andrés et al., « Jornaleros inmigrantes en la agricultura murciana: reflexiones sobre crisis, inmigración y empleo agrícola », *Migraciones*, vol. 37, 2015, p 151

¹²³ En Andalousie, 15,1% des affiliés à la sécurité sociale le sont sous le régime agricole. Cependant, le territoire est 8 fois plus étendu et donc les surfaces cultivables plus importantes.

¹²⁴ *Estadísticas de la seguridad social*, 2020

1990, Équatorien·ne·s. Main d'œuvre peu coûteuse et flexible, elle intègre facilement un marché en constante demande de force de travail jusqu'à la fin des années 2000. D'autre part, les possibilités de régularisation et de regroupement familial motivent une sédentarisation progressive des migrant·e·s¹²⁵. Dans ce contexte, la migration en milieu rural des étranger·e·s¹²⁶ consiste en une stratégie pour leur insertion, d'abord via le travail, puis à travers un enracinement familial. En Murcie, le travail agricole est la porte d'entrée des étranger·e·s pour une intégration plus ou moins rapide dans la société espagnole¹²⁷.

La population équatorienne en Murcie ne fait pas exception : les opportunités de travail ont motivé les trajectoires à destination de cette région agricole du *Levante*. La dernière « enquête sur les immigré·e·s » menée par l'institut statistique espagnol remonte à l'année 2007, mais cette riche étude nous permet de saisir l'importante présence équatorienne dans le milieu agricole espagnol : 14% des travailleur·euse·s agricoles étranger·e·s étaient Équatorien·ne·s et les trois seules population marocaines, roumaines et équatoriennes représentaient 50% des étranger·e·s dans l'agriculture¹²⁸. Il semble qu'aujourd'hui, cette proportion soit moins importante, les subsaharien·ne·s étant de plus en plus nombreux dans les champs de la région, mais il est évident que le travail aux champs a été une étape fondamentale de l'intégration des Équatorien·ne·s, quasi unanimement partagée.

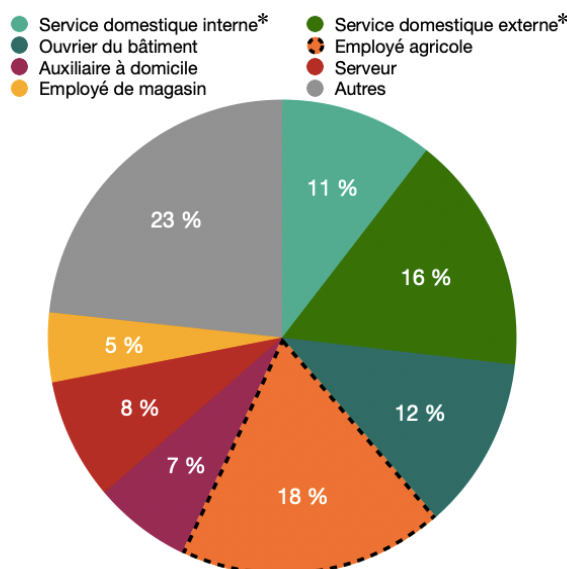
¹²⁵ PEDREÑO Andrés et *al.*, « Jornaleros inmigrantes... », p 156

¹²⁶ Ici, la « migration en milieu rural » évoque les trajectoires professionnelles et non résidentielles. Selon l'enquête des immigrés de l'INE en 2007, seuls 23,5% des travailleurs ruraux étranger·ere·s habitent dans des municipalités rurales.

¹²⁷ CAMARERO Luis et *al.*, « Trayectorias ocupacionales y residenciales de los inmigrantes extranjeros en las áreas rurales españolas », *Sociología del Trabajo*, vol. 77, 2013, p 80

¹²⁸ Statistiques de l'INE, *Encuesta de los inmigrantes*, 2007

Graphique 6 : Premier emploi des Équatorien·ne·s en Espagne



*Les travailleur·euse·s domestiques internes, à l'inverse des externes, louent leurs services à un·e seul·e employeur·euse, qui généralement les loge.

Élaboration propre. Source : IGLESIAS MARTÍNEZ Juan et al., *La población de origen ecuatoriano en España*, 2015

L'importante proportion du travail domestique dans les premiers emplois occupés par les équatorien·ne·s en Espagne, qui se démarque sur ce graphique, se justifie par la présence forte et précoce des femmes équatoriennes dans les grandes villes. Les emplois agricoles sont eux majoritairement disponibles dans les espaces ruraux de la côte méditerranéenne, où ils représentent aujourd'hui 33,2% des travaux occupés par les hommes migrants et 8,6% des emplois des femmes. En Murcie, bien que la proportion d'hommes équatoriens soit légèrement et de façon inédite en Espagne, supérieure à celle de femmes, ces dernières occupent une place importante dans le fonctionnement des agro-industries :

« Nous avons affaire à des marchés du travail dans lesquels le genre est une variable fondamentale pour comprendre leur fonctionnement. D'une part, il convient de souligner que la présence significative des femmes dans certaines productions ou activités agricoles n'est pas un phénomène nouveau. Depuis les débuts de l'agriculture intensive en Espagne, les femmes ont été la main-d'œuvre majoritaire dans les tâches de manipulation des produits agricoles dans

les conserveries et les entrepôts, tâches féminisées que les immigrantes ont assumées à leur arrivée en Espagne¹²⁹. »

Parmi les enquêté·e·s rencontré·e·s sur le terrain, une grande majorité a donc fait l'expérience de ces emplois agricoles notamment dans les premières années de présence en Murcie. Parfois, comme nous l'avons déjà évoqué pour le cas de Nelson, c'est même cette disponibilité de travail qui justifie leur implantation dans la région. Un autre argument a souvent été évoqué par mes interlocuteur·ice·s pour justifier leurs trajectoires : un certain savoir-faire des champs, lié à leurs origines.

« J'ai été en contact avec une personne qui m'a dit j'ai des contacts qui travaillent dans les champs et... Murcie ! Et moi bon si il y a des champs là-bas je me tire là-bas¹³⁰. »

C'est par exemple le cas de Gabriel, issu d'une famille d'exploitants agricoles de la région de Guayas en Équateur ; il travaille aux champs depuis ses 14 ans. Là-bas, il aidait son père dans la production de cacao et de banane ; en Murcie, il a travaillé dans la récolte des citrons, laitues et tomates. Au cours de nos discussions, il a maintes fois comparé les deux environnements non pas d'un point de vue géographique mais plutôt en termes de paysage social et d'opportunités professionnelles. La connaissance du travail aux champs est pour lui une manière de légitimer sa trajectoire, mais pour d'autres enquêté·e·s elle renvoie à une régression :

« Dans mon pays aussi je faisais les champs. Mais maintenant les champs...c'était resté un peu dans le passé. Pourquoi ? Parce que ma jeunesse... j'étais déjà plus avancée, dans une autre activité, dans quelque chose d'autre¹³¹. »

Ainsi le travail agricole, facilement accessible et très disponible, demeure un travail précaire dont il est particulièrement ardu de s'émanciper pour les migrant·e·s en Murcie. Maria travaille dans les champs depuis son arrivée en Espagne il y a 16 ans, au rythme de six jours sur sept et à une heure de route de son domicile. C'est également le cas de Veronica, qui récolte les fruits et légumes pour une grande entreprise de Totana depuis 20 ans. En prenant connaissance de ces situations professionnelles précaires qui se maintiennent depuis de nombreuses années, nous

¹²⁹ PEDREÑO et al., « Jornaleros inmigrantes... », p 157

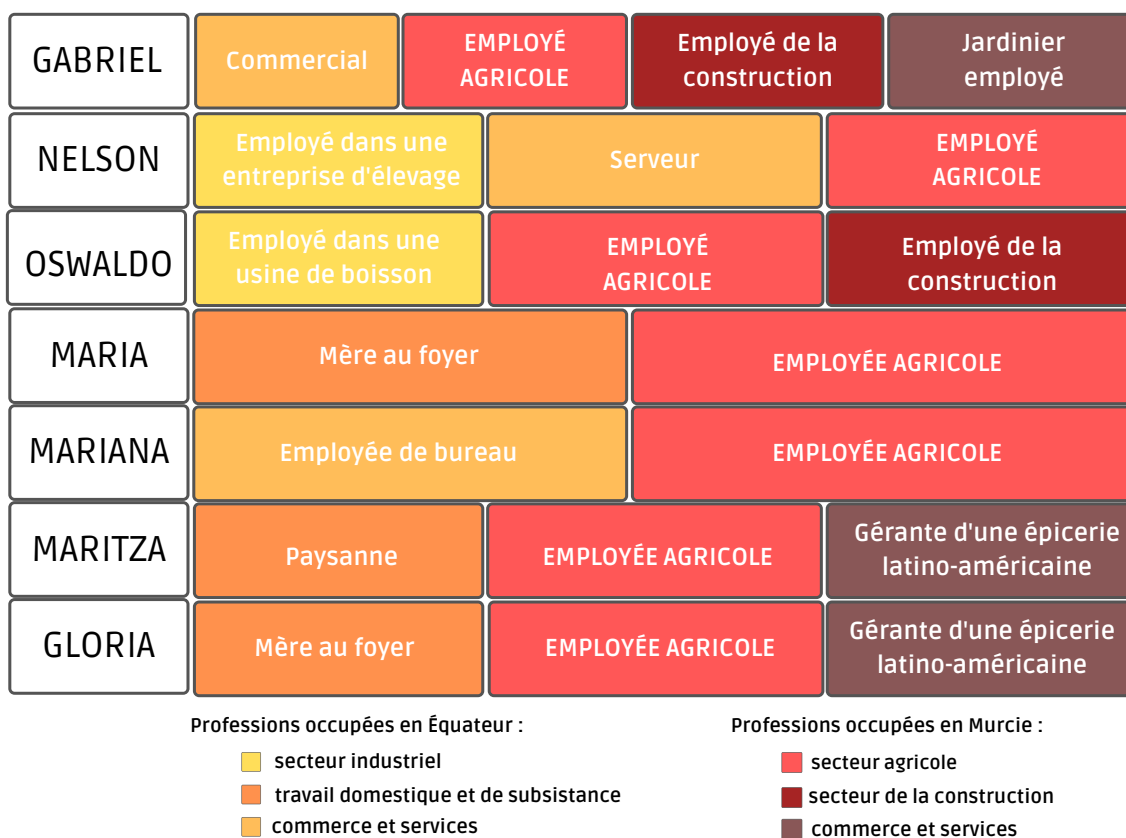
¹³⁰ Extrait d'entretien avec Gabriel, 13 mai 2021. Traduit de l'espagnol : « *Contacté con una persona que me digo mira tengo contactos que trabajan en los campos y... Murcia ! Y yo bueno si hay campos allá me tiro por allá.* »

¹³¹ Extrait de groupe de discussion (Maritza), 29 avril 2021. Traduit de l'espagnol : « *En mi país también hacía de campo. Pero ya el campo... ya se había quedado un poco así atrás. Por qué ? Porque ya mi juventud... ya estaba más adelante ya en otra actividad en otra cosa.* »

comprenons que les expériences de certain·e·s Équatorien·ne·s restent celles de primo arrivant·e·s, alors même que la majorité d'entre eux est naturalisée comme le sont Maria et Veronica. S'il est possible de déduire ici que le genre a son rôle à jouer, il est évident que certains travaux sont associés au féminin ou au masculin. Les deux autres secteurs d'emplois des Équatorien·ne·s en Murcie sont d'ailleurs le travail domestique et la construction, chacun rattaché à l'un ou l'autre sexe et employant effectivement une majorité de femmes ou d'hommes.

En effet, le secteur agro-industriel n'est pas le seul employeur de la population équatorienne et migrant·e en Murcie, mais il marque une spécificité du territoire avec des répercussions sociales fortes et a été connu, à un moment donné, par la grande majorité des enquêté·e·s.

Graphique 7 : Trajectoires* professionnelles de sept enquêté·e·s



*Le graphique est schématique et ne respecte pas la notion de durée ; toutes les cases d'une même ligne font la même taille.

Élaboration propre à partir des données de terrain, 2021

On peut donc conclure que le mode de développement et l'environnement social murcien conditionnent les expériences des Équatorien·ne·s, qui pour certain·e·s se sont installé·e·s dans leur condition de migrant·e·s, même s'ils et elles sont intégré·e·s juridiquement et bénéficient d'une certaine ancienneté sur le territoire.

2. Ancrages des travailleur·euse·s migrant·e·s à Totana

Après avoir vu comment l'inscription territoriale et les caractéristiques socio-économiques des espaces influencent les expériences des Équatorien·ne·s en Murcie, nous allons à présent questionner leurs ancrages, en lien avec le travail migrant. Pour Christophe Imbert, l'analyse des ancrages est nécessaire à la réflexion sur les expériences puisque focalisés sur le lieu, ils permettent d'appréhender la manière d'être dans l'espace :

« L'étude de l'expérience particulière qu'est résider en ville nouvelle nécessite de ne pas aborder l'espace de vie des individus du dehors, mais de placer l'observation du point de vue particulier des lieux villes nouvelles. Ce changement de perspective qui consiste à appréhender l'expérience des individus du point de vue d'un lieu définit l'ancrage¹³². »

En préférant une réflexion sur les ancrages plutôt que sur l'enracinement, C. Imbert prend en compte la pluralité de lieux dans laquelle se construit l'expérience des migrant·e·s tout en les considérant comme des stratégies d'adaptation évolutives pour gérer l'éloignement géographique des personnes et des lieux familiers. L'ancrage est le résultat d'un triple rapport — à soi, aux autres et à l'environnement — et se réfère à l'espace en tant qu'il est vécu par les individus¹³³. Dans le sens inverse, l'analyse des ancrages permet une compréhension des lieux en tant que résultats des occupations humaines : l'espace est également produit dans une certaine modalité d'action¹³⁴. À la lumière de ce cadre théorique et dans le prolongement de notre réflexion sur le travail des migrant·e·s Équatorien·ne·s en Murcie, les observations menées dans la ville de Totana au cours du terrain sont un moyen de saisir la nature de certains de ces ancrages, c'est-à-dire la façon dont se déploient les expériences individuelles dans des lieux donnés. Elles nous renseignent également sur la façon dont les migrant·e·s marquent les espaces et le rythme de toute une municipalité.

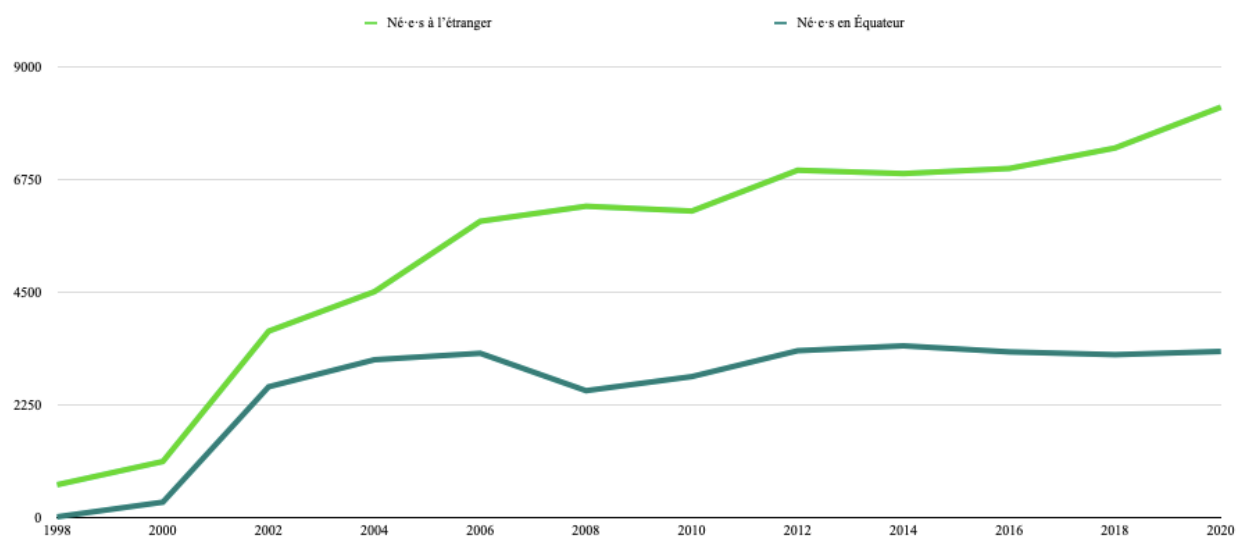
¹³²IMBERT Christophe, *Les ancrages des habitants des villes nouvelles franciliennes: des bassins de vie en construction*, Thèse de géographie, Paris 1 - Panthéon Sorbonne, 2005, p 63

¹³³ LACRAMPE-CAMUS Marie-Itane, *op. cit.*, p 84

¹³⁴ DI MÉO Guy, « De l'espace aux territoires : éléments pour une archéologie des concepts fondamentaux de la géographie », *L'Information Géographique*, vol. 62, n° 3, 1998, p 105

Si l’ethnographie de la ville de Totana est particulièrement pertinente pour notre étude, c’est parce que celle-ci accueille une importante population équatorienne depuis la fin des années 1990. En effet, de 2001 à 2015, la population née en Équateur représentait plus de la moitié des migrant·e·s à Totana ; elle se maintient depuis à 40% des étranger·e·s dans la ville et représente 10% de la population municipale totale¹³⁵.

Graphique 8 : Population née à l'étranger et en Équateur à Totana (1998-2020)



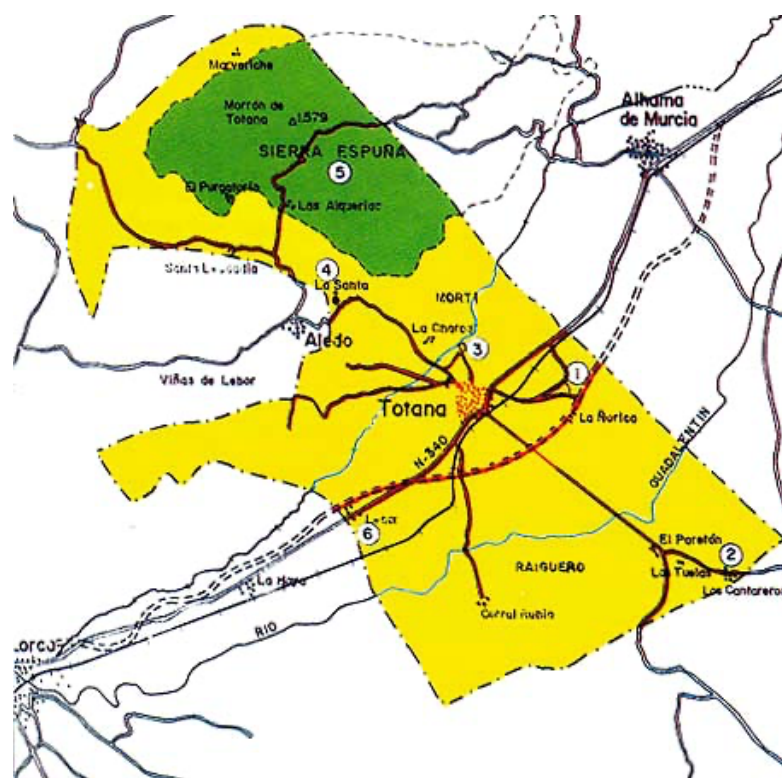
Elaboration propre. Source : Statistiques de la CARM, *Padrón municipal de habitantes*, 2020

Le territoire de Totana s’organise autour de son activité agricole : sur les 290 kilomètres carrés qui constituent la municipalité, un tiers est destiné à l’agriculture¹³⁶. Ces zones cultivables se situent surtout au Sud et à l’Est du centre-ville, le Nord étant dominé par la *Sierra Espuña*, massif montagneux qui culmine à 1 585 mètres.

¹³⁵ Statistiques de la CARM, *Padrón municipal de habitantes*, 2020

¹³⁶ Statistiques de la CARM, *Estadísticas de la Agricultura, Ganadería y Pesca*, 2020

Carte 3 : Totana



Source : *Ayuntamiento de Totana*

Bien que Totana soit habitée par plus de 32 000 personnes, sa densité de population n'est que de 113 habitants par kilomètre carré et le centre-ville, urbanisé, n'occupe qu'une part réduite de la superficie de la municipalité. En cela, la visite de Totana s'apparente à la découverte d'un espace rural dont le paysage est essentiellement constitué de champs de brocolis, d'artichauts, de laitues et de vignes.

Photographie 10 : Totana depuis la *Sierra Espuña*



Jeanne Apostoloff, 19 avril 2021

Pourtant, l'essor des industries agro-exportatrices a progressivement placé la municipalité dans un système globalisé, où elle constitue « une ruralité enchevêtrée dans les réseaux alimentaires mondiaux »¹³⁷. Selon Andrés Pedreño, l'inscription du territoire dans un marché international marque les économies et dynamiques sociales locales. Totana, en maillon d'une chaîne productive et commerciale à grande échelle, fonctionne donc au rythme d'un marché global dont les besoins et les méthodes évoluent. Dans ce contexte, la main d'œuvre étrangère est un moyen de production dont la disponibilité et la flexibilité sont permises par le même système mondialisé. L'entremêlement des deux échelles produit également des conséquences du local sur le global. En effet, les impératifs territoriaux façonnent la mondialisation puisque les ressources qui intègrent les processus productifs et commerciaux sont produits et socialisés en contextes locaux. C'est pourquoi ce qui circule dans une économie mondialisée, ce sont aussi des savoir-faires, connaissances et cultures locales qui sont rentabilisés sur un marché global¹³⁸.

¹³⁷ PEDREÑO Andrés, *Ruralidad globalizada. Sociología de los territorios de las factorías vegetales*, Murcia, Universidad de Murcia, 2000, 181 p

¹³⁸ *Idem*

Le territoire de Totana est donc marqué par son inscription dans un système productif et commercial mondial sur le marché de l'agro-alimentaire, mais également dans d'autres secteurs d'emploi globalisés comme la construction. Les habitant·e·s de la municipalité et notamment les 25% d'étranger·e·s¹³⁹, sont les témoins du rythme imposé par ce modèle de production de grande ampleur. En effet, les horaires de travail structurent le quotidien à Totana : à partir de 6h, les gens partent au travail, ils reviennent vers 18h et la ville s'anime autour de la place centrale où l'on trouve les principaux cafés et bars ainsi que des aires de jeu pour les enfants. Les espaces sont donc eux-aussi investis en fonction du rythme imposé par le travail, mais de façon distincte : si la place centrale est un lieu de loisir et de sociabilité, de riches observations ont été menées au croisement du grand axe qui passe au Sud de Totana (qui relie Murcie à Lorca) et la rue *Aznar* qui mène au centre-ville, puisque c'est là que tôt le matin les travailleur·euse·s vont commencer leurs journées de travail. La scène observée à l'heure de l'embauche est quotidiennement répétée.

Encadré 1 : Extrait de carnet de terrain - l'embauche à Totana

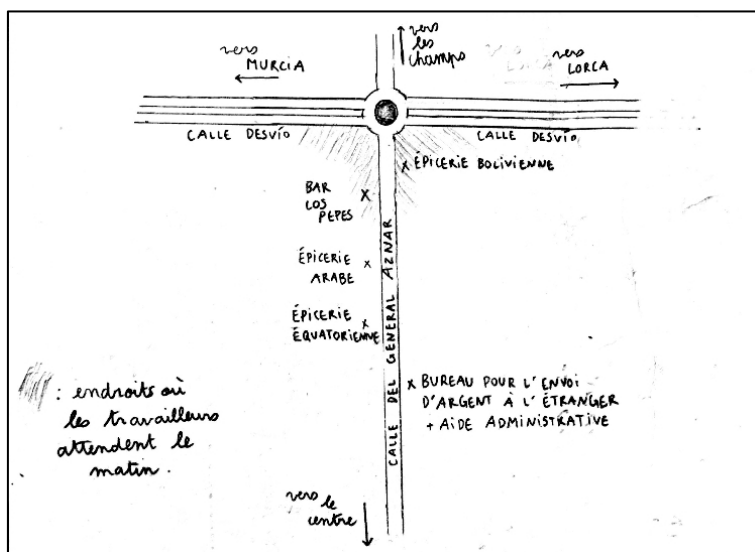
06/05/21

Totana, 6h30

Croisement *calle Aznar* / *calle desvío*

La place centrale est calme, personne.

Sur le chemin quelques personnes noires et des Latinos. Fin de la *calle Aznar*, des dizaines de personnes sur les bords de route : majorité de Latinos. Beaucoup d'hommes (seuls ou en petits groupes) mais aussi quelques femmes. Certains attendent



dans les petites rues environnantes et d'autres sur les axes centraux. TOUS avec un petit sac à dos. Certains semblent attendre entre amis, collègues, ou famille puisqu'ils arrivent du même endroit. Les bars et boulangeries autour sont déjà tous ouverts et fréquentés.

¹³⁹ Statistiques de l'INE, *Estadísticas del Padrón continuo*, 2020

7h : déjà bien moins de monde. Des utilitaires style Master passent, ouvrent leurs portes les gens montent, ils partent. Certains attendent encore religieusement, surtout les femmes, et d'autres parlent forts, rigolent. Au bar *Los Pepes*, des hommes, blancs. Les gens qui conduisent sont très souvent latinos, il y a des Master mais aussi des voitures particulières. Un groupe d'hommes noirs est toujours là à 7h30, l'un d'entre eux a un seau à la main.

Il fait jour, la vie reprend. À *Los Pepes*, au fond, 3 Latinos boivent de l'alcool dans des petits verres bruns. Avec le jour apparaissent les personnes blanches. Les Masters prennent la direction des champs au Sud. Certains véhiculent plus vieux, fatigués, embarquent encore quelques hommes noirs depuis la rue principale. Certaines personnes ou binômes attendent dans des endroits qui me semblent plus spécifiques : dans la rue *Aznar*, devant des maisons. De plus en plus de femmes apparaissent dans la rue avec le jour, elles portent souvent une glacière. Un camion s'arrête à côté du groupe d'hommes noirs sur la grande route, ils se présentent à la fenêtre passager. Dans le reste de la ville, on voit qu'il est encore tôt : peu d'activités, mais quelques voitures.

L'expérience que font les migrant·e·s des espaces à Totana est donc révélatrice de leur statut dans le pays d'accueil. La ville vit au rythme d'un marché globalisé dont les travailleur·euse·s étranger·e·s sont les maillons. En observant ses rues, on comprend donc que la municipalité et ses usagers s'articulent autour du travail aux champs, ou dans la construction et caractérisent une grande partie de ce qui fait l'expérience des Équatorien·ne·s en Murcie. Si le diagnostic dressé est partagé par l'ensemble des étranger·e·s quelle que soit leur origine, nous pouvons aussi regarder de plus près ce qui fait la spécificité de la *condition immigrante* équatorienne en Murcie.

B. LA CONDITION IMMIGRANTE EQUATORIENNE

1. Vulnérabilité

Après avoir mis en lumière le rôle des migrant·e·s dans le développement économique de la région de Murcie, nous souhaitons interroger les conditions de travail des Équatorien·ne·s en lien notamment avec leurs secteurs d'emploi prioritaires. Andrés Pedreño est l'auteur de nombreux articles qui tentent de définir ce qu'il appelle la *condition immigrante*, entendue comme « l'ensemble de déterminations sociales qui structurent la vie des populations immigrantes dans

une société donnée, située historiquement¹⁴⁰. ». Son analyse induit deux axes qui existent au-delà des conditions matérielles, d'après les travaux de Nancy Fraser : la reconnaissance et la redistribution¹⁴¹. Dans ce paradigme, il considère que le travail définit la classe, au sens marxiste de « l'ordre social de subordination objectif dérivé de l'ordre économique déjà excluant »¹⁴² et qu'elle fonctionne avec le statut, c'est-à-dire la position hiérarchique des individus dans la société, définie par leurs droits et la reconnaissance de leur identité. De ce fait, on peut analyser l'expérience des migrant·e·s, équatorien·ne·s entre autres, dans une conception bidimensionnelle de ce qu'est en fait la justice sociale et explorer le régime de vulnérabilité et d'exploitation de leur travail en Murcie. La vulnérabilité est, au-delà du point commun de nombreux travailleur·euse·s migrant·e·s en Murcie, la condition même de leur embauche dans l'agriculture intensive. Il n'existe pas de logique de qualifications dans les secteurs d'emploi des migrant·e·s mais leur vulnérabilité commune est utilisée pour la reproduction d'un racisme et d'un sexisme via le travail.

Le premier signe de cette vulnérabilité est ce que Andrés Pedreño appelle la « différence de frontières » qui traduit du contraste entre une intégration sur le marché du travail et une exclusion de la citoyenneté. Les preuves de cet antagonisme sont notamment les conditions de travail dont témoignent les enquêté·e·s :

« Aujourd'hui en vrai ça a été... vraiment fou, avec une chaleur ! [...] J'ai dû arrêter de travailler parce que la chaleur était insupportable. Mais on ne peut pas s'arrêter. Je vais bien ! Un peu fatigué¹⁴³. »

Maria, la femme de Gabriel, s'est également confiée sur ses conditions de travail extrêmement dures. Elle est victime des aléas de la météo, qui offre des températures très élevées l'été –alors que les travailleur·euse·s sont strictement contraints au port du masque de protection depuis plus d'un an– et de fortes pluies l'hiver, qui inondent les cultures¹⁴⁴.

Au cœur du système productif murcien, les migrant·e·s sont pourtant périphériques dans la structure sociale. À travers l'action des associations, on saisit les enjeux sociaux inhérents au travail

¹⁴⁰ Andrés PEDREÑO, « Condición inmigrante » in JIMENEZ Cecilia, TRPIN Verónica, *Pensar las migraciones contemporáneas. Categorías críticas para su abordaje*, TeseoPress, 2021, p 53

¹⁴¹ FRASER Nancy, *Qu'est-ce que la justice sociale ?*, Paris, La Découverte, 2005, 182 p

¹⁴² PEDREÑO Andrés, « Reconocimiento, redistribución y condición inmigrante : las luchas de los trabajadores agrícolas de la región de Murcia », *Estudios de Sociología*, vol. 2, n° 24, 2018, p 188

¹⁴³ Extrait de message vocal Whatsapp, 8 juin 2021. Traduit de l'espagnol : « Hoy de verdad ha sido... muy fuerte, con el calor ! [...] Tenía que dejar el trabajo porque calor estaba muy insoportable. Pero no podemos dejarlo. Estoy bien ! Un poco cansado. »

¹⁴⁴ Extrait de carnet de terrain, discussion avec Maria, 13 mai 2021

migrant mais aussi la relation entre un travail précaire et un exercice des droits limité. Le 16 juin 2020, j'ai été invitée par l'association hispano-équatorienne de Murcie à une manifestation pour le droit des travailleur·euses domestiques. Ils et elles revendiquaient leur droit à être considéré·e·s et payé·e·s pour les heures travaillées en occupant une petite place du quartier *El Carmen*, située juste en face des locaux de l'association. Dans les faits, ce sont les travailleuses de l'association qui ont imprimé des affiches revendicatrices et appelé les concerné·e·s à se rassembler ; quelques minutes avant que l'heure du rendez-vous ne sonne, elles étaient inquiètes à l'idée que personne ne vienne. Elles ont fait lire un texte politique, rédigé par elles-mêmes, à l'une des présentes.

Photographie 11 : Manifestation d'employé·e·s domestiques, Murcie



Jeanne Apostoloff, 16 juin 2021

Les participant·e·s n'avaient pas tou·te·s l'air de saisir l'intérêt de leur présence mais répondaient plutôt à un appel de cette association qui les a maintes fois soutenu·e·s ; ils et elles ont parfois été submergés par l'émotion au moment de témoigner oralement.

« Bonjour, je m'appelle Jenny, je suis employée de maison et... je voudrais demander jusqu'où le patron a des droits sur le [elle se met à pleurer]... sur le travail... sur une employée de maison

parce que quand il ne la fait pas cotiser c'est comme si il la considérait pas comme que personne [elle brandit son affiche]¹⁴⁵.»

La directrice de l'association m'avait en fait invitée pour que je prenne des photos et des vidéos de l'événement, ce qui accentue l'effet de mise en scène de la mobilisation. On peut voir dans celle-ci la double difficulté pour les travailleur·euse·s migrant·e·s de ne pas être considéré·e·s dans leur travail et de ne pas toujours être outillé·e·s pour la défense de leurs propres droits.

Une autre marque de la vulnérabilité des travailleur·euse·s migrant·e·s est en lien avec la crise du salariat et l'augmentation des contrats temporaires, crise qui existait déjà avant les vagues de migration. Ces contrats précaires incluent de faibles protections sociales et tendent à instaurer une nouvelle segmentation entre les travailleur·euse·s qui ne sont plus soit occupé·e·s soit sans emploi, mais plutôt détenteur·ice·s d'un contrat stable ou temporaire¹⁴⁶. Pour les enquêté·e·s, l'expression de la sécurité de leur emploi est importante et dénote de l'expérience des migrant·e·s récent·e·s, notamment Sud-Sahariens. La scène de l'embauche à Totana, que nous avons décrit plus tôt, met en exergue la différence entre des Latino-américain·e·s qui attendent leurs employeurs au petit matin, contre des Maliens ou Sénégalais qui espèrent trouver un travail pour la journée.

Ce travail migrant, difficile, instable et non protégé est fortement dépendant de la santé économique du marché qui le crée et le nécessite. Les migrant·e·s sont donc exposés à la moindre crise dans leur secteur d'activité qui pour certains rappelle le, se déploie à une échelle européenne voire mondiale. Cette fragilité des travailleur·euse·s migrant·e·s, équatorien·ne·s notamment, a été mise en lumière dans le contexte de la crise financière de 2008, qui a lourdement affecté l'économie espagnole. L'explosion de la bulle spéculative dans le secteur immobilier plonge en effet le pays dans une récession à partir de 2009 ; en 2013, l'Espagne compte 26% de chômeur·euse·s, jusqu'à 50% chez les moins de 25 ans. Chez les étranger·ere·s, le taux de chômage atteint 36,8%¹⁴⁷.

¹⁴⁵ Extrait de vidéo, témoignage de Jenny, 16 juin 2021. Traduit de l'espagnol : « *Hola, me llamo Jenny, soy empleada de hogar y... pues me gustaría preguntar hasta dónde el jefe tiene derecho sobre el... sobre el trabajo... sobre una empleada de hogar porque cuando no lo cotiza es como no lo valora como persona.* »

¹⁴⁶ PEDREÑO Andrés, « Reconocimiento, redistribución... », p 193

¹⁴⁷ PERRAUDIN Anna, « Crise économique et migrations de retour. Le cas des Équatoriens en Espagne », *Autrepart*, vol.77, n° 1, 2016, p 167

Tableau 2 : Population équatorienne économiquement active en Espagne

	2009	2014
OCCUPATION FORMELLE	82%	57%
OCCUPATION INFORMELLE	10,5%	11,4%
CHÔMAGE	7,5%	31%

Élaboration propre. Source : EPOERE, 2014

À cela s'ajoutent des politiques d'austérité qui affectent particulièrement les migrant·e·s : non-accès aux soins pour les irrégulier·ere·s, baisses voire suppression des aides sociales, etc. En 2011, 43,5 % des étranger·e·s non européen·ne·s vivaient sous le seuil de pauvreté, contre 20 % des autochtones¹⁴⁸. La nature de cette crise, liée au secteur de l'immobilier, a des conséquences sur l'accès et le remboursement des crédits des étranger·ere·s et surtout des Équatorien·ne·s, qui sont menacés de saisie de leurs logements et soumis à un endettement colossal. Enfin ce contexte est le terreau de l'augmentation de la xénophobie, les autochtones expérimentant aussi une précarisation de leur situation dont les étranger·ere·s sont rendu·e·s responsables¹⁴⁹.

2. Ethnostratification et division sexuelle du travail

Un aspect central de la *condition immigrante* telle qu'elle est définie par Andrés Pedreño est la hiérarchisation des migrant·e·s, fondée sur des représentations sociales qui organisent la redistribution et la reconnaissance dont peuvent bénéficier les étranger·e·s en Murcie. L'ethnostratification et la division sexuelle du travail se réfèrent à la façon dont le marché du travail s'organise autour de caractéristiques identitaires données : en fonction des origines et du genre, on accède à des tâches particulières dans le pays d'immigration. L'appartenance culturelle tout comme le genre, n'ont pas de valeur économique mais définissent une certaine valeur d'échange sur le marché du travail.

D'abord, les strates de la hiérarchie entre les différentes nationalités se dessinent en fonction de la distance culturelle qui, a priori, sépare les autochtones des étranger·ere·s. Dans ce contexte, les Musulmans occupent la place la plus basse de l'échelle, étant considérés comme in-intégrables au vu de leur religion et des représentations des autochtones sur leur identité et pratiques. Il est

¹⁴⁸ *Idem*

¹⁴⁹ *Ibid*, p 168

évident que cette analyse a des conséquences sur l'accès au travail, sur les droits civiques et finalement sur l'intégration des populations musulmanes ; c'est en partie ce qui explique que dans les années 1990, les Équatorien·ne·s se sont progressivement substitués aux Marocain·e·s dans les champs murciens¹⁵⁰. Les Sub-Sahariens souffrent d'une discrimination similaire, qui s'observe elle aussi sur le marché du travail et définit les possibilités d'intégration de cette population dans la société espagnole. Par ailleurs les Latino-américain·e·s occupent une place intermédiaire en termes de statut au sein de la population migrante en Espagne. La distance culturelle qui les sépare des Espagnol·e·s est moins importante puisqu'ils partagent avec eux une langue et une religion notamment. Cette familiarité justifie, selon les travailleuses des associations rencontrées sur le terrain, la possibilité pour les Équatorien·ne·s de s'insérer dans différents secteurs alors que les Africain·e·s sont bien souvent contraint·e·s à la seule activité agricole, particulièrement physique et aux conditions de travail précaires. La façon dont les tâches sont réparties dans un même secteur d'activité ou encore les conditions d'exercice d'une même tâche se distinguent donc en fonction de la nationalité.

Tableau 3 : Pourcentage de contrats de travailleur·euse·s étranger·e·s selon le secteur d'activité et la nationalité dans la région de Murcie, 2007

	MAROCAIN·E·S	ÉQUATORIEN·NE·S	BOLIVIEN·NE·S	ROUMAIN·E·S
Agriculture	41,5	21,9	26,7	23,5
Construction	10,6	20,9	21,7	27,2
Hôtellerie	1,4	4,3	8,5	12,3
Autres activités en entreprise	40,8	41,2	29,9	10,1
Autres	5,8	11,6	13,3	26,9

Élaboration propre. Source : *Observatorio ocupacional*, CARM, 2007

Ces chiffres d'avant crise nous permettent de saisir la répartition des migrant·e·s dans les divers secteurs d'emploi telle qu'elle s'est naturellement mise en place à l'arrivée des différentes

¹⁵⁰ PEDREÑO Andrés, « Condición inmigrante », p 56

populations. Presque la moitié des Marocain·e·s travaillaient dans l'agriculture mais seulement 10% dans la construction. On relève par ailleurs l'existence d'un profil latino-américain, étant donné les similitudes de répartition entre les populations équatorienne et bolivienne : à peu près un tiers de travailleur·euse·s agricoles, un tiers d'employé·e·s de la construction et 30 à 40% d'employé·e·s dans d'autres entreprises ; parmi celles-ci, on peut citer les commerces et restaurants, les administrations et les entreprises de services à la personne notamment. Encore une fois, la crise de 2008 et ses conséquences nous permettent également d'objectiver l'ethnostratification du marché du travail en Espagne : en 2011, 49,5% des Africain·e·s étaient au chômage contre 28,5 % des Latino-américain·e·s et 21,1% des Européen·ne·s communautaires¹⁵¹.

Le témoignage des étranger·e·s non Latino-américain·e·s nous est précieux pour comprendre la place que ceux-ci occupent dans cette hiérarchie entre migrant·e·s. Le matin du 6 mai, Abba, jeune Sénégalais, est venu d'Alicante à Totana en espérant y trouver du travail pour la journée. C'est sa famille qui l'a envoyé en Murcie, parce que selon eux, il y a du travail ici. Il n'en n'a pas trouvé et s'est installé toute la journée au centre culturel de la ville où je l'ai rencontré. Relativement satisfait à l'idée de ne pas avoir à travailler toute la journée, il m'a parlé de l'attitude stricte des employeurs, parfois Latino-américains et de la collaboration des policiers municipaux corrompus et selon lui, racistes. Abba m'a également identifié comme une menace et critiqué ma démarche, qui selon lui faciliterait l'information aux dominants et utiliserait pour ce faire la vie des dominés. Ce discours fait le lien entre la classe et le statut, c'est-à-dire la fonction au sein de la division social du travail et la reconnaissance d'une identité culturelle différenciée. D'un côté donc, les différences culturelles organisent la répartition des travaux sur des marchés globalisés et d'un autre, les stigmates culturels générés depuis des normes eurocentrées

« produisent des formes racialement spécifiques de subordination de statuts, qui incluent la stigmatisation et l'agression physique, la dévaluation culturelle, l'exclusion sociale et la marginalisation politique, l'hostilité et la dépréciation dans la vie quotidienne et négation des droits et protections des citoyens¹⁵². »

D'autre part, le genre est une donnée organisatrice de la répartition des travaux des étranger·e·s en Murcie¹⁵³. Alors que comme nous l'avons déjà évoqué ce sont les femmes qui ont

¹⁵¹ PERRAUDIN Anna, *op.cit.*, p 168

¹⁵² FRASER Nancy, *op. cit.*, p 31

¹⁵³ Rappelons déjà que les femmes sont majoritairement chargée du travail domestique, c'est-à-dire le travail invisible qui consiste à s'occuper du foyer et des enfants, même si elles ont un emploi à plein temps.

initié la migration de la population équatorienne vers l'Espagne, il semble que les structures productivistes de l'agro-industrie reproduisent les inégalités de genre¹⁵⁴. La structure du marché du travail en Murcie et la migration internationale sont deux résultats d'un processus de mondialisation économique modelé sur la relation d'inégalité structurelle entre les genres ; c'est pourquoi les femmes migrantes sont affectées de façon particulière par ces phénomènes¹⁵⁵.

À l'échelle nationale, les femmes représentent 53% de la population équatorienne ; seulement 48% dans la région de Murcie. C'est d'abord le secteur du travail domestique qui les emploie en Espagne, à hauteur d'un tiers d'entre elles en 2014¹⁵⁶. Selon les études nationales, elles sont plus insérées sur le marché du travail que les hommes, ont mieux résisté à la crise de 2008 et bénéficient d'un meilleur accès à la nationalité espagnole¹⁵⁷. Pourtant, en Murcie, cette position privilégiée ne semble pas être une évidence, notamment parce qu'elles sont employées par le secteur agricole particulièrement précarisant. Dans la région, 40% des femmes étrangères affiliées à la sécurité sociale le sont sous le régime agricole contre 5% à l'échelle nationale. Le secteur des services domestiques n'emploie au contraire que 13% des étrangères en Murcie¹⁵⁸. Les expériences des femmes migrantes en Murcie ne semblent donc pas particulièrement privilégiées, notamment parce qu'elles travaillent dans les mêmes secteurs que les hommes dans des conditions parfois de plus grande vulnérabilité¹⁵⁹.

En 2004, Pilar López Rodríguez dresse, dans un article, le panorama professionnel des femmes équatoriennes, alors récemment arrivées dans la région de Murcie. Elle constate que le travail aux champs a souvent une charge négative pour les Équatoriennes, qui ont tendance à l'identifier au travail indigène. Les citadines en particulier nourrissent l'espoir d'être employées comme domestiques ou dans le secteur du service à la personne, mais acceptent le travail agricole de manière transitoire. Mieux rémunérées, elles réattribuent au fil du temps une valeur positive au travail dans les champs et pérennisent leur activité dans ce secteur¹⁶⁰. Les différentes tâches

¹⁵⁴ PEDREÑO Andrés, « Reconocimiento, redistribución y condición inmigrante... », p 191

¹⁵⁵ HERRERA Gioconda, « Género y migración internacional en la experiencia latinoamericana. De la visibilización del campo a una presencia selectiva », *Política y sociedad*, vol. 49, n° 1, 2012, p 37

¹⁵⁶ IGLESIAS MARTÍNEZ Juan et al., *op.cit.*, p 66

¹⁵⁷ *Ibid*, p 36

¹⁵⁸ Statistiques de la CARM, *Afiliación último día del mes en alta extranjeros por regímenes, género y provincias*, 2021

¹⁵⁹ Le thème des violences sexistes et sexuelles au travail a notamment été abordé quelques fois avec les enquêtées, qui affirment que cela existe bien sans qu'aucun témoignage concret ne m'est été livré.

¹⁶⁰ LÓPEZ RODRÍGUEZ GIRONES Pilar, « Relaciones de género entre migrantes ecuatorianos en el nuevo contexto de "la Rambla", Murcia: un acercamiento desde la Antropología », *Ecuador Debate. Economías y vidas de migrantes*, n° 63, 2004, p 136

agricoles sont alors genrées : les femmes travaillent davantage dans les entrepôts tandis que les hommes se chargent des récoltes les plus éprouvantes comme l'artichaut ou le brocoli, qu'il faut transporter dans un panier fixé sur le dos¹⁶¹. Pourtant notre enquête, deux décennies plus tard montre que ces frontières sont dépassées et surtout que les femmes ne sont plus exemptées des tâches physiques. Par exemple, de nombreuses femmes africaines effectuent maintenant les tâches les plus dures.

Photographie 12 : Femmes africaines qui récoltent les artichauts à Totana



Jeanne Apostoloff, 19 avril 2021

D'autre part, la mobilité professionnelle des femmes semble plus limitée que celle des hommes à en voir les trajectoires de nos enquêté·e·s ; l'impossibilité pour les femmes d'accéder au secteur de la construction est entre autre un facteur limitant.

Le travail des femmes migrantes en Murcie, notamment équatoriennes, doit également être entendu dans une perspective individuelle de prises de décisions qui s'inscrivent dans une trajectoire globale. Mariana, la cousine de Gabriel, est arrivée dans la région en 2001 après son divorce. Contrainte de retourner vivre chez ses parents où elle est femme au foyer, la migration est pour elle le moyen de s'émanciper et de fuir sa condition. Après avoir refait sa vie en Espagne avec un homme équatorien, elle m'a dit qu'elle pourrait ne pas travailler si elle le voulait mais que c'est

¹⁶¹ *Ibid*, p 135

très important pour elle d'avoir une occupation, des collègues, un salaire. Elle travaille dans la culture du raisin depuis 20 ans et fait partie des deux seules femmes employées dans son entreprise pour cette tâche, ce qui représente une fierté. Le travail n'est pas seulement, pour elle, un moyen de survivre dans son pays d'accueil, il est un mode d'affirmation de son identité de femme étrangère, qui se construit à partir de la situation de domination précédemment connue en Équateur. D'ailleurs, le souvenir de son pays d'origine n'est pas, pour Mariana, particulièrement positif :

« L'Équateur est un beau pays, mais ce n'est pas pour moi¹⁶². »

Bilan transitoire

La région de Murcie présente des caractéristiques géographiques et économiques qui conditionnent les expériences des migrant·e·s qui s'y implantent. Le travail agricole est une étape commune de la trajectoire des Équatorien·ne·s, étant donné l'offre d'emploi des agro-industries d'exportation qui construisent leur modèle de développement sur l'embauche de migrant·e·s, peu cher·e·s et flexibles. La vie quotidienne dans les municipalités rurales comme Totana s'organise autour du rythme imposé par ce travail aux champs et sa population est également le reflet de la main d'œuvre favorisée sur le marché globalisé de l'agriculture intensive. Cette forte intégration des étranger·ere·s sur le marché du travail en Murcie contraste avec leur exclusion de la citoyenneté ; en effet, la *condition immigrante* est définie par une certaine vulnérabilité qui se déploie depuis une hiérarchie entre les différentes origines et le genre. Cependant les Équatorien·ne·s, de par leur ancienneté sur le territoire et leurs familiarités culturelles avec les Espagnol·e·s, accèdent à quelques privilèges comme la pérennisation de leurs emplois dans un cadre légal et une certaine mobilité professionnelle. Lors de la crise économique de 2008, l'important mouvement de retour vers l'Équateur nous permet de saisir l'importance du travail sur les prises de décision ; entre 2009 et 2014, le volume de la population équatorienne en Murcie a diminué de 65 000 individus. Mais pour notre recherche, l'intérêt est plutôt de questionner les raisons de la permanence en Murcie malgré une dépréciation généralisée du niveau de vie. Nous allons donc explorer un nouveau thème, celui de la famille, qui apparaît comme un ancrage au sens commun d'enracinement dans le pays d'accueil. C'est l'occasion d'explorer de nouveaux

¹⁶² Extrait de carnet de terrain, rencontre avec Mariana chez elle à Totana, 13 mai 2021

questionnements qui arrivent avec la deuxième génération constituée par les enfants des migrant·e·s équatorien·ne·s, eux même migrants ou bien nés en Espagne.

IV. RESTER EN MURCIE : la famille, un facteur déterminant

1. Des proches ici et là-bas

La question de l'inscription territoriale des proches de l'individu-migrant a une importante influence sur ses prises de décisions à chaque étape de la trajectoire. Comme nous l'avons déjà vu, la présence d'un membre de la famille ou d'un ami dans le pays destination constitue une motivation symbolique et pratique pour migrer à son tour. D'un autre côté, le départ implique également de laisser certains proches que ce soient des parents, des frères et sœurs ou même des enfants, en Équateur. Gabriel, qui n'est jamais retourné en Équateur depuis son arrivée, n'a vu sa mère que deux fois en 20 ans, avant qu'elle ne meure en 2020. La grande tristesse générée par cet événement a alimenté ce qu'il présente comme étant son plus grand regret en lien avec son départ : ne pas avoir assez profité d'elle. Selon une importante étude menée en 2014 par l'ambassade d'Équateur en Espagne, 84% des migrant·e·s équatorien·ne·s retournent régulièrement au pays pour rendre visite à leurs proches. La communication, à distance, avec la famille ou les amis a été largement influencée par l'évolution des moyens de communication depuis le début du XXIème siècle : la méthode la plus privilégiée aujourd'hui par mes interlocuteur·ice·s est l'application Whatsapp et notamment les messages vocaux et appels visio.

Tableau 4 : Présence de proches et régularité des contacts (pourcentage)

	PARTENAIRE	ENFANT(S)	PARENT(S)	AUTRE(S) MEMBRE DE LA FAMILLE	AMI(S)
Présence en Équateur (% oui)	6,8	27,3	63,8	95,7	82
Contact quotidien	38,6	36,9	16,8	11,8	12,2
Contact hebdomadaire	35,7	35,5	38	26	14,8
Contact mensuel	5,7	11,9	18,7	23,6	21,7
Contact annuel	2,9	1,7	3	7	15,6

Elaboration propre. Source : EPOERE, 2014

Au-delà des personnes qui demeurent en Équateur, la majorité des enquêté·e·s a également de la famille dans d'autres pays d'Europe ou d'Amérique, ou même dans d'autres régions d'Espagne.

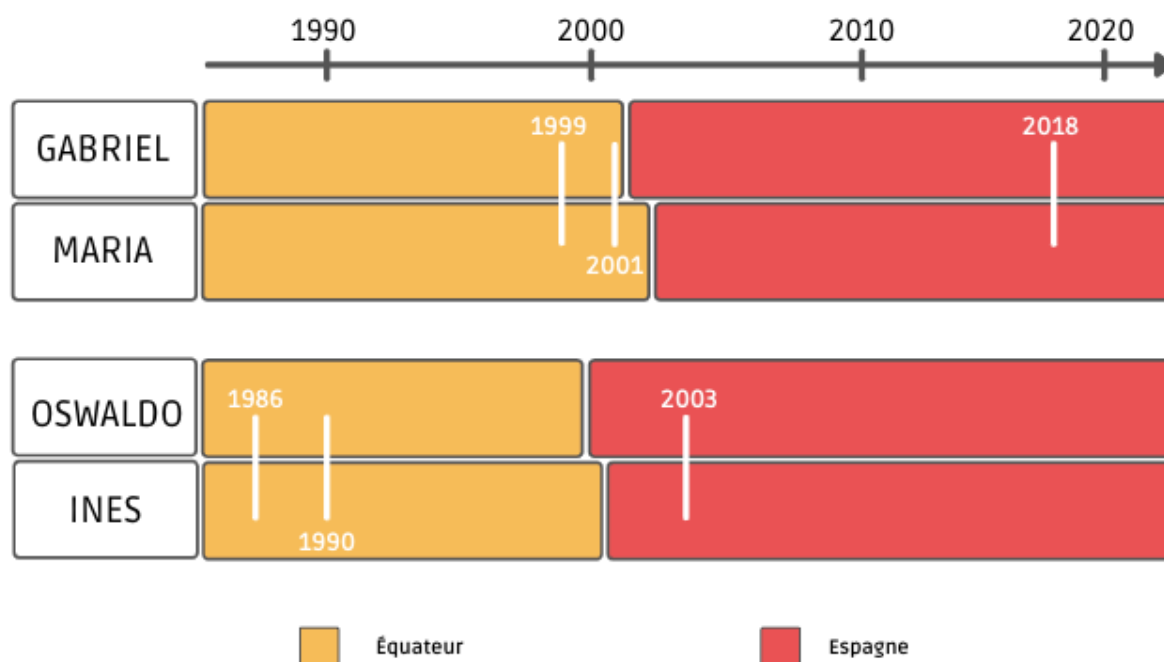
La migration équatorienne en Murcie s'est organisée, dès la fin des années 1990, autour de la possibilité de faire venir à terme, les membres de sa famille avec soi en Espagne. C'est là une différence importante avec la population marocaine, par exemple, qui maintient des liens matériels et symboliques avec ses proches malgré une fragmentation territoriale : les hommes travaillent parfois depuis de nombreuses années en Espagne alors même que leurs épouses et jeunes enfants demeurent dans leur pays d'origine. Au contraire, les Équatorien·ne·s ont rapidement pu bénéficier du regroupement familial : d'abord parce qu'ils et elles ne souffrent pas de la même discrimination, ensuite parce que leurs origines sociales se distinguent. En effet, si les migrant·e·s marocain·ne·s sont en général issu·e·s des classes populaires, les Équatorien·ne·s en Espagne viennent de milieux un peu plus favorisés¹⁶³.

La présence d'enfants dans le pays d'accueil constitue une raison pour rester durablement en Espagne. En effet, après les raisons économiques, la famille est le second argument de sédentarisation des migrant·e·s équatorien·ne·s dans le pays¹⁶⁴. En 2020, 17% des Équatorien·ne·s en Murcie ont moins de 20 ans, contre 11% à l'échelle nationale¹⁶⁵. Parmi les enfants d'Équatorien·ne·s que l'on peut rencontrer en Murcie, il existe deux profils : soit les enfants sont nés en Équateur et ont rejoint l'un de leurs parents qui avait migré, soit ils sont nés en Espagne. Plusieurs familles d'enquêté·e·s se composent en fait de ces différents profils, comme celles de Gabriel et Maria ou Ines et Oswaldo.

¹⁶³ BORREGO GARCÍA Iñaki, ALZAMORA DOMÍNGUEZ Miguel A., « Familias ecuatorianas en Murcia (España). Trasmisión intergeneracional de las desigualdades », *XXVII Congreso de la Asociación Latinoamericana de Sociología*, 2008, p 2-3

¹⁶⁴ IGLESIAS MARTÍNEZ Juan et al., *op.cit.*, p 105

¹⁶⁵ Statistiques de l'INE, *Cifras de población*, 2020

Graphique 9 : Naissances des enfants de deux couples d'enquêté·e·s

Élaboration propre à partir des données de terrain, 2021

Un troisième profil peut être identifié et exprime le métissage le plus net qui soit : le cas où l'un des deux parents est Espagnol, l'autre Équatorien.

Les décisions prises par les migrant·e·s équatorien·ne·s doivent de nouveau être lues au prisme des cycles de vie ; en fonction de l'âge et de la situation professionnelle et familiale des individus, les besoins, envies, et projets ne sont pas les mêmes. Rappelons qu'au début de l'année 2001, 62% des migrant·e·s équatorien·ne·s avaient entre 15 et 34 ans¹⁶⁶ : il n'est donc pas surprenant que ces jeunes adultes aient fondé leurs familles en Espagne et qu'avec la naissance d'enfants, les projets migratoires et notamment de retour soient redéfinis.

2. Deuxième génération : un aperçu des expériences

Les expériences des enfants de migrant·e·s équatorien·ne·s en Murcie se démarquent de celles de leurs parents car ils n'ont que peu, voire pas connu leur pays d'origine, mais doivent vivre avec une double appartenance territoriale et culturelle : espagnole et équatorienne. Au-delà de leur phénotype et de certaines pratiques héritées des parents, la socialisation même de ces jeunes

¹⁶⁶ IGLESIAS MARTÍNEZ Juan et *al.*, *op.cit.*, p 21

s'articule spécifiquement autour de leur appartenance culturelle. Elle est aussi déterminée par le temps passé en Équateur avant la migration, leur âge et inscription territoriale, des grandes villes aux petits villages. L'expérience des petites municipalités, aux réseaux sociaux resserrés, permet l'observation des liens de sociabilité entre les jeunes et d'une certaine manière la compréhension des identités, vues du dehors. C'est alors que les jeunes équatorien·ne·s adoptent une position que l'on pourrait de nouveau qualifier d'intermédiaire, en fréquentant à la fois leurs pairs mais aussi les jeunes espagnol·e·s.

« Si ils [les Équatoriens] ont majoritairement des relations avec les autres Équatoriens ou Latino-américains, ils affirment avoir quelques amis espagnols. À l'inverse des Marocains, les jeunes équatoriens comptent un grand nombre d'amis, auxquels ils accordent davantage de leur temps, plutôt la journée, et le lieu de rencontre serait plus souvent le parcs, ou en tout cas des espaces « autonomes » du cercle familial). Comme les jeunes autochtones, les Équatoriens font preuve d'une grande mobilité entre les différents espaces de rencontre et de loisirs¹⁶⁷. »

Ces liens sociaux qui nous informent sur les expériences de la deuxième génération de migrant·e·s sont en grande partie impulsés par l'école. Francisco Torres Pérez, auteur d'une enquête sur le sujet dans le *Campo de Cartagena*, sur la côte Est de la Murcie, évoque le concept de « confort culturel », pour rendre compte de la facilité accrue de fréquenter ses pairs, c'est-à-dire des enfants aux mêmes origines¹⁶⁸. Les jeunes équatorien·ne·s malgré cette sociabilisation segmentée, sont tout de même en mesure de créer des relations avec les jeunes espagnol·e·s notamment parce qu'ils et elles partagent la même langue. Bien que l'on s'accorde à dire que les Marocains subissent un fort racisme en Murcie, presque 20% de la population d'origine équatorienne en Espagne a également souffert de discrimination à l'école ou à l'université¹⁶⁹.

Qu'en est-il de la façon dont les membres de cette deuxième génération se définissent eux-mêmes, à travers leurs discours ou leurs modes de vie ? D'abord, nous pouvons prendre l'exemple de Francisco, dont la mère est espagnole, originaire de Totana et le père est arrivé il y a 20 ans de Cuenca en Équateur. Pour lui, cette double appartenance représente avant tout une richesse ; il se

¹⁶⁷ TORRES PÉREZ Francisco, « Adolescentes inmigrantes y sociabilidad segmentada en Murcia. Hijos de inmigrantes, sociabilidad informal y contexto local », *XVII Congreso de Estudios Vascos: Gizarte aurrerapen iraunkorrerako berrikuntza = Innovación para el progreso social sostenible*, 2009, p 1304

¹⁶⁸ *Ibid*, p 1305

¹⁶⁹ IGLESIAS MARTÍNEZ Juan et al., *op.cit.*, p 97

considère comme 50% Espagnol, 50% Équatorien, notamment parce que les deux sœurs de sa mère ont également épousé des migrants équatoriens.

« À Noël, c'est moitié nourriture espagnole, moitié nourriture équatorienne¹⁷⁰ ! »

Francisco est étudiant en secrétariat et engagé dans des instances politiques de la ville de Totana. Il s'intéresse aussi beaucoup à l'actualité économique et politique de l'Équateur et est un grand défenseur de Rafael Correa, ancien président Équatorien. Il a déjà vécu quelques mois là-bas, mais l'Espagne lui manquait ; à présent depuis Totana, c'est Cuenca qui lui manque. Les ami·e·s de Francisco sont majoritairement Latino-américain·e·s mais aussi Espagnol·e·s ; ils ont pour habitude de sortir dans un bar 'latino' du Nord de Totana. Il a témoigné du racisme dont il faisait l'objet même en tant que métis ; par exemple, il dit que les Équatorien·ne·s ont été sévèrement accusés de propager le virus du COVID-19 en continuant de fréquenter ces bars ethnicisés où ils et elles se rassemblent. En définitive, si Francisco s'est beaucoup impliqué dans mon enquête, c'est bien qu'il se sent légitime pour parler des expériences des migrant·e·s équatorien·ne·s en Murcie, parce qu'il s'y identifie.

Les enfants de Gabriel et Maria adoptent une posture drastiquement différente. Né·e·s en Équateur mais ayant migré dans leurs premières années avec leur mère, sa fille de 22 ans et son fils de 20 ans n'ont jamais accepté de me rencontrer alors que je passais de plus en plus de temps avec le reste de leur famille. Selon Gabriel, il ne s'intéressent pas à leurs origines, mais lui pense qu'il est important qu'ils visitent un jour l'Équateur.

« Ils ne veulent pas y aller parce qu'ils ne connaissent pas¹⁷¹ ! »

Enfin, le fils de Ines et Oswaldo incarne un autre profil. Arrivé en Murcie à l'âge de 14 ans avec sa mère, il a grandi dans la région puis a beaucoup voyagé pour son travail dans sa vie de jeune adulte. Aujourd'hui âgé de 35 ans, il vit et travaille en Suède avec sa femme chilienne et ses deux enfants : il est l'exemple du phénomène de re-migration qu'expérimentent certains enfants de migrant·e·s¹⁷². Sur la question de l'identité culturelle, Ines m'a confié que dans le cas de son fils et à force de voyages et de rencontres, on finit par se sentir « de toutes parts ».

¹⁷⁰ Extrait d'entretien avec Francisco, 14 juin 2021. Traduit de l'espagnol : « *En Navidad : mitad comida española, mitad comida ecuatoriana !* »

¹⁷¹ Extrait de carnet de terrain, rencontre avec Gabriel, 9 avril 2021.

¹⁷² Sur le sujet, voir les travaux de Marie-Itane Lacrampe-Camus sur la migration des jeunes d'origine équatorienne à Londres, depuis l'Espagne.

3. Du désir d'accomplir le projet migratoire aux réalités de la reproduction sociale

Un enjeu important des expériences des enfants de migrant·e·s équatorien·ne·s, au-delà de leur sociabilité et de la négociation de leur identité étrangère en Murcie, est leur trajectoire éducative et professionnelle. Leur analyse nous livre de nombreuses informations sur la façon dont la décision de migrer a des répercussions dans le temps, sur la vie des individus concernés comme nous l'avons vu, mais aussi au-delà de leur existence en affectant notamment les générations suivantes. Ce sujet fertile a été de plus en plus exploré dans de récentes recherches, alors même qu'une troisième génération commence à se constituer. Il permet de s'intéresser simultanément aux facteurs individuels et familiaux ainsi qu'au système scolaire espagnol en tant qu'il est forgé par des politiques publiques et génèrent des inégalités en fonction des origines des élèves. Le cas murcien présente de nouveaux des spécificités notamment parce que les réseaux sociaux, surtout dans les municipalités plus restreintes, sont plus resserrés que dans les grandes villes espagnole.

Si la famille est un argument de la permanence des migrant·e·s équatorien·ne·s en Murcie, c'est notamment parce que l'idée que les perspectives d'avenir des enfants sont meilleures en Espagne qu'en Équateur est répandue. En effet, rappelons que le boum migratoire des Équatorien·ne·s vers l'Espagne correspond à une période précise de détérioration des conditions de vie dans leur pays d'origine¹⁷³. Mes interlocuteur·ice·s restent d'ailleurs majoritairement critiques de la situation politique, économique et sociale de l'Équateur. Silvia, qui a elle-même migré parce qu'à sa majorité, elle n'envisageait pas d'étudier ou de trouver du travail là-bas, choisit aujourd'hui de rester en Espagne pour l'avenir de ses filles. Une conséquence de cette ambition sont les attentes que les parents développent autour des trajectoires éducatives et professionnelles de leurs enfants. Ces expectatives se sont construites sur le contraste entre les objectifs des parents, qui ont migré dans l'espoir d'améliorer leurs conditions de vies outre-Atlantique et la réalité de leur expérience en Espagne, où ils font finalement partie de la fraction la plus vulnérable des classes populaire murciennes¹⁷⁴. À travers leurs enfants, ils espèrent finalement s'émanciper de la *condition immigrante* et quitter le statut de vulnérabilité propre aux premiers temps en Espagne. D'après une expression fréquemment utilisée par les enquêté·e·s, l'enjeu pour la nouvelle

¹⁷³ PEDREÑO Andrés, *Que no sean como nosotros* [...], p 39

¹⁷⁴ BORREGO GARCÍA Iñaki, ALZAMORA DOMÍNGUEZ Miguel A., *op. cit.*, p 20

génération est de « *ser algo* », littéralement « être quelque chose ». On note le non-usage de « *ser alguien* », « être quelqu'un » parce que l'objectif n'est pas de se distinguer des autres mais d'accéder à une reconnaissance sociale des plus basiques¹⁷⁵. Gabriel aurait aimé que ses enfants fassent des études parce que lui a abandonné cette perspective lorsqu'il a quitté l'Équateur ; il voulait pourtant être agronome. Ines, elle, s'inquiète pour sa cadette de 18 ans qui a récemment arrêté les cours pour pouvoir commencer à travailler. L'accès aux études supérieures est comme nous le voyons dans ces exemples, considéré par les parents comme un moyen d'émancipation pour que leurs enfants « ne soient pas comme eux », d'après le titre de l'ouvrage d'Andrés Pedreño sur la question de la reproduction familiale de la *condition immigrante*. À l'inverse, le travail –aux champs surtout– est dévalorisé pour les contraintes qu'on lui connaît. Les projets que les migrant·e·s équatorien·ne·s développent sont ainsi inculqués aux enfants dans le cadre d'une stratégie familiale de mobilité sociale ascendante, où études et emploi qualifiés riment avec identité sociale valorisée.

Pourtant, il semble que les trajectoires des enfants de migrant·e·s s'écartent des schémas préétablis par leurs parents. La tendance est plutôt, dans le concret, à la reproduction sociale, c'est-à-dire que les enfants de migrant·e·s héritent généralement de la *condition immigrante* de leurs parents¹⁷⁶. Avec le temps, les ambitions pour ces jeunes sont revues à la baisse, puisque que les résultats scolaires n'atteignent pas le niveau escompté et que les exigences de la vie familiale les rattrapent. En effet, les enfants de migrant·e·s sont d'abord plus exposés à l'échec scolaire : seul 52 % d'entre eux valident les niveaux basiques de compétence académique¹⁷⁷. D'autre part, ils et elles sont contraint·e·s de participer à la vie du foyer notamment en y apportant un salaire supplémentaire. Gabriel m'a confié être très attristé par le choix de ses deux aînés d'abandonner leurs études.

« Je leur ai dit : étudiez et moi je vous paye une voiture. Moi j'aimerais tellement étudier de nouveau¹⁷⁸. »

¹⁷⁵ *Idem*

¹⁷⁶ Sur le sujet, voir *Les héritiers* (1964) et *La reproduction* (1970) de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, dans lesquels les facteurs socio-économiques, de classe et le capital culturel sont des variables clés pour la compréhension de la reproduction sociale dans les classes populaires françaises.

¹⁷⁷ FERNÁNDEZ Isabel Cutillas et al., « Hijos de familias migrantes en espacios rurales agro-industriales de la región de Murcia. Trayectorias, pertenencias y percepciones de discriminación y rechazo », *Gazeta de Antropología*, vol. 34, n°1, 2018

¹⁷⁸ Extrait de carnet, dîner avec Gabriel, 23 avril 2021

Dans la famille de Gabriel la reproduction du schéma familial est telle que sa fille de 22 ans travaille régulièrement, à l'occasion de contrats courts, avec sa mère et que son fils de 20 ans est employé dans la même entreprise que lui. L'une et l'autre doivent aussi régulièrement s'occuper du benjamin de la famille, âgé de 2 ans et demi, lorsque leurs parents sont au travail. La fille d'Ines s'est installée avec son petit-ami et travaille en tant que secrétaire. Bien que la finalité ne soit pas de travailler aux champs –il faut signaler que les trajectoires de ces jeunes Équatorien·ne·s sont tout de même plus diversifiées que celles des Marocain·e·s¹⁷⁹– les parents sont convaincus du potentiel de leur fille qui aurait pu réussir à l'université. Les exigences de la vie familiale ainsi que le besoin et même l'envie pour ces jeunes d'intégrer rapidement le marché du travail conduisent finalement les enfants des migrant·e·s à renoncer à l'idée d'une ascension familiale fulgurante, qui pourtant était l'une des motivations principales des Équatorien·ne·s qui ont migré, 20 ans auparavant, vers l'Espagne.

¹⁷⁹ BORREGO GARCÍA Iñaki, ALZAMORA DOMÍNGUEZ Miguel A., *op. cit.*, p 20

Conclusion

« Bref, je suis heureux ici, enfin non, parce que je ne suis pas dans mon pays¹⁸⁰. »

Gabriel fait difficilement le bilan de sa migration, 19 ans après son arrivée. Il se considère comme relativement bien intégré et s'identifie avant tout comme Équatorien. Il n'a en effet pas la nationalité espagnole mais n'a pas non plus pu participer aux élections présidentielles équatoriennes parce qu'il n'est, semble-t-il, pas inscrit en tant qu'électeur sur les listes. Travaillant en extérieur et libre de choisir ses horaires, il s'épanouit dans son emploi de jardinier, malgré les conditions de travail difficiles imposées notamment par la météo murcienne. Il espère commencer rapidement son nouvel emploi de routier qui lui permettra selon lui de trouver la liberté à laquelle il aspire tant. Sa famille est à la fois un facteur de motivation principal, qui justifie ses efforts de travail, d'intégration et de permanence en Espagne ; elle est en même temps ce qui le contraint à une vie qu'il considère parfois monotone et astreignante. Son rêve, c'est l'Alaska.

En explorant de multiples facettes de la vie en migration des Équatorien·ne·s en Murcie, ainsi que la diversité de leurs discours, nous avons essayé d'aborder la question des expériences migratoires dans toute leur complexité. « Pourquoi sont-ils et elles venu·e·s en Espagne et plus particulièrement en Murcie ? » « Comment vivent-ils et elles dans leur pays d'accueil après plusieurs années sur place ? » « Pourquoi s'y installent-ils et elles définitivement ? », sont les questions qui ont guidé notre réflexion. La méthode et le cadre théorique des sciences sociales et surtout de l'anthropologie, la sociologie et la géographie nous ont permis de regarder simultanément plusieurs thèmes qui présentent de l'importance pour les migrant·e·s eux-mêmes.

Il y a deux décennies, ils et elles ont quitté l'Équateur pour rejoindre l'Espagne, parce que leur pays connaissait une crise économique de grande ampleur et que la connexion entre les deux pôles était alimentée par de solides chaînes migratoires et de fortes représentations sociales sur l'émigration et le pays d'accueil. La région de Murcie se présente comme une destination de choix pour ces primo arrivant·e·s étant donné son modèle de développement économique qui demande une importante main d'œuvre, la moins chère possible. La deuxième problématique est donc celle de l'intégration sur ce nouveau territoire, du point de vue administratif mais aussi dans les différents espaces sociaux. Leur visibilité dans l'espace public, tout comme l'évolution de leur statut juridique des Équatorien·ne·s témoignent de leur position relativement privilégiée par rapport aux

¹⁸⁰ Extrait de carnet de terrain, discussion avec Gabriel le jour des élections, 11 avril 2021

autres étranger·e·s, puisqu'ils et elles sont majoritairement naturalisé·e·s mais bénéficient d'espaces propres et partagés dans lesquels leur double appartenance culturelle s'exprime. La façon dont ils se racontent permet de saisir les enjeux de la double appartenance sous un nouveau jour et montre la diversité de sentiments et d'évaluations liées à la migration ; nous mesurons ainsi la valeur individuelle de l'expérience de migration. En troisième lieu, la question du travail est une priorité du récit des Équatorien·ne·s en Murcie, étant donné la spécificité de l'offre d'emploi principalement articulée autour des agro-industries d'exportation. La *condition immigrante* que connaissent les Équatorien·ne·s en Murcie agglomère l'ensemble des caractéristiques sociales, à partir du travail, qui définissent leurs expériences : elle est déterminée par la position de leur culture dans la société ethno-fragmentée qu'est l'Espagne et différenciée en fonction du genre des individus. Enfin, le thème de la famille et l'arrivée de la deuxième génération constituée par les enfants des premier·e·s migrant·e·s des années 1990 et 2000, a présenté un intérêt pour la compréhension de leur permanence en Murcie, alors que théoriquement les migrations sont envisagées comme temporaires. Les attentes projetées sur ces jeunes, notamment en terme de scolarité et de trajectoire professionnelle sont révélatrices de la façon dont les migrant·e·s conçoivent dans une large temporalité leur projet migratoire ; la réalité de la reproduction sociale et de l'héritage de la *condition immigrante* chez la deuxième génération témoigne des difficultés qu'ils et elles rencontrent à s'en émanciper dans leur pays d'accueil.

L'examen de ces multiples dimensions converge *in fine* vers un même diagnostic, que nous avons déjà maintes fois évoqué : les Équatorien·ne·s en Murcie font l'expérience d'une place intermédiaire dans le processus de migration. D'une part, ils et elles sont et demeurent des étranger·e·s, attaché·e·s à leur pays d'origine mais vulnérables, notamment au travail, comme le prouve la situation de crise traversée à partir de 2008 qui est à l'origine de nombreux retours au pays ou re-migration vers d'autres espace européens. Mais par ailleurs, ils et elles témoignent d'une certaine intégration dans la société d'accueil et sont tout de même favorisé·e·s dans un pays ethno-fragmenté marqué par des rapports de domination où l'origine des individus tout comme le genre, conditionnent le statut. Dans le cas des migrant·e·s équatorien·ne·s en Murcie et malgré certains privilèges, l'injustice socio-économique produite par la structure du modèle de développement fonctionne de pair avec la domination culturelle qui consiste en une injustice symbolique. À partir des travaux de Nancy Fraser sur la justice sociale, on pense notre population d'étude comme un groupe mixte en besoin simultané de redistribution pour pallier l'injustice économique et de

reconnaissance, qui participe selon Axel Honneth à la réalisation de soi. L'analyse des expériences dans plusieurs thématiques de la vie des Équatorien·ne·s migrant·e·s permet de discerner l'articulation de la redistribution et de la reconnaissance au sein d'un même système et valide une certaine vision de la société d'enquête dans laquelle l'identité collective prend le pas sur l'intérêt de classe et où la domination culturelle s'exprime en parallèle de l'augmentation des inégalités matérielles¹⁸¹.

Le concept d'expérience tel que nous l'avons défini, c'est-à-dire l'axe d'articulation de l'action et des caractéristiques individuelles (comme la classe, le genre, la race, les affects) et du cadre structurant multidimensionnel qui combine les contextes politique, économique et social a été le sujet central de notre recherche. Le travail de terrain réalisé au printemps 2021 ne se substitue pas à la prise en compte de l'historicité de cette migration, que nous faisons remonter à une vingtaine d'années ; la considération de cette temporalité est primordiale pour comprendre que la situation actuelle des Équatorien·ne·s en Murcie est le résultat d'une évolution et que les expériences analysées ici sont propres à leurs trajectoires. Cette réalité étirée dans le temps mais saisie sur l'instant nous permet d'observer les points d'évolution mais aussi ceux de stagnation dans l'expérience de migration. « Les jours passent, les heures filent, il ne reste qu'un chemin à suivre et un défi à relever »¹⁸² : les mots de Gabriel rendent compte de la préoccupation que représente le temps dans la migration notamment parce que le projet se construit autour d'un objectif qui évolue au rythme des expériences vécues. D'autre part l'espace choisi pour l'enquête, la région de Murcie dans le Sud-Est de l'Espagne, présente certaines spécificités qui mettent en lumière l'importance du contexte économique et socio-politique dans la production des expériences. Les mobilités et immobilités dans un lieu donné sont assurément déterminantes pour la compréhension des trajectoires individuelle, professionnelle et familiale. L'expérience des migrant·e·s en Murcie est ainsi définie par le modèle économique régional, son passé d'immigration et la co-présence de nombreuses populations étrangères ou encore les modes de sociabilité qui se forment dans des municipalités rurales. Il nous faut considérer la migration des Équatorien·ne·s en Murcie comme le résultat d'un voyage à la fois géographique, social et symbolique¹⁸³.

¹⁸¹ FRASER Nancy, *op. cit.*

¹⁸² Poème écrit par Gabriel. Traduit de l'espagnol « *Los días pasan, las horas se van, solo queda un camino por seguir et un reto que cumplir* »

¹⁸³ CAMARERO Luis et *al.*, *op.cit.*, p 84

L'apport de notre recherche est donc multiple. D'abord, en choisissant la Murcie comme terrain, nous avons observé un espace qui présente des dynamiques singulières qui se distinguent de celles des grandes villes d'accueil de migrant·e·s équatorien·nes en Espagne. Nous nous sommes efforcés de confronter la question culturelle, identitaire et le contexte socio-économique du lieu pour articuler une réflexion complète des expériences particulières des Équatorien·ne·s. La priorité donnée aux témoignages de mes interlocuteur·ice·s relève d'une volonté d'enquêter « par le bas » dans une démarche ethnographique rigoureuse qui explore, de fait, une multiplicité d'aspects de la vie en migration. D'autre part, l'intérêt pour une population dont la migration remonte à une vingtaine d'années a présenté des résultats originaux quant au statut des acteurs dans le pays d'accueil et dans leur propre trajectoire, que nous qualifions d'intermédiaire. Mais par ailleurs, l'étendue de cette recherche a été limitée par le temps, et de nombreux sujets supplémentaires auraient pu être abordés plus en profondeur, comme la religion, l'activité politique et associative des enquêté·e·s ou encore la question des identités collectives. En outre, le fait d'avoir déjà abordé plusieurs thèmes peut donner l'impression d'un survol, d'une analyse peu approfondie de chacun d'entre eux ; c'est pourtant le choix qui a été fait en considération du peu d'expérience d'enquête à mon actif et de la volonté de former une image globale de l'expérience des Équatorien·ne·s dans la région de Murcie, d'après ce que j'ai identifié comme leurs priorités. Si les localités de Murcie et Totana ont été les terrains privilégiés de notre enquête pour des raisons pratiques, d'autres espaces de la région présentent des dynamiques locales spécifiques ; par exemple dans le *campo de Cartagena* sur la zone côtière, les population musulmanes d'Afrique du Nord sont plus nombreuses et visibles dans l'espace public. D'autre part, l'analyse des trajectoires migratoires aurait gagné à être approfondie par un travail de terrain en Équateur, pour que l'étude des absences complète celle des présences. Reste à penser les espaces qui, là-bas, auraient pu être explorés étant donnée la diversité de provenance des enquêté·e·s rencontré·e·s en Murcie.

Le lundi 17 mai 2021, alors que j'étais sur le terrain, le procès de trois dirigeants de l'entreprise murcienne de travail temporaire *Terra Fecundis* débutait à Marseille. Jugés pour « travail dissimulé en bande organisée » et « marchandage de main-d'œuvre », ils étaient accusés d'avoir fait travailler en France des milliers d'ouvrier·ère·s agricoles originaire pour la plupart d'Amérique du Sud sans les déclarer ni les rémunérer selon le salaire minimum et dans la violation des temps de pause et de travail réglementaires. En effet depuis plus de dix ans, *Terra Fecundis* envoie de façon temporaire jusqu'à 5 000 travailleur·euse·s agricoles et parmi eux de nombreux

Équatorien·ne·s dans les champs du Sud de la France, des Landes aux Bouches-du-Rhône, dans des conditions extrêmement précaires¹⁸⁴. Cette actualité a donné de nouvelles résonnances au travail que je menais alors en Murcie : les trajectoires se prolongent et le statut de vulnérabilité semble se perpétuer. En tant que française, la question de la re-migration des Équatorien·ne·s vers mon pays d'origine a été maintes fois évoquée par les enquêté·e·s : Gabriel m'a confié avoir reçu des propositions de travail de récolte à Beaucaire, dans le Gard, à partir des années 2008-2009 et Oswaldo a lui-même été temporairement en France à plusieurs reprises, notamment dans la région lyonnaise où il a travaillé dans le secteur de la construction. Ne maîtrisant pas le français, ce dernier m'a souvent demandé de l'aide pour traduire des e-mails ou des messages de sa banque ou de son employeur français. De nouvelles difficultés apparaissent alors avec cette nouvelle migration : elle remet en question la sédentarisation des migrant·e·s équatorien·ne·s en Murcie et semble motivée par la possibilité de gagner plus d'argent en travaillant en France qu'en Espagne. De fait, cette réalité met en exergue la perpétuité du statut de migrant·e dont la mobilité se prolonge après la première étape de la migration ; avec ces nouveaux espaces naissent de nouvelles expériences, mettant en lumière l'inconstance, l'incertitude et la précarité qui s'articulent autour des trajectoires migrantes équatoriennes en Europe. L'exploration de ces trajectoires dans leur entièreté, de l'Équateur à la France, en passant par la région de Murcie où des entreprises de travail temporaires s'organisent autour de la disponibilité de main d'œuvre équatorienne, présente un intérêt pour la compréhension des dynamiques de mobilité internationale, fondées sur des rapports de domination, dans un monde où la question migratoire inonde le débat politique notamment dans le contexte pré-électoral français. C'est le projet que je souhaiterais mener à l'occasion d'une thèse doctorale, à partir d'un travail de terrain multi-situé où les acteurs, leurs discours et leurs représentations sont prioritaires.

¹⁸⁴ Sur le sujet, voir l'article du Monde « Une saison en enfer » datant du 31 mars 2015 : https://www.lemonde.fr/europe/article/2015/04/14/une-saison-en-enfer_4615557_3214.html

Bibliographie

Socio-anthropologie des migrations

- AGIER Michel, *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte, 2013, 240 p
- ALTAMIRAN Teófilo, *Migración : el fenómeno del siglo*, PUCP, Fondo Editorial, 1996
- ATERIANUS-OWANGA Alice, MUSSO Sandrine, « Introduction. Anthropologie et migrations : mises en perspective », *Lectures Anthropologiques*, n° 3, 2017, p 19
- BAROU Jacques, BAUSSANT Michèle, « Les migrations. Entretien entre Michèle Baussant et Jacques Barou », *Ethnologie française, 40 ans, Journées internationales des 21 et 22 juin 2011*, vol. 42, n° 2, 2012, p 347-405
- COURGEAU Daniel, « Relations entre cycle de vie et migration », *Population*, vol. 39, n° 3, 1984, p 483-513
- CUCHE Denys, KUCZYNSKI Liliane, RAULIN Anne, RAZY Élodie, « Éditorial », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 25, n°3, 2009, p 7-12
- FRASER Nancy, *Qu'est-ce que la justice sociale ?*, Paris, La Découverte, 2005.
- GARCIA CASTAÑO Javier, LÓPEZ FERNÁNDEZ Rosalía, THAMM Miriam, « Sujetos y territorios en el estudio de las migraciones desde la antropología en España », *Quaderns-e de l'Institut Català d'Antropologia*, 2014, p 100-125
- GUIMOND Laurie, « Vers une grille d'analyse de l'expérience géographique : cas-type dans la campagne au Québec », *Noroi. Environnement, aménagement, société*, n° 233, Presses universitaires de Rennes, 2014, p 11-24
- HAUG Sonja, « Migration Networks and Migration Decision-Making », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol. 34, n° 4, 2008, p 585-605
- JODELET Denise, « Place de l'expérience vécue dans le processus de formation des représentations sociales » in HASS Valérie, *Les savoirs du quotidien. Transmissions, Appropriations, Représentations*, Les presses universitaires de Rennes, 2006, 274 p
- LAVIGNE DELVILLE Philippe, « François Dubet : Sociologie de l'expérience, Paris, Seuil, 1995, 271 p », *Bulletin de l'APAD*, n° 10, 1995, p 1-4
- MARCUS George E, « Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, vol. 24, n° 1, 1995, p 95-117
- PEDONE Claudia, « Las representaciones sociales en torno a la inmigración ecuatoriana a España », *Íconos - Revista de Ciencias Sociales*, n° 14, 2002, p 56-66

- PEDREÑO Andrés, « Condición inmigrante » in JIMENEZ Cecilia et TRPIN Verónica, *Pensar las migraciones contemporáneas. Categorías críticas para su abordaje*, TeseoPress, 2021, 356 p
- PIGUET Étienne, « Les théories des migrations. Synthèse de la prise de décision individuelle », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 29, n° 3, septembre 2013, p 141-161
- SAYAD Abdelmalek, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. 1. L'illusion du provisoire*, Paris, Raisons d'agir, 2006, 217 p
- WALDINGER Roger, « “Transnationalisme” des immigrants et présence du passé », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 43, n° 162, 2006, p 23-44
- WEBER Serge, « De la chaîne migratoire à la migration individuelle des Roumains à Rome », *Hommes & Migrations*, vol. 1250, n° 1, 2004, p 38-48

Méthode

- AUGÉ Marc, « L'autre proche » in SEGALÉN Martine, *L'autre et le semblable*, Presses du CNRS, 1989
- CLAVE-MERCIER Alexandra, RIGONI Isabelle, « Enquêter sur les migrations : une approche qualitative », *Migrations Société*, vol. 167, n° 1, mars 2017, p 13-28
- FOURNIER Pierre, « Le sexe et l'âge de l'ethnographe : éclairants pour l'enquête, contraignants pour l'enquêteur », *ethnographiques.org*, n°11, octobre 2006, p 1-24
- GALLORO Piero-D, PASCUTTO Tamara, SERRÉ Alexia, « De l'immigré à l'émigré ?. L'entretien biographique en contexte(s) migratoire(s) », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, n° 11, 2010
- MAITILASSO Annalisa, « « Raconte-moi ta migration ». L'entretien biographique entre construction ethnographique et autonomie d'un nouveau genre littéraire », *Cahiers d'études africaines*, n°213-214, 2014, p 241-265
- MIRANDA Adelina, « Ethnographie en migration, ethnographie des migrations », *e-Migrinter*, n° 18, avril 2019, p 1-10
- OUATTARA Fatoumata, « Une étrange familiarité », *Cahiers d'études africaines*, vol. 44, n° 175, 2004, p 635-657

Immigration en Espagne et en Murcie

- AJA Eliseo, CARBONELL Francesc, FUNES Jaume, VILA Ignasi, *La inmigración extranjera en España*, Fundación la Caixa, Estudios sociales, 2000, 215 p

- DE PRADA Miguel Ángel, « Flujos migratorios internacionales hacia España. Especificidad en la Región de Murcia. La Murcia inmigrante : exploraciones e investigaciones », *La Murcia inmigrante : exploraciones e investigaciones* [Conférence], 2 et 3 novembre 2004
- GÓMEZ ESPÍN José, « Inmigración reciente en la región de Murcia », *Papeles de Geografía*, n° 36, 2002, p 81-104
- IZQUIERDO Mario, LACUESTA Aitor, *Spain : from immigration to emigration ?* n°1503, Banco de España, 2015, 41 p
- TORRES PÉREZ Francisco, « Les immigrés, le processus d'insertion et les réseaux sociaux à Valence », *Hommes & Migrations*, vol. 1250, n° 1, 2004, p 24-37

Trajectoires migratoires équatoriennes

- HERRERA Gioconda, CARILLO María Cristina, TORRES Alicia, *La migración ecuatoriana : transnacionalismo, redes e identidades*, Quito, FLACSO Sede Ecuador, 2005, 512 p
- IGLESIAS MARTÍNEZ Juan, MORENO MÁRQUEZ Gorka, FERNÁNDEZ GARCÍA Mercedes, OLEAGA PÁRAMO José Antonio, VEGA DE LA CUADRA Felipe, *La población de origen ecuatoriano en España. Características, necesidades y expectativas en tiempo de crisis*, Ambassade d'Équateur en Espagne, 2015, 197 p
- JOKISCH Brad, PRIBILSKY Jason, « The Panic to Leave: Economic Crisis and the “New Emigration” from Ecuador », *International Migration*, vol. 40, n° 4, 2002, p 75-102
- KYLE David, *Transnational Peasants: Migrations, Networks, and Ethnicity in Andean Ecuador*, JHU Press, 2000, 284 p
- LACRAMPE-CAMUS Marie-Itane, *Migrations des jeunes d'origine équatorienne de l'Espagne à Londres: des expériences aux ancrages*, Thèse de géographie, Université Paul Valéry, 2020, 469 p
- PEDONE Claudia, « *Tú siempre jalas a los tuyos* ». *Cadenas y redes migratorias de las familias ecuatorianas hacia España*, Thèse de géographie, Université autonome de Barcelone, 2004
- PEDREÑO Andrés, SÁNCHEZ ALCÁZAR José, *El codesarrollo en la conexión migratoria Cañar-Murcia*, Ediciones de la Universidad de Murcia, 2008, 245 p
- PERRAUDIN Anna, « Crise économique et migrations de retour. Le cas des Équatoriens en Espagne ». *Autrepart*, vol.77, n° 1, 2016, p 165-182
- RAMÍREZ GALLEGOS Franklin, RAMÍREZ Jacques Paul, *La estampida migratoria ecuatoriana: crisis, redes transnacionales y repertorios de acción migratoria*, Quito, Ediciones Abya Yala, 2005

Universidad de Barcelona, « Elementos facilitadores de la integración del colectivo ecuatoriano residente en Totana », *Scripta Nova. Revista Electrónica de Geografía y Ciencias Sociales*, n°94, 2001

VONO DE VILHENA Daniela, *Preferidos y favorecidos ?El proceso de asentamiento de la población latinoamericana en España*, Thèse de démographie, Universitat Autònoma de Barcelona, 2010, 367 p

Identité et représentations en migration

BALIBAR Étienne, « Identité culturelle, identité nationale », *Quaderni*, vol. 22, n° 1, 1994, p 53-65

CRUZ ZÚÑIGA Pilar Guadalupe, « Identidades, tradiciones y cambios en las fiestas de los migrantes andinos en Andalucía y Murcia », in GONZÁLEZ LEÓN Eika B., *Con la casa en cuestras. Migración y patrimonio cultural en el mundo hispano*, 2020, p 133-52

CUCHE Denys, « « L’homme marginal » : une tradition conceptuelle à revisiter pour penser l’individu en diaspora », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 25, n°3, Université de Poitiers, 2009, p 13-31

FOUQUET Thomas, « Imaginaires migratoires et expériences multiples de l’altérité : une dialectique actuelle du proche et du lointain », *Autrepart*, vol. 41, n° 1, Presses de Sciences Po, 2007, p 83-98

GUERRAOUÏ Zohra, « De l’acculturation à l’interculturalité : réflexions épistémologiques », *L’Autre*, vol. 10, n° 2, 2009, p 195-200

MABANZA Fidèle, « L’expérience d’un groupe de parole autour des enjeux de la migration », *Rhizome*, vol. 69-70, n° 3, 2018, p 37

MONTERO IZQUIERDO Gabriela, « Las representaciones sociales de los emigrantes ecuatorianos en España sobre el proceso migratorio », *Alternativas. Cuadernos de Trabajo Social*, n° 14, 2006, p 35-48

TORRES PÉREZ Francisco, « Los nuevos vecinos en la plaza. Inmigrantes, espacios y sociabilidad pública », *AIBR*, vol. 3, n° 3, 2008, p 366-397

TRIFANESCU Letitia, « “Le Je en migration” : temporalités des parcours et nouvelles rhétoriques du sujet », *L’Harmattan « Le sujet dans la cité »*, vol. 2, n° 4, 2013, p. 237-252

VIDAL Dominique, « L’histoire qu’on raconte, l’histoire qu’on se raconte », *Autrepart*, vol. 51, n° 3, 2009, p 99-115

Travail migrant

- CAMARERO Luis, SAMPEDRO Rosario, OLIVA Jesús, « Trayectorias ocupacionales y residenciales de los inmigrantes extranjeros en las áreas rurales españolas », *Sociología del Trabajo*, vol. 77, 2013, p 69-91
- DI MÉO Guy, « De l'espace aux territoires : éléments pour une archéologie des concepts fondamentaux de la géographie », *L'Information Géographique*, vol. 62, n° 3, 1998, p 99-110
- HERRERA Gioconda, « Género y migración internacional en la experiencia latinoamericana. De la visibilización del campo a una presencia selectiva », *Política y sociedad*, vol. 49, n° 1, 2012, p 35-46
- IMBERT Christophe, « Ancrage et proximités familiales dans les villes nouvelles franciliennes : une approche comparative », *Espaces et sociétés*, vol. no 119, n° 4, 2004, p 159-76
- . *Les ancrages des habitants des villes nouvelles franciliennes: des bassins de vie en construction*, Thèse de géographie, Paris 1 - Panthéon Sorbonne, 2005, 375 p
- LÓPEZ RODRÍGUEZ GIRONES Pilar, « Relaciones de género entre migrantes ecuatorianos en el nuevo contexto de “la Rambla”, Murcia: un acercamiento desde la Antropología », *Ecuador Debate. Economías y vidas de migrantes*, n° 63, 2004, p 121-152
- PEDREÑO Andrés, DE JUANA ESPINOSA Susana, SEGURA Pedro, « Configurando la Región Murciana para las frutas y hortalizas: raciona-lización productiva, agricultura salarial y nueva estructura social del trabajo jornalero », *Áreas. Revista Internacional de Ciencias Sociales*, n° 22, 2012, p 71-93
- PEDREÑO Andrés, GADEA MONTESINOS María Elena, MORAES Natalia « Jornaleros inmigrantes en la agricultura murciana: reflexiones sobre crisis, inmigración y empleo agrícola », *Migraciones*, vol. 37, 2015, p 149-169
- PEDREÑO Andrés, « Reconocimiento, Redistribución y Condición Inmigrante : Las Luchas de Los Trabajadores Agrícolas de La Región de Murcia », *Estudios de Sociología*, vol. 2, n° 24, 2018, p 185-217
- . *Ruralidad globalizada. Sociología de los territorios de las factorías vegetales*, Universidad de Murcia, 2000, 181 p
- TORRES PÉREZ Francisco, GADEA MONTESINOS Elena, « Inserción laboral de los inmigrantes, estructura etnofragmentada y crisis económica. El caso del campo de Cartagena (Murcia) », *Sociología del Trabajo*, n° 69, 2010, p 74-93

Deuxième génération

- BORREGO GARCÍA Iñaki, ALZAMORA DOMÍNGUEZ Miguel A., « Familias ecuatorianas en Murcia (España). Trasmisión intergeneracional de las desigualdades », *XXVII Congreso de la Asociación Latinoamericana de Sociología* [Conférence], 2008, p 1-32
- BOURDIEU Pierre, PASSERON Jean-Claude, *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, 1970, 280 p
- *Les héritiers*, Paris, Éditions de Minuit, 1964, 192 p
- FERNÁNDEZ Isabel Cutillas, MENA MORAES Natalia, « Hijos de familias migrantes en espacios rurales agro-industriales de la región de Murcia. Trayectorias, pertenencias y percepciones de discriminación y rechazo », *Gazeta de Antropología*, vol. 34, nº 1, 2018
- PEDREÑO Andrés, *Las relaciones cotidianas entre jóvenes autóctonos e inmigrantes*, Murcie, Ediciones Laborum y Ediciones del Sureste, 2005, 270 p
- . *Que no sean como nosotros: trayectorias formativo-laborales de los hijos de familias inmigrantes en el campo murciano*, Murcie, Ediciones de la Universidad de Murcia, 2013, 293 p
- TORRES PÉREZ Francisco, « Adolescentes inmigrantes y sociabilidad segmentada en Murcia. Hijos de inmigrantes, sociabilidad informal y contexto local », *XVII Congreso de Estudios Vascos: Gizarte aurrerapen iraunkorrerako berrikuntza = Innovación para el progreso social sostenible* [Conférence], 2009, p 1299-1324

Table des illustrations

CARTES

CARTE 1 : REGION DE MURCIE	19
CARTE 2 : PRESENCES EQUATORIENNES DANS LE CENTRE-VILLE DE MURCIE	47
CARTE 3 : TOTANA	72

ENCADRÉ

ENCADRE 1 : EXTRAIT DE CARNET DE TERRAIN - L'EMBAUCHE A TOTANA	74
--	----

GRAPHIQUES

GRAPHIQUE 1 : ÉVOLUTION DE LA POPULATION D'ORIGINE EQUATORIENNE DANS LA REGION DE MURCIE (1998-2020)	35
GRAPHIQUE 2 : SITUATION ADMINISTRATIVE ET LEGALE DES ÉQUATORIEN·NE·S SELON L'ANNEE D'ARRIVEE EN ESPAGNE	36
GRAPHIQUE 3 : ÉVOLUTION DE LA NATIONALITE* DES PERSONNES NÉES EN ÉQUATEUR DANS LA REGION DE MURCIE (1998-2020)	38
GRAPHIQUE 4 : EXEMPLES D'EVALUATIONS ET SENTIMENTS POSITIFS ET NEGATIFS SUR DES THEMES ABORDES AVEC LES ENQUETE·E·S	61
GRAPHIQUE 5 : EXPORTATIONS DE LA MURCIE VERS L'UNION EUROPEENNE ET LE MONDE, EN MILLIERS D'EUROS	65
GRAPHIQUE 6 : PREMIER EMPLOI DES ÉQUATORIEN·NE·S EN ESPAGNE	67
GRAPHIQUE 7 : TRAJECTOIRES* PROFESSIONNELLES DE SEPT ENQUETE·E·S	69
GRAPHIQUE 8 : POPULATION NÉE A L'ETRANGER ET EN ÉQUATEUR A TOTANA (1998-2020)	71
GRAPHIQUE 9 : NAISSANCES DES ENFANTS DE DEUX COUPLES D'ENQUETE·E·S	88

PHOTOGRAPHIES

PHOTOGRAPHIE 1 : FAÇADE D'UNE BOULANGERIE EQUATORIENNE, CALLE BEDAME, MURCIE	45
PHOTOGRAPHIE 2 : FAÇADE DU RESTAURANT EQUATORIEN <i>EL RINCON DEL MOPRI</i> , CALLE BEDAME, MURCIE	46
PHOTOGRAPHIE 3 : FAÇADE DU RESTAURANT EQUATORIEN <i>LOS ARCOS</i> , CALLE BEDAME, MURCIE	46
PHOTOGRAPHIE 4 : AFFICHES ELECTORALES DU CANDIDAT ANDRES ARAUZ, SOUTENU PAR L'ANCIEN PRESIDENT RAFAEL CORREA, CALLE <i>FLORIDABLANCA</i>	48
PHOTOGRAPHIE 5 : BUREAU DE VOTE A MURCIE LORS DU SECOND TOUR DE L'ELECTION PRESIDENTIELLE EQUATORIENNE	49
PHOTOGRAPHIE 6 : TAG AUX ABORDS DE L'AUDITORIUM DE MURCIE	49
PHOTOGRAPHIE 7 : BOUCHERIE LATINO-AMERICAINE A MURCIE	51
PHOTOGRAPHIE 8 : <i>CENTRO DE REMESAS</i> A MURCIE	52
PHOTOGRAPHIE 9 : CULTURE DE RAISINS SOUS SERRE ET CHAMP DE BROCOLIS A TOTANA	64
PHOTOGRAPHIE 10 : TOTANA DEPUIS LA <i>SIERRA ESPUÑA</i>	73
PHOTOGRAPHIE 11 : MANIFESTATION D'EMPLOYE·E·S DOMESTIQUES, MURCIE	77

PHOTOGRAPHIE 12 : FEMMES AFRICAINES QUI RECOLTENT LES ARTICHAUTS A TOTANA	83
---	----

TABLEAUX

TABLEAU 1 : PRESENTATION SUCCINCTE DES ENQUETE·E·S PAR ORIGINE ET LIEU DE RENCONTRE	20
TABLEAU 2 : POPULATION EQUATORIENNE ECONOMIQUEMENT ACTIVE EN ESPAGNE	79
TABLEAU 3 : POURCENTAGE DE CONTRATS DE TRAVAILLEUR·EUSE·S ETRANGER·E·S SELON LE SECTEUR D'ACTIVITE ET LA NATIONALITE DANS LA REGION DE MURCIE, 2007	80
TABLEAU 4 : PRESENCE DE PROCHES ET REGULARITE DES CONTACTS (POURCENTAGE)	86